A
0 0 0 6 0 7 1 7 7
3
UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY

A TRAVERS
LES TROPIQUES

PAR

XAVIER MARMIER
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
—
1889

UCSB LIBRARY
x-62348

1859

Arctica

$12-

race

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/traverslestropiq00marm

A TRAVERS

LES TROPIQUES

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

BIBLIOTHÈQUE VARIÉE

Format in-16, à 3 fr. 50 le volume broché.

Alsace. 1 volume.
Gazida, fiction et réalité. 1 volume.
Ouvrage couronné par l'Académie française.
Hélène et Suzanne. 1 volume.
Histoire d'un pauvre musicien. 1 volume.
Le Roman d'un héritier ; 2e édition. 1 volume.
Les Fiancés du Spitzberg ; 4e édition. 1 volume.
Ouvrage couronné par l'Académie française.
Lettres sur le Nord ; 5e édition. 1 volume.
Mémoires d'un Orphelin. 1 volume.
Sous les Sapins, nouvelles du Nord. 1 volume.
De l'Est à l'Ouest. 1 volume.
Un Été au bord de la Baltique ; 2e édition. 1 volume.
Les Voyages de Nils à la recherche de l'idéal. 1 volume.
Robert Bruce ; comment on reconquiert un royaume ; 2e édition. 1 volume.
Les Ames en peine ; contes d'un voyageur. 1 volume.
En Pays lointains. 1 volume.
En Amérique et en Europe. 1 volume.
Les Hasards de la vie ; 2e édition. 1 volume.
Nouveaux Récits de voyage. 1 volume.
Contes populaires de différents pays, recueillis et traduits. 1 volume.
Nouvelles du Nord. 1 volume.
Légendes des Plantes et des Oiseaux. 1 volume.
A la Maison. 1 volume.
A la Ville et à la Campagne. 1 volume.
Passé et Présent. 1 volume.

BIBLIOTHÈQUE ROSE

L'Arbre de Noël. 1 volume in-16. Prix, broché, 2 fr. 25.

BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

Le Succès par la Persévérance. 1 vol. in-8. Prix, broché, 2 fr. 60.

18869. — Paris. — Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9.

A TRAVERS

LES TROPIQUES

PAR

XAVIER MARMIER

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1889

Droits de traduction et de reproduction réservés.

AVERTISSEMENT

Mon vieil âge ne me permettant plus de voyager comme autrefois, je me suis mis à voyager dans ma retraite, avec des livres. Par là je revois encore quelques-unes des lointaines contrées dont j'aime à garder le souvenir; par là je pénètre dans des pays que je n'ai pas eu le bonheur de visiter.

Dans ma paisible exploration, de côté et d'autre je glane tantôt une étude d'histoire naturelle, tantôt une leçon de morale, un récit dramatique, une scène de mœurs, un paysage.

Ainsi, peu à peu, ont été réunies les diverses pages de ce recueil. Je les ai prises dans des ouvrages étrangers, anglais, allemands, suédois, espagnols, et les ai traduites fidèlement.

Après un tel travail on pourra bien m'appliquer l'épigramme de Voltaire :

> Au peu d'esprit que le bonhomme avait,
> L'esprit d'autrui par supplément servait; ...
> Il compilait, compilait, compilait.

Mais si par cette compilation j'ai réussi à faire, selon mon désir, un bon livre de lecture, je ne m'inquiète point de l'épigramme.

X. M.

A TRAVERS LES TROPIQUES

LES CORDILLÈRES

Deux grandes chaînes de montagnes traversent parallèlement le Pérou, du sud-sud-ouest au nord-nord-est. La chaîne la plus rapprochée de la côte du Pacifique est à une vingtaine de lieues de la mer. L'autre, en suivant la même direction, fait une légère courbe vers l'est. Ces deux grandes lignes se nomment indifféremment les Andes ou les Cordillères. Les créoles du Pérou confondent eux-mêmes ces deux termes. Cependant il y a là une distinction à faire. La chaîne occidentale devrait s'appeler la Cordillère, et l'autre les Andes. Cette dénomination vient de l'ancien idiome quichua. Elle est un dérivé et un abrégé d'Antasuyu, qui signifie « district de cuivre ». On a d'abord dit Antú, puis Andes.

Le mot Cordillère vient des Espagnols. Il signifie « chaîne de montagnes ».

La hauteur moyenne des Andes est de 17 000 pieds

au-dessus de la mer. Plusieurs pics des Cordillères sont beaucoup plus élevés.

Les passages de ces montagnes sont à 14 000, 15 000, 16 000 pieds au-dessus de la mer.

Plusieurs des mines célèbres de cette région, entre autres celles de la province d'Arequipa, sont maintenant à peu près épuisées. Il y a de l'or dans les fleuves du Pérou septentrional, mais on ne sait pas le recueillir. La principale richesse de la Cordillère et des Andes est dans les mines d'argent. Au nord, au sud, au centre du Pérou, sur les sommités les plus élevées, dans les lieux les moins fréquentés, on trouve des filons d'argent, de l'argent à l'état pur ou mélangé avec du plomb. Çà et là on trouve aussi du vif-argent, mais en petite quantité. La seule grande mine de mercure est à Huancavelica. Dans les deux chaînes de montagnes il y a des mines de cuivre considérables. Celles de la Cordillère sont seules exploitées. Du côté des Andes les transports seraient trop onéreux. On n'exploite guère non plus les mines de plomb et de fer; le bas prix de ces métaux ne donnerait pas une rémunération suffisante.

La chaîne de la Cordillère ne ressemble point à celle des Andes. Elle est plus rude, plus sauvage, et ses cimes sont plus larges. Les sommités des Andes se terminent en pointes aiguës. La pente de la Cordillère est coupée par des terrasses. Les Andes présentent l'aspect d'un bloc ininterrompu

et uniforme. A l'est de la Cordillère s'élèvent des collines brisées. Les pluies et le froid en ont détaché de larges blocs. Dans cette mutilation elles ont une beauté singulière. A les voir avec leurs formes fantastiques, on s'imaginerait aisément que ce sont des œuvres sculpturales du temps des Incas, car à une certaine distance elles apparaissent comme des géants ou des animaux gigantesques. Jadis les Indiens les contemplaient avec un religieux respect. C'était pour eux l'image des premiers habitants de la terre pétrifiés par la colère de leur dieu Pacchacamur.

Sur la route d'Ayacucho à Huancavelica on voit un autre phénomène, une quantité de pyramides en grès d'une teinte rouge, les unes de 10 pieds, d'autres de 15 et 20 pieds de hauteur. Elles ont une forme si régulière qu'on les croirait taillées par un sculpteur. Mais elles sont tombées ainsi faites des rocs de la montagne.

Sur les hauteurs de la Cordillère, la raréfaction de l'air produit un grave malaise. Les Indiens donnent à cette maladie le nom de *puna* ou de *soroche*; les créoles espagnols l'appellent le *mareo* ou la *veta*, et, ne sachant d'où elle provient, ils l'attribuent aux exhalaisons des métaux, particulièrement de l'antimoine, dont on fait grand usage dans les travaux des mines. C'est à 12000 pieds d'élévation que l'on éprouve les symptômes de la *veta*, la difficulté de respirer, le vertige, un trouble

dans la vue et dans les oreilles, un mal de tête et des nausées, des crachements de sang et des défaillances, plusieurs des douloureuses sensations qu'on éprouve dans le mal de mer. De là, le nom de *mareo*. Mais le mal de mer ne produit point, comme la veta, la difficulté de respirer, et la veta est quelquefois mortelle. Les habitants de la côte et les Européens qui gravissent pour la première fois quelque cime de la Cordillère sont saisis par cette maladie. Pour ceux qui ont une bonne constitution et une vie sobre, cet accident n'est pas très redoutable. Pour les pléthoriques il est dangereux. En vivant quelque temps sur les hauteurs, on finit par s'habituer à leur atmosphère. La veta agit sur les animaux comme sur les hommes, principalement sur les chats. A 13000 pieds au-dessus du niveau de la mer, ils ne peuvent vivre. On a vainement tenté de les acclimater dans des villages situés à cette hauteur : au bout de quelques jours ils tombent dans de violentes convulsions et périssent.

Sur ces montagnes on est exposé à un autre fléau, que les Indiens appellent le *surumpe*. C'est une irritation des yeux produite par les vents aigus et par la réverbération du soleil sur la neige. Souvent le ciel limpide se couvre tout à coup de nuages, et en un instant la terre verte disparaît sous un amas de neige. Puis soudain le soleil brise les nuages, et son subit et violent éclat en-

flamme les yeux et les paupières. On éprouve alors une douleur cruelle comme si l'on se frottait les prunelles avec du poivre ou de la poudre à canon. L'inflammation chronique, le gonflement des paupières, l'affaiblissement de la vue, tels sont les fréquents résultats du surumpe. Souvent, dans les passages de la Cordillère, on rencontre des Indiens couchés par terre, languissants, gémissants, incapables de continuer leur route. Les créoles se préservent du surumpe en portant des lunettes vertes et des voiles.

Quand la neige tombe sur la Cordillère, ordinairement l'éclair luit et le tonnerre gronde. Pendant cinq mois de l'année, de novembre à mars, il y a là chaque jour quelque orage. Il commence régulièrement à trois heures de l'après-midi et dure jusqu'à cinq ou six heures. Ensuite la neige tombe jusqu'à minuit. Des brumes épaisses descendent dans la plaine, mais elles sont dispersées dès le matin aux premiers rayons du soleil, qui en quelques instants fondent les couches de neige.

Celui qui n'a pas vu ces orages ne peut se faire une idée de leur violence. Pendant des heures, les éclairs apparaissent dans leurs rapides élancements comme des cascades de sang, et l'atmosphère tremble sous les coups perpétuels du tonnerre, dont le fracas se répercute à travers l'immense montagne. Épouvanté par ces tempêtes,

le voyageur descend de son cheval tremblant et cherche un refuge dans une enceinte de rocs.

Aride est la terre sur ces hauteurs : les animaux ne peuvent vivre de sa chétive végétation. Seul le condor est là dans son élément. Il construit son nid sur les pics inaccessibles de la Cordillère et couve ses petits aux mois d'avril et de mai. Cet oiseau était connu en Europe à une époque où la contrée qu'il habite apparaissait dans une fabuleuse pénombre. On lui a attribué les facultés les plus étranges et l'on croyait à tout ce que les voyageurs racontaient de ces régions féeriques pleines d'or et d'argent.

C'est seulement au commencement de ce siècle que nous avons eu par des récits sérieux une juste idée de la taille et de la force du condor.

De la pointe de son bec à l'extrémité de sa queue il a 4 à 5 pieds de longueur. Son envergure est de 12 à 13 pieds. Il se nourrit principalement de cadavres. C'est quand la faim le presse qu'il cherche des êtres vivants, et les plus faibles, les petits des brebis, des lamas, des vigognes. Sa force est dans son bec et dans ses pattes, mais il ne peut enlever un poids de plus de 8 à 10 livres : jamais, comme on l'a dit, ni mouton, ni veau. Il passe une grande partie du jour à dormir et ne sort de son gîte que le matin et le soir. Quand il plane dans les airs à une hauteur où l'on ne peut le voir, il découvre de loin sa proie et se précipite

sur elle avec la rapidité de l'éclair. Alors tout d'un coup apparaissent une quantité d'autres condors dont on ne voyait aucune trace un instant auparavant. Ils ont l'odorat très fin et le regard très pénétrant.

Quelques anciens voyageurs, entre autres Ulloa, affirment que les plumes du condor sont impénétrables aux coups de mousquet. C'est une erreur. Mais il est vrai que ses ailes sont très dures, et qu'on le tue rarement avec des armes à feu. Les indigènes le prennent avec le lasso, ou les bolas, ou en lui tendant des pièges. Dans la province d'Abancay on emploie pour le capturer un singulier moyen. On étend sur le sol une peau de vache à laquelle reste attaché un morceau de chair. Un Indien muni d'une corde solide se cache sous cette couverture. Plusieurs de ses compagnons sont en embuscade près de là. Le condor, attiré par l'odeur de la chair, tombe sur cette proie. L'Indien aussitôt le prend par les pattes et, à l'aide de ses camarades, le lie, l'enveloppe dans la peau, l'emporte.

Entre les Cordillères et les Andes, à la hauteur de 12 000 pieds au-dessus du niveau de la mer, il y a de vastes plateaux déserts. Les Indiens leur donnent le nom de *puna*, les Espagnols celui de *despoblado* (inhabité). Ils s'étendent à travers tout le Pérou d'un côté jusqu'en Bolivie, et de l'autre jusqu'à la république Argentine.

Le climat de ces régions n'est pas moins rigou-

reux que celui des hautes cimes, et leur aspect est monotone et triste. On n'y voit qu'une herbe menue et quelques maigres arbustes. Malgré la rigueur du climat et l'aridité du sol, on cultive là cependant l'orge jusqu'à une hauteur de 3 200 pieds au-dessus de la mer, et, à la même hauteur, une plante qu'on appelle la *maca*, qui ressemble à la pomme de terre et qui sert à la nourriture des Indiens.

La puna est la terre natale des animaux indigènes du Pérou, le lama, l'alpaca, le huanacu et la vigogne. Le premier est parfaitement apprivoisé, le second un peu moins.

Des pieds à la tête, le lama a quatre pieds et demi de hauteur. La femelle est un peu moins grande et moins forte; mais sa laine est plus fine et meilleure. Les petits lamas restent pendant un an avec leur mère. A quatre ans le mâle est façonné à son état de bête de somme; la femelle est conduite dans les pâturages. Le lama se vend trois ou quatre dollars (15 à 20 francs), et moitié moins à ceux qui en achètent plusieurs à la fois. A l'époque de la conquête il coûtait beaucoup plus cher; sa valeur a diminué quand les Espagnols ont introduit dans la contrée les chevaux et les mulets. Le lama ne peut porter plus de cent vingt-cinq livres. Si on lui impose une plus lourde charge, il se couche par terre, comme le chameau, et refuse de marcher. Dans les travaux des mines il est d'une grande utilité, car il porte son fardeau

sur des pentes où ni l'âne ni le mulet ne peuvent cheminer.

Les Indiens vont fréquemment sur la côte avec des troupeaux de lamas pour se procurer du sel. Ils ne font pas plus de trois à quatre lieues par jour, car ils doivent s'arrêter dans la journée pour donner au lama le temps de manger. Ils ont une tendre affection pour ces animaux. Ils leur mettent des rubans aux oreilles, des clochettes au col, et avant de les charger ils les caressent et leur parlent affectueusement. Si, pendant le voyage, un lama tombe fatigué, l'*arriero* (le conducteur) s'agenouille près de lui et lui adresse toutes sortes de tendres expressions. Mais, malgré les soins les plus attentifs, beaucoup de lamas périssent dans ces voyages. Ils ne peuvent supporter le changement de climat, la chaleur de la plaine. Leur chair est spongieuse et fade. Leur laine est employée à faire de grossiers vêtements.

L'alpaca est plus petit que le lama, mais sa toison, ordinairement noire ou blanche, est très douce, et parfois longue de cinq à six pouces. Les Indiens en font des couvertures et des ponchos. On en expédie aussi une assez grande quantité en Europe. Les alpacas paissent toute l'année dans les pâturages. Au temps de la tonte on les conduit vers les cabanes. Ils sont très timides. L'approche d'un étranger suffit pour les mettre en fuite. Si l'un

d'eux se trouve séparé du troupeau, il se couche par terre et refuse obstinément de se lever. Ce n'est qu'en les amenant tout jeunes vers sa hutte que l'Indien parvient à les apprivoiser.

Le huanacu ressemble beaucoup au lama, mais il est plus grand et sa laine est plus courte et plus dure. On parvient difficilement à l'apprivoiser et à lui faire porter des fardeaux.

La vigogne est plus jolie que le lama et l'alpaca. Son col est plus long, plus mince et sa laine plus fine.

Pendant la saison des pluies la vigogne reste sur les pentes de la Cordillère, où elle trouve quelque maigre végétation, et ne s'aventure point sur les rocs dénudés. Lorsque les femelles paissent, le mâle se tient à quelques pas de distance et veille assidûment sur elles. A l'approche du danger il donne un rapide signal. Aussitôt le troupeau se resserre, puis s'éloigne, d'abord lentement, puis avec une extrême célérité, tandis que le mâle, qui couvre la retraite, s'arrête de temps à autre pour observer les mouvements de l'ennemi. Les femelles le récompensent de son dévouement par leur tendresse. S'il est blessé ou tué, elles se réunissent en gémissant autour de lui, et elles se laissent prendre ou égorger plutôt que de l'abandonner.

Les Indiens ne vont guère à la chasse des vigognes avec des armes à feu. A certains jours, les

habitants de diverses contrées, hommes et femmes, se réunissent dans un des pâturages des Andes. Là, sur un espace d'une demi-lieue de circonférence, ils plantent de distance en distance des pieux qu'ils réunissent par des cordes. Sur ces cordes les femmes attachent des lambeaux d'étoffe de diverses couleurs. A l'extrémité est un espace ouvert de deux cents pieds de largeur. Le piège ainsi préparé, les Indiens s'en vont de côté et d'autre débusquer les vigognes et les pousser vers cette enceinte. Quand ils en ont rassemblé un certain nombre à l'ouverture de la fatale palissade, les pauvres bêtes, effrayées par les haillons de couleur que le vent agite, n'osent essayer de s'enfuir. Les Indiens les tuent et les partagent entre eux. Les peaux appartiennent à l'église. Chaque peau vaut quatre réaux (environ 80 centimes). Ce massacre fini, les meurtriers ramassent leurs cordes, leurs pieux et s'en vont en un autre endroit faire la même opération. Cette chasse dure une huitaine de jours. Des centaines de vigognes y périssent. La chair de cet animal est plus tendre que celle du lama; de sa laine on fait des vêtements et des chapeaux.

Dans cette région montagneuse habitent le viscache et le chinchilla, dont la soyeuse fourrure est si appréciée en Europe. L'un et l'autre ressemblent par la forme et la couleur au lapin, seulement ils ont les oreilles plus courtes et la queue plus

longue. Ils vivent sur les rocs escarpés et sortent le matin et le soir de leur tanière pour aller ronger l'herbe. Les Indiens les prennent avec des lacets.

Parmi les animaux de la puna on remarque encore un gracieux et timide chevreuil, un rapace renard, un ours noir avec un museau blanc et diverses espèces d'oiseaux, notamment l'aloi, le plus puissant oiseau de proie après le condor, des piverts en grand nombre et des perdrix que les Indiens chassent avec des chiens d'une race particulière. Ils ont la tête petite, le museau pointu, la queue en l'air, la peau couverte d'un poil touffu. Ils sont très hargneux, très violents, à demi sauvages. Ils s'élancent avec fureur sur les étrangers et semblent avoir une aversion particulière pour les Blancs, comme les chiens de Constantinople pour les chrétiens.

Je ne puis oublier de mentionner un autre oiseau très petit et très joli. Il a le dos brun rayé de noir, le gosier gris, la poitrine blanche. Comme un *nachtwächter*, un veilleur ponctuel, il pousse régulièrement un cri à chaque heure de la nuit. Dans les marais et les lagunes de la puna, l'ornithologiste peut noter encore une quantité de différents oiseaux : des oies qui ont le corps tout blanc, les ailes vertes, les pieds et le bec d'un rouge ardent ; des plumiers dont les couleurs ont un éclat métallique ; deux espèces d'ibis, des bandes de

mouettes à la tête noire, au bec rouge et des poules d'eau.

Çà et là à travers la puna, dans les terrains les mieux abrités, il y a des maisons agricoles auxquelles appartiennent de nombreux troupeaux, parfois plusieurs milliers de brebis et quatre à cinq cents vaches. Dans la saison des pluies, ce bétail est conduit sur les hauteurs, parfois à 15000 pieds au-dessus du niveau de la mer. On épargne ainsi l'herbe de la vallée, souvent insuffisante. Une partie de la laine des brebis est envoyée en Europe, l'autre employée à la fabrique d'une étoffe grossière qu'on appelle la *bayeta*.

L'habitation du propriétaire de ces troupeaux est construite avec des blocs de pierre non taillés, recouverte avec de la paille et divisée en grandes chambres carrées, humides et noires. Au toit de chaume sont ordinairement suspendues des rangées de peaux de renard qui représentent un petit capital. Pour chaque peau de ce malfaisant animal le gouvernement donne un mouton ; pour les moindres, un agneau.

Les cabanes des bergers qui gardent les troupeaux dans les pâturages sont aussi construites en pierres brutes et recouvertes en paille de la façon la plus grossière. Elles se composent d'un mur circulaire de quatre pieds de hauteur. A quelques pieds plus haut s'élèvent les pointes des poutrelles qui forment un toit aigu. Il est défendu

contre le vent par des cordes en paille qui les traversent et descendent sur le sol, où elles sont soutenues par des blocs de pierre. Point de cheminée : la fumée de l'âtre sort par le toit. Point de fenêtres; une porte si basse que pour y passer il faut se courber jusqu'à terre. A l'intérieur, quelques pots en terre pour cuire les aliments, quelques tranches d'écorces de citrouilles servant d'assiettes, une cruche à eau, voilà les ustensiles de ménage. Quelques peaux de mouton étendues par terre, voilà le lit. Dans cette hutte, à côté de la famille indienne, souvent habitent des chiens, des agneaux, des cochons d'Inde. Si misérable, si sale que soit cette demeure, elle apparaît cependant comme un doux refuge aux yeux du voyageur fatigué d'une pénible et périlleuse journée, exposé à la furie d'un ouragan. Il pénètre dans cette étroite enceinte remplie de fumée et d'odeurs méphitiques, se fait un oreiller de sa selle, se couche sur le sol et se réjouit de passer là une longue nuit.

Dans la puna on trouve encore des restes de la grande route des Incas qui s'étendait dans toute la longueur du Pérou de Cuzco à Quito. Il n'y avait pas, avant la conquête des Européens, une plus grande œuvre en Amérique; ceux-là même qui ont le mieux étudié le sage gouvernement des anciens Péruviens, leurs lois intelligentes et leur haute civilisation, sont étonnés de ce gigantesque travail. Pas une des routes modernes du

Pérou ne peut être comparée à celle-là. A en juger par les traces qu'on en découvre, elle devait avoir de vingt-cinq à trente-cinq pieds de largeur et elle était pavée en larges dalles, de chaque côté bordée par un rempart de petites pierres.

Le long de cette route s'élevaient de petits bâtiments, des espèces de corps de garde destinés aux messagers des Incas. Ils étaient construits à des distances régulièrement mesurées, de telle sorte que de chaque station on pût voir les deux stations voisines en avant et en arrière.

Un signal annonçait le départ d'un messager. Alors, sur la route qu'il devait suivre, son plus proche collègue venait à sa rencontre, prenait sa dépêche et la transmettait à un autre, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'elle arrivât à destination. Par ce système postal, la capitale était en communication perpétuelle avec les provinces les plus éloignées, et ces transports se faisaient si rapidement que sur la table royale de Cuzco on servait des poissons pêchés à deux cents lieues de distance.

Sur cette longue route il y avait encore d'autres constructions, de larges tours destinées à contenir des approvisionnements lorsque les troupes des Incas devaient traverser ces régions stériles.

Mais là où l'on ne découvre plus aucune trace d'habitation humaine, là il y a eu des cabanes de métis et de créoles péruviens cherchant des tré-

sors. Une ancienne tradition leur donnait un ardent espoir.

Cette tradition rapporte que lorsque Atabiliba, le dernier des Incas, fut fait prisonnier par Pizarre à Cajamarca, il s'engagea, pour recouvrer sa liberté, à remplir d'or son cachot jusqu'à une ligne marquée par l'épée du hardi conquérant. Son cachot avait vingt-deux pieds de longueur et dix-sept de largeur. Tout l'or que le malheureux roi fit réunir par ses fidèles sujets à Cajamarca et dans les environs atteignait à peine la moitié de la hauteur fixée par Pizarre. Pour accomplir sa promesse, Atabiliba dut épuiser son trésor impérial. Des messagers furent envoyés par lui à Cuzco, et de cette ville partirent onze mille lamas portant chacun cent livres d'or; mais avant que ce convoi arrivât à destination, Atabiliba était pendu. La nouvelle de cette monstrueuse exécution se répandit rapidement à travers la contrée. Les Indiens qui conduisaient les lamas chargés d'or vers leur souverain vénéré s'arrêtèrent en apprenant sa mort, enfouirent ces richesses pour les enlever à ses bourreaux, puis se dispersèrent de côté et d'autre.

Le fond de cette histoire est vrai. On sait positivement que pour payer la rançon du noble captif de Pizarre, le trésor de Cuzco fut expédié vers Cajamarca et disparut dans la profondeur des plateaux du Pérou central. Toutes les recherches

que l'on a faites pour le retrouver ont été vaines. Peut-être y a-t-il de nos jours des Indiens qui savent où il est. Mais par les récits de leurs aïeux une sinistre image, l'image de la mort du dernier roi de leur race, se joint dans leur esprit à l'éclat de cet or si convoité, et ils ne veulent ni le voir ni le faire voir.

(*Peru, Reiseskizzen*, par M. J.-J. de Tschudi.)

UNE VILLE INDIENNE

Hardwar est une petite ville du Bengale. On n'y compte pas plus de sept mille habitants et elle n'a qu'une rue bordée de chaque côté par des boutiques de différentes sortes, par des étalages d'aliments et des confiseries qui attirent des tourbillons de mouches.

Mais le nom de cette ville signifie « porte de Dieu ou porte du Gange. » Elle est située près de l'endroit où les flots du fleuve sacré produits par les glaciers de l'Himalaya descendent des montagnes avec leurs affluents et tombent dans la plaine.

Chaque année il y a là, à l'équinoxe du printemps, une foire bien plus considérable que les foires de Leipzig et de Nijni-Novogorod, et, tous les douze ans, une autre foire, qui attire de tous les côtés une foule prodigieuse.

Un témoin oculaire a fait une énumération des diverses denrées assemblées alors sur le terrain de Hardwar. C'est vraiment curieux. « Là, dit-il, on peut voir des chevaux de tous les pays, des éléphants, des chameaux, des buffles, des singes, des ours, des léopards et toutes sortes d'autres animaux, depuis le tigre jusqu'au renne. Là sont les châles de Cachemire, les étoffes en laine d'Angleterre, le corail de la mer Rouge, l'agate de Guzzerat, les pierres précieuses de Ceylan, les gommes et les épices d'Arabie, l'eau de rose de la Perse, les montres de la Suisse, les soieries de la Chine, les parfumeries de la rue Saint-Honoré. »

A la foire annuelle, deux ou trois cent mille individus se rassemblent autour de la petite cité. A la foire de la douzième année il en vient parfois deux millions.

Ce n'est pas l'industrie et le commerce qui attirent là une telle affluence; c'est une idée religieuse: c'est la situation de Hardwar à la tête du Gange. L'escalier construit à l'extrémité de la petite ville est renommé et vénéré dans toutes les provinces de l'Inde.

C'est par là que l'on descend dans le fleuve. A tout instant une foule énorme se presse sur les marches de cet escalier. Vieillards et enfants, hommes et femmes vont se baigner à la fois. La sainteté du lieu ne permet pas de concevoir dans ce mélange des sexes une mauvaise pensée.

A cette époque de l'année, le fleuve sur la rive de Hardwar n'a pas plus de quatre pieds de profondeur. Parmi les pèlerins il en est un grand nombre qui, en se jetant dans ses flots, se félicitent d'accomplir un devoir religieux et se réjouissent de prendre en même temps un bon bain. Les hommes se livrent là à divers exercices de natation; là les femmes se plaisent à dérouler et à lisser leurs longs cheveux. Mais les vrais dévots font en un pieux recueillement leurs ablutions. Le dévot riche paye un tribut à deux brahmes qui, de chaque côté, le prennent par le bras et le conduisent autant que possible à l'écart de la foule. Ils le plongent trois fois dans l'eau sainte, puis le ramènent gravement à sa demeure.

QUELQUES OISEAUX D'AFRIQUE

C'est au centre de l'Afrique méridionale, vers la région du Zambèze, que l'on voit dans toute sa force le colossal bipède, l'éléphant des oiseaux, dit Buffon, l'autruche. Là, comme partout où elle existe, on la poursuit avec ardeur, non pour sa chair, qui est si coriace et de si mauvais goût que les gens du pays ne peuvent y mordre, et nul d'entre eux n'est en état de renouveler le raffinement gastronomique d'Héliogabale se faisant

servir sur un plat d'argent six cervelles de cet animal qui a une si petite tête sur un si gros corps. On poursuit l'autruche pour son beau plumage frisé ondoyant, qui ne lui sert à rien, puisqu'elle ne peut voler, mais qui est fort apprécié dans le monde élégant. Le noir et blanc plumage d'une autruche mâle se vend, dit un voyageur moderne, 12 à 15 livres sterling (300 à 375 francs). Mais il n'est pas aisé de prendre cette proie. Avec ses longues jambes, conformées à peu près comme celles du chameau, l'autruche franchit l'espace d'un kilomètre en moins de deux minutes. Pour l'atteindre, les indigènes de l'Amendebelle ont imaginé ce moyen. Comme elle court toujours contre le vent, quatre hommes à cheval se placent dans la même direction à quelque distance l'un de l'autre. L'autruche est alors poursuivie de relais en relais, sans relâche, par des chevaux frais et dispos. Quand elle arrive au quatrième, elle est haletante, épuisée de fatigue, et alors on l'assomme.

Dans la Colonie du Cap on emploie des procédés plus doux. On apprivoise les autruches, et chaque année on leur enlève leur toison.

La ponte de l'autruche est ordinairement de trente-cinq œufs. Ils n'éclosent point au soleil, comme on l'a dit. Le mâle et la femelle les couvent tour à tour, et ne les abandonnent qu'à la dernière extrémité.

Chaque œuf d'autruche pèse à peu près autant que vingt-quatre œufs de poule.

Parmi les nombreux oiseaux de proie de cette région, il en est un dont on bénit le courage. Il ne dévaste point la basse-cour. Il ne cherche que le serpent, et il l'attaque bravement. Tantôt il le tient cloué par terre sous ses longues jambes et le déchire à coups de bec, tantôt il l'emporte dans les airs et le jette sur des cailloux qui le fracassent. Alors il se précipite sur lui et le dévore.

Un autre oiseau mérite une mention particulière. Les indigènes l'appellent *isehlo*. Les naturalistes lui ont donné le nom de *Cuculus indicator*. Il est gourmand, ce petit oiseau, et c'est sa gourmandise qui en fait l'auxiliaire de l'homme. Il est très friand du miel des abeilles et surtout de leurs œufs. Comme il ne peut lui-même s'emparer de leurs nids, il les découvre à qui peut les prendre, dans l'espoir qu'on lui en laissera pour sa récompense quelques débris.

Pour annoncer sa découverte, dit M. Sparrman, le célèbre voyageur suédois, le moyen qu'il emploie est vraiment curieux. « Le soir et le matin, probablement à l'heure où son appétit se réveille, il se met en campagne, et par ses cris perçants, *cherr*, *cherr*, il cherche à exciter l'attention des gens de la campagne. Bientôt il voit apparaître quelque Hottentot ou quelque colon. Alors, en répétant son cri, il vole vers l'endroit où est l'essaim d'abeilles.

Il faut que ceux qui suivent ce petit guide aient soin de ne pas l'effrayer. Ils doivent, au contraire, répondre à son appel par un doux sifflement. Si les rayons qu'il a découverts sont un peu éloignés, il s'arrête de distance en distance ou ralentit son vol pour que ses compagnons ne le perdent pas de vue. Parfois même il revient vers eux et, par ses cris redoublés, leur reproche leur lenteur. Lorsque enfin il arrive à son but, il va se poster sur un arbre, au-dessus ou à côté du nid qu'il a trouvé, et là il attend que ceux à qui il a révélé ce butin achèvent leur opération et lui laissent sa part.

JAGGERNAT

Dans *la Chaumière indienne* Bernardin de Saint-Pierre raconte qu'un savant docteur anglais, après avoir étudié différents dogmes, résolut d'aller dans la pagode de Jaggernat chercher la solution d'un religieux problème. Il partit pour l'Inde, et un matin, au lever du soleil, il vit la fameuse pagode.

« Bâtie sur le bord de la mer, qu'elle semblait dominer avec ses grands murs rouges et ses galeries, ses dômes et ses tourelles de marbre blanc, elle s'élevait au centre de neuf avenues

d'arbres toujours verts qui divergent vers autant de royaumes. Chacune de ces avenues est formée d'une espèce d'arbres différents, de palmiers arecs, de tacques, de cocotiers, de manguiers, de lataniers, d'arbres de camphre, de bambous, de badamiers, d'arbres de sandal, et se dirige vers Ceylan, Golconde, l'Arabie, la Perse, le Thibet, la Chine, le royaume d'Ava, celui de Siam et les îles de la mer des Indes. Le docteur arriva à la pagode par l'avenue des bambous qui côtoie le Gange et les îles enchantées de son embouchure. Cette pagode, quoique bâtie dans une plaine, est si élevée que, l'ayant aperçue le matin, il ne put s'y rendre que le soir. Il fut véritablement frappé d'admiration quand il considéra de près sa magnificence et sa grandeur. Ses portes de bronze étincelaient aux rayons du soleil couchant, et les aigles planaient autour de son faîte qui se perdait dans les nues. Elle était entourée de grands bassins de marbre blanc qui réfléchissaient au fond de leurs eaux transparentes ses dômes, ses galeries, ses portes; tout autour régnaient de vastes cours et des jardins environnés de grands bâtiments où logeaient les brahmes qui la desservaient. »

Notre gracieux écrivain s'est plu à faire cette poétique description. Bien différente est la réalité.

Au milieu d'une plaine de sable, à l'extrémité de la ville de Jaggernat, qu'on appelle aussi Poore, s'élève, à une hauteur de 180 pieds, un sombre

obélisque construit avec d'énormes blocs de granit péniblement extraits des montagnes voisines. Sur ses quatre faces sont sculptées diverses figures symboliques. A sa sommité est un ornement en cuivre doré. La lumière du ciel ne pénètre point dans ce massif édifice noirci par le temps. A l'intérieur, il est éclairé par des lampes allumées nuit et jour.

C'est le fameux temple de Jaggernat. Un terrain dénudé l'entoure, et le tout est enfermé dans une haute muraille. Là, ni arbres, ni fleurs, ni verdure; de tout côté le sable aride, et sur le chemin de la cité et le chemin des temples, des têtes éparses, des cadavres rongés par les bêtes fauves.

Autour des sombres édifices, quel douloureux tableau!

Mais cet édifice est l'un des plus anciens monuments religieux de l'Inde, et là est l'idole en bois qui renferme des ossements de Krichna, la neuvième incarnation de Vichnou, le dieu suprême. Il est profondément vénéré, ce temple de Jaggernat. Nul Européen, nul musulman indien ne peut y entrer. Le gouvernement anglais lui témoigne son respect en lui allouant chaque année une somme de 150 000 francs, et les rajahs de diverses provinces se font un pieux devoir de lui envoyer des présents.

Quatre mille prêtres sont employés à son service. Chaque année, au mois de juin, à la fête du Char,

il arrive là 100 000 et quelquefois 200 000 pèlerins.

Alors l'idole est tirée de son sanctuaire, lavée des pieds à la tête comme un enfant et pompeusement habillée. On lui met des colliers d'or, des bras d'or, des yeux de diamant. On la place sur un trône étincelant et on l'expose ainsi parée aux regards de la foule, qui la salue par un tonnerre d'acclamations. Tout le jour et les jours suivants l'air retentira de ces enthousiastes clameurs. Le dieu va se montrer plusieurs fois à ses adorateurs. Le dieu va voir près de Jaggernat, à un mille environ de distance, sa maison de campagne, et cette courte migration s'accomplit solennellement. D'abord apparaissent trois éléphants richement caparaçonnés, puis une troupe de musiciens avec leurs instruments, puis un char de soixante pieds de hauteur. Le dieu y est placé assis sur son trône, et les brahmes les plus vénérables vont se ranger autour de lui.

Cette maison mobile est posée sur des roues massives de sept pieds de diamètre. A ses solives sont attachés des câbles énormes qui excitent d'ardentes convoitises. Heureux ceux qui parviendront à saisir un de ces câbles pour traîner le chariot sacré! Heureux ceux qui pourront seulement y mettre les mains! Ils seront par là délivrés de leurs péchés.

Dans ce religieux transport, dans cette tumultueuse compétition, il y a des luttes violentes, des

scènes cruelles. Pour obtenir un petit brin du salutaire cordage, un grand nombre de pèlerins combattent vainement, et tombent étouffés ou écrasés au milieu de leurs concurrents.

Il y en a qui dans leur fanatisme, pour complaire à Vichnou par un sacrifice sanglant, se jettent eux-mêmes sous les roues du char et se font broyer.

De nouveaux cris, de nouveaux chants avec un accompagnement de musique saluent l'idole quand elle descend dans sa pagode champêtre. Mais elle ne peut guère y résider. Pour la satisfaction de ses fidèles croyants, il faut qu'elle retourne dans sa capitale. Si elle en était quelque temps éloignée, on croirait qu'elle est en colère.

Il y a quelques années, les brahmes annoncèrent qu'elle ne quitterait sa maison de campagne que lorsqu'il n'y aurait plus d'Anglais dans la province.

Il n'en fallait pas plus pour soulever la population indienne.

Le commandant des forces britanniques en garnison à Cuttack prévint le danger en déclarant que si le dieu ne rentrait pas immédiatement à Jaggernat, il irait avec ses soldats démolir le temple, briser la statue.

Le dieu obéit.

Ces fêtes du Char font chaque année de nombreuses victimes. Il y a des pèlerins qui, n'ayant pas le moyen de louer un palanquin ou une

voiture, font à pied, jour par jour, dans la plus chaude saison de l'année, leur long voyage. Il y en a qui, pour accroître le mérite de leur pèlerinage, s'imposent des privations volontaires, des pénitences rigoureuses, des tâches incroyables. Le docteur Buchanan en a vu un qui faisait deux pas, puis se jetait tout de son long la face contre terre, se relevait, faisait encore deux pas, et de nouveau s'étendait sur le sol, et il prétendait traverser ainsi un espace de cent lieues. Combien de temps a-t-il mis à faire ce trajet? L'a-t-il fait? On ne sait.

Une quantité de ces pieux voyageurs, affaiblis par leurs privations, ne peuvent résister à la fatigue d'un long chemin ni aux intempéries, et quand vient le choléra, il fait parmi eux de terribles ravages. Personne ne s'occupe de ceux qui succombent ainsi sur les grands chemins ou dans les rues de Poore, près de leur temple vénéré. Personne ne songe à leur donner une sépulture. Les chacals, les chiens, les vautours s'élancent sur eux et les dévorent.

LES CAFRES

Pendant des siècles la terre d'Afrique, trois fois plus vaste que l'Europe, a été à peu près totalement inconnue. Dans l'antiquité, la science

géographique s'arrêtait au détroit de Gibraltar. Là étaient les Colonnes d'Hercule, le *nec plus ultra* des voyageurs. Dans le moyen âge, là était la main noire, la main de Satan étendue sur l'Atlantique.

Les Portugais prétendent avoir les premiers reconnu le cap Vert et atteint le Sénégal. Cette expédition, selon leurs propres récits, ne date pourtant que de 1446, et il est bien démontré que dès l'année 1394 des négociants de Dieppe et de Rouen avaient fondé des établissements de commerce plus loin que l'embouchure du Sénégal et de la Gambie, par delà Sierra-Leone. L'un de ces établissements s'appelait le Petit-Dieppe, un autre le Petit-Paris. Les Canaries ont été conquises par notre brave Normand Jean de Béthencourt, et lorsque le prince Henri, le savant, le patient, le zélé fils du roi Jean Ier de Portugal, préparait le voyage qui a été si heureusement accompli, il fut, dit le P. Lafiteau, encouragé dans ses projets par des marins de notre Basse-Bretagne. En débarquant à Lisbonne après une aventureuse navigation sur l'Atlantique, ils racontaient qu'ils avaient été poussés au loin à l'occident par des tempêtes et qu'ils avaient vu des terres inconnues.

Mais en réalité c'est à l'intelligente résolution du prince Henri, c'est aux Portugais que l'on doit la découverte de la côte d'Afrique.

En 1418 l'expédition organisée par Henri doubla

le cap que l'on croyait infranchissable et qu'on appelait pour cette raison le cap Non. Puis on arrive au grand promontoire de la côte saharienne, au 26e degré de latitude septentrionale. Ensuite de longues années s'écoulent sans de réels progrès. En 1471 enfin, on arrive à l'Équateur. Deux ans après, le vaillant Henri meurt. Mais l'impulsion qu'il a donnée ne s'arrêtera pas. En 1486 Barthélemi Diaz atteint l'extrémité méridionale du continent africain, double le cap qu'il appelle *cabo de los Tormentos*. Le roi Henri II l'appelle le cap de Bonne-Espérance, la bonne espérance des immenses régions que l'on allait par là explorer.

Les Portugais ne s'arrêtèrent guère au Cap. Mais les Hollandais y vinrent et au milieu du XVIIe siècle y fondèrent une colonie qui peu à peu, pacifiquement, s'agrandit.

Les Anglais s'en emparèrent en 1796. Ils furent en 1801, par le traité d'Amiens, obligés de la restituer à ses légitimes possesseurs. Mais en 1825 le congrès de Vienne la leur rendit, et ils sont bien résolus à la garder. C'est pour eux une position maritime d'une haute importance. C'est un domaine fructueux qu'ils ont déjà élargi et qu'ils élargiront encore plus. Ils n'ont devant eux que trois peuplades, qui ne peuvent les effrayer : les *Boers*, les *Hottentots*, les *Cafres*.

Les Boers, descendants des colons hollandais, honnêtes, laborieux fermiers, qui n'aspirent qu'à

vivre en princes dans leurs rustiques demeures.

Les Hottentots, divisés en trois petites tribus : Koranas, Namakouas, Bushmen. Ce sont les primitifs habitants du pays. Ils habitaient près du Cap quand les Hollandais vinrent s'y établir. Peu à peu ils en ont été écartés. On ne sait d'où ils sont venus. Rien dans leur constitution, dans leurs traditions, dans leur langue, qui est une espèce de clapotement de durs monosyllabes, rien ne donne un indice de son origine. C'est une race à part, et de toutes les races que nous connaissons, y compris les misérables Fuégiens, c'est la plus informe, la plus laide, la plus sale, la plus grossière et la plus indolente.

Les Cafres, les plus anciens habitants de la contrée après les Hottentots, descendent, dit-on, d'Ismaël, fils d'Agar et d'Abraham. Ils ont la beauté de la race arabe : la taille élevée et élégante, les membres souples et musculeux, l'attitude imposante, le front élevé, la figure régulière, les yeux vifs et pénétrants, les dents d'une blancheur et d'une régularité merveilleuses, les cheveux plus noirs et plus touffus que ceux des Arabes, mais non laineux comme ceux des nègres. Leur nourriture se compose de lait et de divers végétaux. Ils ne mangent que très rarement de la viande, et les maladies, les difformités sont parmi eux fort rares.

En arrivant dans la région occupée par la peu-

plade hottentote, ces valeureux immigrants n'eurent pas de peine à prendre la terre qui leur convenait, et après leurs différents conflits avec les Hollandais et les Anglais, ils occupent aujourd'hui au sud-est du continent un territoire d'une singulière beauté. Là s'étendent au loin des plaines ondulantes où paissent de magnifiques troupeaux; là s'élèvent des collines couvertes de beaux bois et des montagnes dont nul pinceau ne peut reproduire l'éclat, quand elles sont empourprées par le soleil couchant. De ces montagnes tombent des cascades grandioses éblouissantes comme le Niagars. De ces montagnes descendent des rivières qui serpentent à travers les prairies et s'en vont à l'océan. Dans les sécheresses de l'hiver, elles s'affaissent et s'amoindrissent. Dans la saison des pluies, elles s'enflent rapidement et débordent de côté et d'autre à une longue distance. Alors on pourrait croire que le pays est complètement dévasté. Mais bientôt les flots se resserrent, l'inondation disparaît, l'atmosphère est rafraîchie, et la terre, qu'un soleil brûlant aurait desséchée, est retrempée. En quelques jours elle apparaît toute verte et toute fleurie. — Cette terre de la Cafrerie, dit un voyageur, est un jardin botanique. On ne peut se faire une idée de la richesse et de la variété de ses produits. Au temps de la sécheresse, après un grand nombre de plantes bulbeuses, j'ai découvert là en quelques heures,

sur un espace d'un mille anglais, cent cinquante espèces différentes de végétaux. Je crois que dans la belle saison on en découvrirait aisément le double.

Avec leurs armes primitives, leurs lances, leurs flèches, les Cafres n'ont pas craint de braver les fusils et les canons des Anglais ; s'ils ont été vaincus, ils ont fait voir aussi qu'on ne pouvait les traiter sans ménagement.

Il y a trente ans, la peuplade la plus rapprochée des possessions anglaises fut désorganisée par un malheureux complot. Elle vit apparaître un prophète qui annonçait des choses prodigieuses. Il disait qu'un jour viendrait, et il désignait ce jour, où l'on verrait le soleil, se levant à l'est comme de coutume, retourner à l'est et s'y coucher. Aussitôt tous ceux qui avaient résisté à la voix du prophète seraient emportés par un ouragan. Puis les ancêtres des Cafres reviendraient avec des armes, des vêtements superbes, des troupeaux innombrables. Les fidèles sectateurs du prophète prendraient possession de ces richesses. En même temps ils seraient doués d'une nouvelle jeunesse, d'une nouvelle force, et tout le pays leur appartiendrait.

Pour obtenir ces grâces, ils devaient immédiatement abandonner la culture de la terre, brûler leurs grains et leurs autres provisions, égorger leurs bœufs, leurs moutons, ne conserver de

toutes leurs propriétés que leurs armes et leur cheval.

Ces incroyables prédications étaient suscitées par plusieurs chefs qui, en précipitant leurs peuplades dans la plus complète misère, comptaient les déterminer par là à une guerre de désespoir et d'extermination.

Ils ne réussirent que trop dans la première partie de leur plan. Une quantité de pauvres gens, exaltés par les promesses du prophète, quittent leurs sillons, immolent leurs troupeaux, brûlent leurs provisions, puis se mettent à consolider leur toit pour qu'il résiste au terrible ouragan, puis attendent le jour décisif (le 18 mars 1857). Ce jour-là, le soleil se leva comme de coutume et continua sa course comme de coutume. Nul trouble dans l'air, nulle tempête et nulle apparition merveilleuse.

Les malheureux, déçus dans leur espoir, ruinés par leur crédulité, profèrent des cris de rage contre ceux qui les ont trompés et ne veulent plus leur obéir. Au lieu de s'armer contre la colonie anglaise, un grand nombre d'entre eux se mirent, dans leur misère, au service de cette colonie; d'autres allèrent chercher un refuge en diverses tribus; d'autres moururent de faim.

LE TADJ-MAHAL

Un écrivain qui n'aimait pas l'Inde a dit : « Si ce sont les Indiens qui ont édifié le Tadj-Mahal, plus tôt les Anglais quitteront l'Inde, mieux ils feront. Ils n'ont rien à accomplir dans cette région ; ils n'ont pas le droit de la gouverner. »

Par sa grâce, par sa symétrie, par la richesse des matériaux employés à sa construction, le Tadj-Mahal est au-dessus de toutes les œuvres d'architecture de toutes les contrées. C'est non seulement le plus beau et le plus coûteux des mausolées, le type le plus parfait de l'architecture orientale, c'est probablement l'œuvre la plus noble et la plus idéale qui ait jamais été faite par la main de l'homme. Il mérite bien plus d'être mis au nombre des merveilles du monde que les pyramides d'Égypte, le temple d'Éphèse, le mausolée d'Artémise. N'eût-on rien d'autre à voir dans l'Inde, les fatigues et les périls d'un long voyage seraient amplement compensés par le bonheur de voir le Tadj-Mahal.

Le Tadj-Mahal, dont le nom signifie « couronne des édifices », s'élève à deux milles d'Agra, sur la rive septentrionale de la Djamna, au milieu d'un vaste jardin rempli d'arbres fruitiers. Il est entouré d'une muraille de soixante pieds de hauteur. Là s'ouvrent deux grandes portes de bronze sous un magnifique arceau ; et au delà de ce portail, sur une vaste ter-

rasse, apparaît dans toute sa splendeur l'incomparable Tadj-Mahal, le palais sépulcral : à chaque angle un minaret, une tour aérienne; au centre, un large dôme surmonté d'une flèche de trente pieds de hauteur. Jadis cette flèche était en or massif; les Mahrattes l'ont enlevée, et elle a été remplacée par du bronze doré. Le portail, la terrasse, le palais, tout est en marbre blanc. Sur ces constructions féeriques, les pêchers, les orangers versent leurs parfums, le ciel d'Orient y répand sa chaude lumière, et la Djamna les reflète dans ses flots limpides.

Dans un caveau ténébreux sont les deux tombes pour lesquelles ce merveilleux édifice a été bâti: la tombe de Chah-Djahan, célèbre par sa tyrannie, et celle de sa femme, Moumtaz-Mahal, célèbre par sa beauté; toutes deux ornées de pierres précieuses et couvertes d'inscriptions. Au-dessus de cette sépulture, sous le dôme éclairé par de hautes fenêtres, les deux tombes sont représentées par deux cénotaphes en marbre blanc renfermés dans un treillage d'un travail exquis. A la lumineuse rotonde sont des réseaux de feuillage, des fleurs, des fruits, des mosaïques, des ciselures faites avec un art et une patience incroyables. Il y a là telle fleur dont on n'a pu reproduire les nuances délicates que par l'assemblage de plusieurs douzaines de pierres de différentes teintes.

Le Tadj-Mahal date du XVIIe siècle, et l'honneur

de cette merveille d'architecture revient à la France. Oui, lorsque le puissant Mongol voulut honorer la mémoire de sa jeune femme par une œuvre sans pareille, il avait parmi ses divers fonctionnaires un artiste français, Austin, de Bordeaux, qui s'était signalé par plusieurs importants travaux à Delhi. Ce fut lui qui fit le plan de l'impérial mausolée, et il reçut l'ordre de l'exécuter.

Quinze années furent employées à rassembler les matériaux de cette construction, et toutes les provinces soumises à l'autorité de Djahan, et d'autres encore furent mises à contribution. Des collines de Mewat on tira les marbres rouges; des environs de Kandahar on amena par terre, sur un espace de deux cents lieues, les marbres blancs. Du Panjab on tira le jaspe, du Thibet les turquoises, de Ceylan le lapis-lazuli, de la Perse l'onyx et l'améthyste, de la mer Rouge le corail.

L'édifice, commencé par Austin, fut achevé par son fils. Vingt mille ouvriers y furent employés pendant vingt-deux années. Ils ne coûtaient pas cher, ces pauvres ouvriers forcés d'obéir à des ordres absolus ; la plupart ne recevaient qu'une maigre ration. Cependant on a calculé que Chah-Djahan avait dépensé à la construction de ce monument plus de 50 millions. Son intention était d'en faire pour lui-même un semblable de l'autre côté de la Djamna. Les deux tombes auraient été réunies par un pont. Les guerres civiles l'ont empêché

d'accomplir son projet. La dépense ne l'effrayait pas. Il était si riche, et il ne se faisait nul scrupule d'imposer de lourds tributs à tous ceux qui étaient dans sa dépendance. A sa mort il laissait dans ses coffres 750 millions ; son trône était estimé 150 millions; sa couronne, 12 millions. Son sceptre, son bouclier, le fourreau de son épée étaient couverts de rubis et de diamants. Sa tunique était d'un tissu fin comme de la batiste. A ses pieds il portait des pantoufles brodées avec des perles; à ses mains, des anneaux, des bracelets de diamants; à son col, trois colliers de perles énormes.

L'empire mongol fondé en 1505, dans l'Hindoustan, par le petit-fils de Tamerlan, a été détruit vers le XVIIIe siècle. Le dernier descendant de la dynastie mongole est mort en 1806. Les Anglais à présent régissent ces belles régions.

(*Oriental Annual.*)

EN ARABIE

De tous les peuples que nous connaissons, le peuple arabe est le seul qui depuis trois à quatre mille ans ait occupé le même sol, conservé le même nom et les mêmes coutumes, le seul peuple qui n'ait jamais été subjugué par une puissance étrangère.

Son indépendance a été soutenue par la nature de son pays. L'Arabie s'étend dans la forme d'un triangle, sur un espace de trois cents lieues de longueur et de cent cinquante lieues de largeur, entre la Perse, la Syrie, l'Égypte et l'Éthiopie. Elle est séparée de ces diverses contrées par deux golfes, par une chaîne de rocs et des bancs de sables brûlants.

Du haut de ces rocs arides, aussi loin que la vue peut s'étendre, le voyageur ne découvre que des collines de sable de deux à trois cents pieds de hauteur se déroulant en lignes parallèles du nord au sud et à tout instant labourées, soulevées par le vent du désert. Ces collines sont comme des murailles embrasées, et lorsque l'ouragan les balaye, on dirait un océan de feu et des tourbillons de vagues rouges. Là, nul abri, nul soulagement. A de longues distances de toute habitation humaine, à l'ombre d'un groupe de palmiers, apparaît en quelques endroits un filet d'eau qui bientôt se perd dans le sable. Ces sources précieuses ne sont connues que des Arabes, qui vont y remplir leurs outres. Là aussi, ils se réunissent pour se partager le butin qu'ils ont enlevé aux voyageurs.

Endurcis à la rigueur de leur climat et à la fatigue, sobres par tempérament et par nécessité, avides de liberté plus que de fortune, les Arabes ont toujours opposé une ferme résistance à toute

tentative d'invasion, et lorsqu'ils ont été vaincus, ils se sont réfugiés dans des régions désertes où nulle armée ne pouvait les suivre.

On a vu un terrible exemple de cette faculté des Arabes dans les guerres entreprises par Mahomet-Ali contre les Wahabites. Le commandant des troupes du vice-roi, ayant remporté la victoire, voulait poursuivre les Wahabites qui s'étaient retirés dans le Harek. Pour s'avancer dans le désert, il demanda des guides à une tribu d'Arabes. Ces guides les conduisirent dans des collines de sable au nord-ouest du Harek, puis disparurent.

Quelques heures après, le général égyptien et ses quatre mille hommes gisaient par terre, suffoqués, mourants. Mais si le nord de l'Arabie est inhabitable, le sud est plus tempéré, et le Yémen, que les anciens appelaient l'*Arabia felix*, est renommé pour la douceur de son climat et pour sa fécondité. Les tribus du Yémen sont d'une nature franche, vive, généreuse, vivant gaiement au milieu de leurs troupeaux et de leurs jardins. Jusqu'au haut des montagnes leurs champs sont cultivés, et de larges routes relient les habitations champêtres aux villes principales. Cette contrée produit de l'encens, de la casse, de la cannelle et une quantité de café.

Étranges sont les contrastes du sol arabe. Ici, la sécheresse, l'aridité du désert; un peu plus loin, le ruisseau limpide, le champ fertile, des arbres

dont le soleil le plus ardent ne peut traverser l'épais feuillage, des noyers, des figuiers, des amandiers d'une dimension énorme ; une telle masse de fruits sur les orangers et les citronniers qu'on n'en récolte pas la moitié. Au-dessous de ces arbres, les dattiers, d'une fécondité telle qu'il n'y en a peut-être point de pareils dans le monde.

Les origines de l'histoire d'Arabie sont très confuses. Nous ne les connaissons guère que par des compilations récentes, des traditions, des chants populaires et des généalogies incertaines. Selon ces divers documents, les vrais Arabes descendent de Joktan, petit-fils de Noé; les descendants d'Ismaël sont des Arabes mélangés.

Dès les plus anciens temps il y a eu des monarchies dans le Yémen et dans les meilleurs districts. Les rois avaient un pouvoir presque absolu, mais ils étaient forcés de ménager le caractère indépendant de leurs sujets. On dit que la reine de Saba appartenait à une de ces dynasties, et une tradition rapporte que les rois d'Abyssinie proviennent de son mariage avec Salomon.

Très vindicatifs étaient ces anciens Arabes. Pour la moindre injure, les familles, les tribus prenaient les armes. On compte parmi elles plus de deux mille batailles avant la souveraineté de Mahomet. Une loi qu'on n'osait enfreindre prescrivait une trêve générale pendant quatre mois de l'année;

mais les huit autres mois étaient souvent très agités.

Les Arabes de nos jours se divisent comme autrefois en deux classes : ceux qui campent sous les tentes, et ceux qui demeurent dans les villes. Les habitants de la tente se croient bien supérieurs à ceux des villes et se considèrent même comme les seuls vrais représentants de la race arabe.

La tente est faite avec un tissu de poil de chèvre ou de chameau. Sur les piquets qui la fixent au sol, elle s'élève à environ sept pieds de hauteur. Elle a vingt-cinq ou trente pieds de longueur et dix de largeur. Un rideau la divise en deux compartiments : d'un côté, l'appartement des hommes; de l'autre, celui des femmes, avec la cuisine. Sur la terre nue sont étalés des tapis, des nattes ou des peaux de mouton, selon la fortune du propriétaire.

Des sacs de blé et d'autres provisions, des armes, des selles, un métier à tisser, deux pierres servant à moudre le grain, quelques ustensiles de ménage, quelques outres que l'on remplit de lait ou d'eau, voilà tout le mobilier de cette habitation nomade.

Lorsqu'il n'y a dans un campement qu'un petit nombre de tentes, elles sont rangées de façon à former un cercle, pour mieux se protéger mutuellement. C'est ce qu'on appelle le *douar*,

littéralement « tour de tentes ». Lorsqu'il y en a un plus grand nombre, elles sont placées sur trois ou quatre lignes. Chaque homme plante sa lance à l'entrée de sa tente et y attache son chameau ou son cheval. Quelquefois les chevaux et les moutons sont parqués pendant la nuit au milieu du douar, et gardés par des chiens.

Le vêtement des Arabes les plus riches se compose d'une espèce de manteau à raies noires et blanches, fabriqué en Syrie et en Égypte, d'une chemise en toile écrue, d'un large pantalon et de babouches. Sur ses flancs est une ceinture en cuir dans laquelle il place un long couteau et tout ce qu'il faut pour allumer du feu. Sur sa tête, un mouchoir noué avec une corde.

Les femmes, dans leur intérieur, portent un long peignoir; au dehors, elles sont vêtues à peu près comme les hommes. Les riches, les élégantes, mettent sur leur front des pièces d'or, à leurs bras et à leurs jambes des bracelets. Elles se colorent les pieds avec du henné et se noircissent les paupières avec de la mine de plomb.

En arrivant à un campement qui n'est pas le sien, l'Arabe s'arrête à la première tente qu'il rencontre sur son chemin, et sans y être invité il entre en disant : *Ecalam alikouma!* (Que le salut soit sur vous!), puis il va s'asseoir près du foyer. Le maître du logis lui répond par la même salutation, lui offre une pipe et du café. Les femmes

viennent étendre une natte sous ses pieds et s'en vont à leur cuisine pour préparer le repas traditionnel, une soupe de lentilles, du riz bouilli dans du lait de chèvre ou de chamelle, et du beurre fondu dans lequel on trempe du pain. Le maître verse à chacun de ses convives de l'eau pour se laver les mains, et les engage à diverses reprises à manger : *Couhe, coula*, dit-il (Mangez tout, mangez tout), et il les regarde sans prendre part à leur banquet. Quand ils ont fini, il leur verse une seconde fois de l'eau sur les mains, puis dîne de leurs restes. « Un jour, dit un voyageur anglais, j'arrivai à une tente à l'heure où ses habitants allaient se coucher. Ils se relevèrent avec le plus agréable empressement. Le mari se hâta de rallumer le feu, et la femme se mit à pétrir de la farine pour faire des galettes. »

Pour l'Arabe l'hospitalité est une loi suprême. Quels que soient ceux qui vont à lui, il les recevra sous sa tente, il leur donnera la meilleure place à son foyer, la meilleure part de ses provisions, et quand il aura, selon l'expression vulgaire, partagé avec eux le pain et le sel, son devoir sera de prendre au besoin les armes pour les protéger, pour défendre leur vie et leurs biens.

« Je me rappelle, dit un voyageur, une scène idyllique que l'on peut souvent contempler. Au coucher du soleil, les garçons ramènent au douar les troupeaux ; les jeunes filles se préparent à traire

les chamelles et les brebis; les femmes préparent sous la tente la bouillie de farine et le beurre fondu pour le souper. Les hommes, prosternés sur le sol, leur lance plantée à côté d'eux, font leurs prières. Un voyageur s'approche, demandant un peu d'eau. Une jeune fille lui répond : « Nous n'avons « pas d'eau, mais je puis vous offrir du lait ». Sans s'arrêter à l'idée que la provision de lait est bien minime dans sa famille, elle remplit un vase du précieux breuvage et le présente gracieusement à l'étranger. »

N'est-ce pas une image du temps des patriarches, où les tentes de Juda couvraient la plaine, du temps où Moïse conduisait les troupeaux de Jéthro?

L'hospitalité de l'Arabe est gratuite. Il n'en attend aucune rémunération. Cependant avec les gens d'une autre race, les Franks, les giaours, il peut se montrer moins généreux. Il sera même quelquefois âpre au gain et violemment rapace.

Les Arabes sont pauvres. Leur vie est une vie de périls et de privations. Leurs troupeaux sont leur unique richesse. Avec le produit de ces troupeaux ils achètent leurs vêtements, leurs armes et les autres choses nécessaires. Ils n'ont pas la moindre notion du travail industriel, et la plupart des objets de luxe leur sont totalement inconnus. On raconte que lorsque les Mohabites s'emparèrent de la ville Moka, l'un d'eux, trouvant un sac de perles, essaya

de les faire bouillir, pensant que c'étaient des graines d'une nature particulière; mais, voyant que la cuisson ne les amollissait pas, il les jeta dans la rue. Plusieurs de ses camarades, trouvant des châles de Cachemire, dont ils ignoraient également la valeur, les vendirent pour quelques piastres.

Le chef de la tribu arabe est le cheikh; son autorité ressemble à celle d'un père de famille dans le gouvernement de la maison. Ordinairement il l'exerce avec le concours du divan, c'est-à-dire le conseil des anciens. Il ne peut pas prendre une grave décision sans leur assentiment.

En cas de guerre, les cheikhs de diverses communautés ayant à défendre les mêmes intérêts se réunissent pour choisir parmi eux celui qui leur semble le plus apte à conduire une expédition. Ils le nomment le cheikh des cheikhs et se soumettent à ses ordres. Mais s'ils ne sont pas contents de lui, ils le déposent ou l'abandonnent.

DELHI

Delhi est la vieille Rome du vieil empire mongol. Agra a été au temps d'Akbar la capitale de cet empire, mais Delhi est plus ancienne. On dit qu'elle a été détruite et rebâtie sept fois et qu'elle

est parsemée des cendres de plusieurs générations. Ses ruines attestent son antique grandeur. La plaine qui l'entoure est, comme la campagne de Rome, couverte de décombres de palais, de mosquées, de tours et de tombes. En voyant ces restes d'énormes constructions, il est aisé de croire que cette cité avait jadis, comme le disent d'anciennes chroniques, une circonférence de dix lieues, et qu'on y comptait 2 millions d'habitants. Cette grandeur excitait la cupidité. En 1398 Delhi fut pillée par Tamerlan; en 1525 elle fut prise par Baber, le fondateur de l'empire mongol. Akbar, son successeur, établit le siège de son empire à Agra, mais Chah-Djahan, le monarque magnifique, retourna à Delhi avec le désir d'en faire la plus splendide sinon la plus grande des capitales.

Maintenant, quoiqu'elle soit si déchue, et que son ancien espace soit si restreint, elle est encore une des villes les plus considérables de l'Inde. Elle renferme 100 000 habitants, et ses remparts ont une étendue de plus de deux lieues. Nous entrons par une grande porte voûtée, et nous voilà au milieu d'une population qui représente toutes les races de l'Asie méridionale et de l'Asie centrale. Les rues sont beaucoup plus gaies que celles d'Agra. On y voit toutes sortes de couleurs et de costumes. Dans les bazars sont étalés les châles de Cachemire, les brillantes joailleries et les divers produits de l'industrie indienne.

La forteresse, bâtie, comme celle d'Agra, en pierres rouges, mais beaucoup plus large, renferme un palais qui, selon le témoignage de l'évêque Heber, était plus grand que le Kremlin. Dans la salle d'audience, qui subsiste encore, s'élevait le fameux trône qu'on appelait le Paon, et qui était estimé 30 millions de dollars (150 millions de francs).

Le fastueux souverain qui avait bâti ce palais n'eut pas la joie d'y vivre longtemps. Son fils, l'atroce Aurungzeb, le détrôna et l'enferma dans la forteresse d'Agra. Le malheureux Chah-Djahin resta là jusqu'à la fin de sa vie, en face du Taj-Mahal, le merveilleux monument qu'il avait consacré à la mémoire d'une épouse aimée. Mais il n'était pas seul dans sa prison et dans ses souvenirs. Le pauvre roi Lear de l'Inde avait sa Cordelia, sa fille, une jeune fille d'une rare beauté. Elle renonça à toute ambition, à toute joie mondaine pour suivre son père dans sa reclusion et le consoler dans sa disgrâce. Elle dévoua sa vie à cette œuvre filiale et à des œuvres de charité. A sa dernière heure elle demanda avec une humilité chrétienne qu'on ne fît pour elle aucune pompeuse cérémonie, qu'on l'enterrât comme une pauvre fille sous une couche de gazon.

Trente ans après la mort d'Aurungzeb, Delhi était encore la capitale de l'empire du Grand Mogol, et tout à coup voici venir par les passages de

l'Himalaya un conquérant de la Perse, Nadir Chah, qui s'empare de la grande ville, la pille, la dévaste, crève les yeux de son empereur et lui enlève son fameux trône, en lui disant avec une féroce ironie qu'il n'en a plus besoin puisqu'il ne peut plus le voir.

Plus tard la célèbre Delhi fut prise encore par les sauvages Mahrattes, puis, au commencement de ce siècle, par les Anglais. Cependant il restait là encore une ombre du vieil empire, un rajah indien qui portait le titre de Grand Mogol. Il fut supprimé par l'Angleterre à la suite d'une révolte de Cipayes.

Mais Delhi est encore un des principaux centres de l'islamisme. La reine Victoria a plus de sujets mahométans que le sultan. On en compte dans l'Inde 40 millions, et Delhi est leur Mecque. Il y a là une quarantaine de mosquées, dont quelques-unes, avec leurs élégants minarets et leurs dômes dorés, produisent vraiment un très bel effet. Celle qui porte le nom de Jumma Musjid est la plus belle mosquée de l'Inde. Elle s'élève sur une haute terrasse où l'on monte par un escalier imposant. Là, dans une enceinte d'arcades, comme celles des anciens cloîtres, de larges portes de bronze s'ouvrent sur une vaste cour, au milieu de laquelle est une fontaine. On conserve dans cette mosquée, avec un soin religieux, plusieurs anciennes copies du Coran, l'empreinte du pied

de Mahomet sur un marbre noir, et un poil de la barbe du prophète.

(H. Field, *From Egypt to Japan.*)

LES PERLES

Une légende musulmane raconte que lorsque la malheureuse Ève fut exilée du Paradis, elle se retira dans l'île de Ceylan, et elle pleurait! Nuit et jour elle pleurait. Ses larmes roulaient dans les flots de la mer et se changeaient en perles,

De là, depuis six mille ans, ce trésor inépuisable.

C'est dans la baie de Condatchy que l'on fait périodiquement la pêche des perles. Sur cette plage aride et déserte arrivent alors des milliers et des milliers de gens de diverses nations, de diverses castes et de diverses professions. C'est un curieux spectacle que celui de cette foule affairée, des tentes et des cabanes, des comptoirs et des cafés qui s'élèvent de tout côté, du mouvement des bateaux, et de l'agitation des armateurs et des marchands.

Les bancs d'huîtres sont à environ vingt milles du rivage, à six ou huit brasses de profondeur. Périodiquement ils sont examinés par des agents spéciaux, et, selon la quantité et la condition des

mollusques, le gouvernement désigne ceux de ces bancs qui doivent être livrés aux pêcheurs. On croit que l'huître perlière arrive à sa maturité de sept à neuf ans. Passé ce temps, la perle par son développement incommode l'animal et il la jette hors de sa coquille.

Sa pêche dure environ deux mois, du commencement de février au commencement d'avril. A dix heures du soir, un coup de canon donne le signal, et tous les bateaux partent, poussés par la brise de terre; le lendemain, dans l'après-midi, la brise de mer les ramène. Un coup de canon annonce leur retour; armateurs et marchands, curieux et manœuvres se précipitent vers la plage; bientôt toute la récolte est mise à terre.

Chaque bateau porte dix hommes d'équipage et dix plongeurs.

Exercé dès son enfance à son rude métier, le plongeur de Ceylan peut se servir de ses doigts de pieds comme de ses mains. Avec son orteil droit il saisit une corde à laquelle est suspendue une lourde pierre qui l'entraînera dans les eaux; avec sa main droite il saisit une autre corde qui l'aidera à remonter. Avec son orteil gauche il tient un réseau où il mettra ses huîtres; avec sa main gauche il se serre les narines. Puis il ferme les yeux, ramasse à la hâte tout ce qu'il peut amasser, et, abandonnant la corde qui porte la lourde pierre, fait signe qu'on le remonte, et rentre dans le

bateau avec son butin. Il n'est pas resté dans la mer plus d'une minute et demie ou deux, et il est exténué, et l'eau et quelquefois le sang jaillit de sa bouche, de ses oreilles, de ses narines. Bientôt cependant il se ranime et se remet à la besogne. On a vu des plongeurs descendre en un jour quarante et cinquante fois dans la mer. On en a vu aussi qui restaient au fond des eaux trois, quatre et même cinq minutes. Mais c'est extrêmement rare.

Ce qui effraye surtout ces hommes alertes et courageux, c'est le crocodile. Pour se garantir d'un tel danger ils ont recours aux incantations, aux sortilèges. Toute la nuit, pendant la pêche, les magiciens du pays sont sur la plage, marmottant des prières et faisant toutes sortes de contorsions pour écarter le terrible animal.

Malgré ces moyens de salut, plus d'un plongeur est dévoré ou mutilé. Alors le magicien qui le protégeait raconte qu'il a été devancé dans ses conjurations par un autre magicien son ennemi, et qu'il est la victime d'une affreuse trahison.

Quand le déchargement des bateaux est accompli, on ne sait point tout de suite la valeur de ce qu'ils ont apporté. On n'ouvre point les huîtres, de peur de léser le joyau qu'elles renferment. On les entasse dans des fosses d'un demi-pied de profondeur, garnies de nattes. Chaque armateur, chaque spéculateur a ses fosses entourées

d'une barrière. Là les huîtres doivent mourir et pourrir. A plusieurs milles de distance, cette pourriture répand une puanteur insupportable. L'air en reste infecté jusqu'à ce que les moussons et les vents violents de sud-ouest le purifient.

Mais les rudes écailles sont brisées par la putréfaction, et les perles s'en détachent aisément. Elles sont alors nettoyées, puis, par des tamis de diverses dimensions, elles sont divisées en une dizaine de catégories, depuis les grosses perles lumineuses destinées aux diadèmes des rois et aux parures des grandes dames jusqu'à la poudre de perles qui se vend au boisseau.

Dans le golfe Persique il y a des bancs d'huîtres perlières bien plus considérables que ceux de l'île de Ceylan. Ils s'étendent sur une vaste portion de la côte persane et sur toute la côte d'Arabie. La pêche commence au mois de juin et se prolonge jusqu'au mois de septembre. Tavernier en a décrit les procédés, les mêmes à peu près que ceux de Ceylan.

« On lie, dit le célèbre voyageur, une corde sous le bras de ceux qui plongent, de laquelle ceux qui demeurent dans la barque tiennent le bout. Ils tiennent attachée à leur gros orteil une pierre de dix-huit à vingt livres, de laquelle aussi ceux qui demeurent dans la barque tiennent un bout. Il y a de plus un rets fait comme un sac, dont la bouche est entourée d'un cercle pour la tenir ouverte.

Alors le plongeur dévale dans la mer, et sitôt qu'il est au fond, où il se rend promptement par le poids de la pierre qu'il a attachée au gros orteil, il l'ôte en diligence, et ceux qui sont dans la barque la retirent. Tant que le plongeur peut tenir son haleine, il met les huîtres dans le rets, et, sentant qu'il ne peut plus tenir bon, il tire la corde dont il est lié sous les bras, qui est le signal afin qu'on le retire, et ceux qui sont dans la barque font le plus vite qu'ils peuvent.

« Il se passe environ un demi-quart d'heure tant à ôter les huîtres qu'à donner au plongeur le temps de reprendre haleine, après quoi il retourne au fond de la mer comme auparavant. Ceux qui ont affaire d'argent vendent d'abord ce qu'ils ont pêché, mais ceux qui ont de quoi vivre les gardent jusqu'à ce que la pêche soit finie. Ils laissent les huîtres sans les ouvrir, et, à mesure qu'elles se corrompent, elles s'ouvrent d'elles-mêmes. Il y a de ces écailles qui sont quatre fois aussi grandes que celles de nos huîtres de Rouen, et comme la chair en est fade et de mauvais goût, on ne la mange point, on la jette. »

Les perles du golfe Persique sont généralement d'une teinte jaunâtre, peu recherchées en Europe, mais très appréciées en Orient.

« C'est sur la côte d'Arabie, déjà célèbre au temps de Pline, qu'on a trouvé en 1633 la perle la plus grosse et la plus parfaite, dit Tavernier, qu'on ait

découverte jusqu'à cette heure et où il n'y a pas le moindre défaut. Elle fut vendue au roi de Perse 3 200 tomans, qui sont 1 400 500 livres de notre monnaie. »

On pêche des perles dans diverses contrées de l'Europe.

Celles d'Angleterre etaient autrefois renommées. Ce fut, dit Suétone, un des motifs de l'expédition de César dans cette île. Sa convoitise ne fut point satisfaite. Les perles de Bretagne n'étaient ni si belles, ni si nombreuses qu'il l'espérait. Cependant il en emporta un boisseau, qu'il offrit au temple de Vénus.

En Amérique les perles étaient très connues et très recherchées longtemps avant l'arrivée des Européens. En posant le pied sur le sol qu'ils venaient de découvrir, les Espagnols furent surpris de voir les sauvages parés de bracelets et de colliers de perles et les chefs de peuplades du Mexique se passionnant comme des princes d'Espagne pour une belle perle. Dans la Floride, d'après Fernand de Soto, les tombes des chefs étaient ornées de perles, et parmi les présents que Montezuma offrit à Fernand Cortès à son entrée à Mexico, il y avait des colliers de rubis, d'émeraudes et de perles qui furent envoyés à Charles-Quint.

Les pêcheries de perles des empereurs du Mexique s'étendaient sur une vaste côte entre Acapulco et le golfe de Tehuantepec. Les Espagnols en éta-

blirent de nouvelles dans la mer des Caraïbes avec un tel succès que bientôt s'élevèrent dans ces parages d'opulentes cités, de riches comptoirs. En 1530, dans la colonie des Caraïbes, la valeur des perles envoyées en Europe s'élevait à 4 millions. Une autre année, dans la collection des perles transportée en Espagne, il y en avait une estimée 350 000 francs.

C'étaient les Indiens qui faisaient cette pêche, et Las Casas, le fervent apôtre du Nouveau Monde, nous a dépeint leurs souffrances.

« On ne peut, dit-il, rien imaginer de plus cruel, de plus détestable que la tyrannie que les Espagnols exercent pour ramasser ou pour faire tomber dans leurs pièges ces pauvres Indiens, quand ils vont à la quête pour en faire des esclaves et pour les employer à la pêche des perles. Il n'y a que les peines de l'enfer que l'on puisse comparer à celles que l'on fait souffrir à ces infortunés. Celles que l'on endure dans les mines d'or sont beaucoup moindres, quoiqu'elles soient épouvantables. Ils les obligent à se plonger sous l'eau de la mer, profonde de cinq ou six brasses. Ils y nagent sans aucune respiration, pour en arracher les nacres dans lesquelles on trouve les perles ; ils viennent à la surface de l'eau avec des filets pleins de ces nacres, pour respirer un peu et pour s'empêcher d'étouffer. S'ils y sont un peu trop longtemps, pour se délasser de leurs fatigues, un impitoyable Espa-

gnol qui est là auprès dans une nacelle les bat à outrance, les prend par les cheveux pour les obliger à se replonger promptement dans l'eau et pour continuer la pêche. On les nourrit d'un morceau de pain et de poisson, et encore ne leur en donne-t-on pas assez pour apaiser leur faim. Ils n'ont point d'autre lit que la terre dure, où ils demeurent enchaînés, de peur qu'ils ne s'enfuient. Ils se noient souvent en faisant cette pêche, ou ils sont dévorés par des monstres marins qui engloutissent des hommes tout entiers. »

Par leur cupidité et leur cruauté les Espagnols anéantirent ces pêcheries si productives. Peu à peu les grands comptoirs disparurent, les belles maisons tombèrent en ruine; les îlots autour desquels stationnaient tant de barques furent abandonnés.

Au commencement du XVIIe siècle on découvrit dans le golfe de Panama et de Californie de très belles huîtres perlières. Mais on n'en tira point les richesses qu'on pouvait en attendre. Les nègres et les Indiens, mal traités, mal payés par les Européens, fuyaient ces eaux dangereuses, et n'y descendaient que lorsqu'ils y étaient entraînés par la ruse et contraints par la force. Plus tard les révolutions politiques détournèrent l'attention de cette pêche difficile.

En 1825 une société anglaise entreprit de la recommencer, avec un meilleur système, avec une

cloche à plongeur récemment améliorée par deux savants anglais : Smeaton et Rennie. Un brave et intelligent officier fut envoyé dans la Californie pour examiner les gisements d'huîtres. Par de courageux essais il en vint à passer plusieurs minutes au fond de l'eau, et il constata que les huîtres étaient placées sous des voûtes de rocs, de telle sorte que pour les prendre on ne pouvait employer la cloche à plongeur. Il constata aussi qu'il lui serait très difficile de déterminer les gens du pays à faire le métier de plongeur, tous ayant une peur mortelle d'une espèce d'énorme crocodile qu'on appelle le *tenterero*.

Cependant il parvint à organiser une pêche régulière, mais peu fructueuse.

L'ÉLÉPHANT D'AFRIQUE

Cuvier a le premier signalé la différence qui existe entre l'éléphant d'Asie et l'éléphant d'Afrique. Celui-ci a la tête plus ronde, les défenses plus grosses, les oreilles si larges que parfois elles couvrent les épaules.

The wisest of brutes, « le plus intelligent des animaux », l'éléphant, qui semble fait pour le service de l'homme dans les chaudes régions, possède les qualités les plus précieuses. Fort, actif, persévérant, il est si doux, si docile, si sagace qu'on peut

l'employer à toutes sortes de travaux. Nous n'avons pas besoin de le décrire. Chacun connaît sa large tête, ses petits yeux, ses oreilles pendantes, son corps épais, ses gros pieds et sa couleur généralement brune. En naissant, il a environ trois pieds de hauteur. Il grandit jusqu'à l'âge de seize ou dix-huit ans. Tout jeune, il est vif, folâtre et fait toutes sortes de gambades. Ses défenses alors ne sont pas encore visibles. Elles se développent peu à peu. Au terme de sa croissance, il s'élève à huit, dix, quelquefois quinze pieds de hauteur.

C'est la flexibilité de sa trompe qui lui donne une supériorité marquée sur les autres animaux. Il peut la plier, la dérouler, la raccourcir, la tourner de tous les côtés. A l'extrémité de cette trompe il y a un rebord qui, en s'allongeant, a la forme d'un doigt. C'est à l'aide de ce doigt qu'il peut saisir les plus petites pièces de monnaie, cueillir des fleurs, dénouer des nœuds, tourner une clef dans une serrure, tirer des verrous. S'il devient aveugle, cet instrument, projeté en avant, lui sert à tâter le terrain, à sentir un obstacle, à reconnaître le chemin qu'il doit suivre.

Dans les circonstances difficiles, il a grand soin de préserver sa trompe. Il l'élève aussi haut que possible s'il est attaqué par un tigre.

On a cité une quantité de traits d'intelligence de l'éléphant. En voici deux qui méritent d'être joints aux autres :

Un soir, une troupe d'éléphants sauvages arriva près d'un village ; bientôt s'éleva un grand bruit, et toute la nuit on entendit des beuglements et des piétinements désordonnés. Les habitants du village étaient dans leurs demeures, inquiets, ne pouvant dormir et n'osant sortir. Le lendemain matin, la bande formidable étant partie, ils coururent à l'endroit où elle s'était arrêtée, pour connaître la cause du tapage nocturne.

Là était une tranchée de cinq pieds de largeur et d'environ quinze pieds de profondeur que les paysans avaient creusée pour arroser leurs jardins en y faisant couler l'eau d'une rivière. Ce canal n'était pas encore achevé, et il n'y avait point encore d'eau. Un éléphant y était tombé. On voyait distinctement l'empreinte de son corps au fond du fossé et l'empreinte de ses pieds sur le talus. On comprenait aisément sa chute, la nuit, dans cette fosse toute grande ouverte. Mais comment avait-il pu en sortir? Là était le problème. En examinant les traces de plusieurs longs tâtonnements et de plusieurs fortes pressions, on reconnut à n'en pouvoir douter que c'étaient ses compagnons qui l'avaient retiré de ce fossé en étendant leurs trompes sous son corps et en l'enlevant.

L'autre fait se passe dans l'Inde.

Un matin, à l'entrée d'une ville, un cornac descend de l'éléphant sur lequel il était monté avec son petit garçon. Il devait se rendre au marché et

ne voulait pas y emmener l'enfant. Comment faire pour le laisser seul sans crainte? Il l'assoit par terre, en lui disant : « Reste là bien tranquille jusqu'à ce que je revienne », puis il dit à l'éléphant : « C'est à toi que je le confie », et il part.

Des officiers qui étaient là témoins de cette scène imaginent de mettre à l'épreuve la fidélité de l'éléphant. Pour le détourner de son dépôt, ils lui présentent des cannes à sucre, dont il est très friand : l'honnête animal les voit et reste immobile. Ils lui portent une herbe fraîche et odorante : même immobilité, même indifférence. L'un d'eux enfin s'approche de l'enfant et fait mine de l'enlever : l'éléphant alors lève sa trompe d'un air de menace qui ne permettait pas de continuer la plaisanterie.

Quelques instants après, le cornac revint et reprit son garçon, en remerciant celui qui l'avait si bien gardé.

Alors le brave éléphant, dans la paix de sa conscience, savoura avec joie, comme une récompense de sa vertu, les plantes délicates que les officiers lui avaient données pour l'éloigner de son devoir.

LA FÉCONDITÉ DES TORTUES

Au commencement de la saison sèche, une quantité de tortues affluent dans la vallée des Ama-

zones. Elles viennent de la mer, remontent le fleuve et se répandent dans les îles desséchées de ses affluents. Là elles déposent leurs œufs dans le sable, et alors de toutes parts, à plus de 100 lieues de distance, arrivent des milliers et des milliers de gens.

Ils ramassent les œufs dans de grands vases, puis, avec de larges coquilles qu'ils trouvent dans les rivières, ils enlèvent l'huile qui flotte à la surface de ces récipients, et la versent dans des cruches d'une large dimension. Chaque tortue produit généralement dans la saison 150 œufs. 12000 œufs font une cruche d'huile. Des localités les plus abondantes on expédie annuellement 6 000 cruches, ce qui est le produit de 62 millions d'œufs, déposés dans les sables par 180000 tortues. Mais tous les œufs ne sont pas détruits, tant s'en faut. Après cinquante jours d'incubation, de tout côté on voit surgir de petites tortues qui se dirigent vers l'eau, où elles rencontreront de nombreux ennemis. Plus tard, quand on les trouve sur le rivage, on les tourne sur le dos et on les enferme dans des parcs où elles grossissent jusqu'à ce qu'elles pèsent 70 à 80 livres et plus. Pendant les mois d'été, les tortues sont le principal aliment des gens du pays, et bien qu'on en détruise une si incroyable quantité, on ne remarque pas que leur nombre diminue.

Où elles vont après avoir fait leurs œufs, c'est

ce qu'on ne sait. On ne les voit pas descendre le fleuve.

Il y a, dans cette même vallée des Amazones, des tortues de terre plus petites que celles de mer, mais la chair en est bien meilleure.

LE BOA

Dans l'Inde, autour des vieux édifices éloignés des habitations humaines, il y a une quantité de serpents de toute sorte, notamment le boa, le gigantesque boa. Ce qu'on raconte de ses dimensions paraît incroyable. Au temps de l'empereur Auguste, dans les jeux publics on vit apparaître un de ces serpents qui avait, dit Suétone, vingt-cinq brasses de longueur. Il se déroulait sur un espace de 40 pieds, celui qui effraya l'armée de Regulus et qui fut tué avec une machine de guerre. Sa peau fut envoyée à Rome et déposée dans un temple.

Le corps du boa est couvert de plaques qui le protègent dans son contact avec les branches d'arbres et les pierres rugueuses, mais qui ne résistent pas, comme les écailles du crocodile, à un coup de sabre.

Ce corps est souvent aussi gros que celui d'un homme, et son estomac se dilate au point de con-

tenir un buffle tout entier. Ses yeux ont un tel éclat que nul animal ne peut les voir sans effroi.

Quand il a saisi sa proie, il l'enlace dans les replis de sa queue, la serre et la broie jusqu'à ce qu'il la réduise à une sorte de pâtée, puis il l'engloutit.

Après ce monstrueux repas il tombe dans une profonde torpeur. Alors on peut aisément le tuer : il n'est pas en état de fuir ni de se défendre.

Sa peau, tachetée de points noirs et rouges, est très belle et se vend fort cher. On en fait dans l'Inde des ornements de toilette.

Ainsi que l'alligator dans certaines contrées, le boa est un objet de vénération, sans doute à cause de sa puissance terrible. Il est terrible en effet, lorsqu'il est pressé par la faim. Ordinairement il se suspend par la queue à une grosse branche d'arbre et s'élance avec la promptitude de l'éclair sur l'animal qui passe, sur la chèvre et la brebis, sur la vache et le buffle, même sur le tigre. Seulement il n'ose attaquer ni le rhinocéros ni l'éléphant.

L'homme est pour lui une proie facile et de courte digestion. Les cornes du buffle, les bois du cerf l'embarrassent. Il ne peut les avaler, mais peu à peu elles se détachent du corps, qu'il avale en commençant par la queue, et elles tombent.

Quand le boa est irrité, il produit un sifflement qu'on entend à une longue distance, et brise en les secouant de fortes tiges de bambou.

L'ARBRE A PAIN

C'est à Dampier, l'habile navigateur du XVIIe siècle, que nous devons les premières notions sur cet arbre précieux, qu'il découvrit dans une des îles de l'archipel des Larrons.

« Le fruit à pain, dit-il, croît sur un grand arbre aussi haut et aussi gros que nos plus gros pommiers. Sa tête est large et pleine de branches et de feuilles noirâtres. Le fruit croît aux branches comme les pommes. Il est aussi gros qu'un pain d'un sol, de figure ronde, avec une écorce épaisse et forte. Quand il est vieux, il est jaune et lisse et d'un goût plaisant et agréable. Les naturels de cette île s'en servent au lieu de pain. Ils ne le cueillent que quand il est bien mûr. Alors on le cuit au four, où l'écorce se grille et se noircit. On ôte le grillé, et le dedans est bon, tendre et blanc comme la miette de pain. Le fruit n'a ni pépins, ni noyau, mais tout est substance pure comme le pain. Il faut le manger frais, car si on le garde plus de vingt-quatre heures, il devient sec, de mauvais goût et prend à la gorge. Il dure huit mois de l'année, durant lequel temps les naturels ne mangent point d'autre pain[1]. »

Une description à peu près semblable se retrouve

1. *Nouveau Voyage autour du monde*, t. I, p. 314.

dans la narration du voyage d'Anson. Mais c'est Cook qui nous a le mieux fait connaître l'arbre à pain, l'arbre providentiel de Taïti et des îles voisines. Il s'élève, dit le célèbre navigateur, à la hauteur d'un chêne de moyenne grandeur. Ses feuilles oblongues ont 1 pied 1/2 de longueur. Quand on les brise, il en sort un suc laiteux. Le fruit a la grosseur d'une tête d'enfant nouveau-né. Sa surface est rugueuse comme celle de la truffe. La partie nutritive est blanche comme la neige. On la coupe par tranches et on la fait rôtir. On la fait aussi cuire au four; elle a alors le goût de la pomme de terre bouillie. On en fait aussi une espèce de gâteau en y mettant de l'eau ou du lait de noix de coco, des bananes et en battant ce mélange avec un pilon de pierre.

Pendant quatre mois de l'année la fécondité quotidienne de l'arbre à pain est totalement interrompue. Les indigènes des mers du Sud ont imaginé un moyen de remédier à cette stérilité. Ils détachent une partie des fruits avant leur complète maturité, les empilent sous un amas de feuilles et attendent leur fermentation. Alors ils détachent de ces fruits la substance alimentaire et la mettent dans des trous revêtus à l'intérieur d'un tapis d'herbes. Le tout est recouvert de feuilles, sur lesquelles on place de grosses pierres. Après une nouvelle fermentation, ce fruit devient amer; mais on peut le conserver à peu

près jusqu'à la nouvelle récolte, et chaque jour les indigènes, à chaque repas, en mangent.

A cette salutaire plante se rattache une dramatique histoire. En 1787 le gouvernement anglais eut l'idée d'envoyer chercher dans la Polynésie des semences de l'arbre à pain pour les transplanter dans les Antilles. Un bâtiment de l'État, la *Bounty*, fut équipé dans ce but, et le commandement en fut confié au capitaine Bligh.

C'était un homme instruit et un marin expérimenté, mais d'un caractère acerbe, irritable et irritant. Dès le commencement de son expédition il offensa par sa rudesse plusieurs de ses subordonnés.

Après un long séjour à Taïti, comme le navire se dirigeait vers les Antilles, la conjuration longtemps préparée éclate. Une nuit le capitaine est surpris dans sa cabine, garrotté et traîné sur le pont.

Une chaloupe est mise à l'eau et Bligh forcé d'y descendre avec dix-huit autres proscrits. Dans cette même chaloupe, par un reste de pitié, les conjurés déposent un quintal et demi de biscuit de mer, 25 livres de viande salée, une tonne d'eau, un baril de rhum, quatre coutelas, une boussole, un octant, quelques voiles, quelques cordages; puis la *Bounty* s'enfuit, vent arrière, grand largue.

Avec ses faibles ressources, Bligh, après une ter-

rible navigation, parvint à gagner l'île de Timor, dans la Malaisie, occupée par les Hollandais.

Grâce aux secours que lui donnèrent les Hollandais, il se remit en route et eut le bonheur de ramener en Angleterre ses compagnons.

L'amirauté anglaise se mit aussitôt en devoir de punir les révoltés de la *Bounty*.

Un bâtiment de guerre partit pour Taïti, où ils étaient retournés après avoir accompli leur crime.

Quatorze d'entre eux furent arrêtés là, conduits à bord de la frégate, et enfermés dans une cage de fer.

Mais Christian, le chef du complot, et huit de ses complices avaient disparu. En vain on les chercha de tous côtés. Impossible de retrouver leurs traces, impossible de savoir ce qu'ils étaient devenus.

Ils s'étaient enfuis à 400 lieues de distance, avec neuf jeunes Taïtiennes. Ils s'étaient réfugiés dans l'île de Pitcairn, une petite île inconnue et complètement inhabitée.

En 1814, vingt-sept ans après la révolte, une frégate anglaise découvrit cet asile de criminels. A l'exception du plus jeune et du moins coupable d'entre eux, tous étaient morts. Mais leurs enfants formaient là une honnête petite communauté, et leur île de Pitcairn est devenue une colonie anglaise.

EN AUSTRALIE

L'Australie, où les Anglais déportaient autrefois les malfaiteurs, est maintenant un important foyer de civilisation. Sydney, sa capitale, qui a 120000 habitants, et Melbourne, où l'on en compte 160000, peuvent être comparées aux belles villes de notre continent.

Les peuplades indigènes de cette lointaine contrée, presque aussi grande que l'Europe, ne sont point de la race des Indiens, ni des Malais, ni des nègres, mais plutôt des Papouans et des Fidjiens. La plupart de ces sauvages australiens vivent dans les parages septentrionaux, au bord des lacs et des rivières. Là ils trouvent le moyen de se procurer des liqueurs fortes, comme ceux qui demeurent près des villes, et ils en usent sans ménagement. Ils sont assez intelligents pour apprendre quelque peu l'anglais, trop indolents pour en acquérir une notion complète. Ceux qui vivent près des rivières se nourrissent de poisson; ailleurs ils vivent d'opossum, de kangourou, d'herbes et de racines. Ils n'ont qu'un gilet pour tout vêtement, et une cabane d'écorces est leur habitation favorite. Un grand nombre d'entre eux sont employés par les colons à la culture des champs ou aux pâturages. Ils travaillent pour se procurer de

l'eau-de-vie, et l'eau-de-vie les tue. Ils ont dans leurs funérailles une singulière coutume : ils enterrent leurs morts debout. Leur idée est que les étrangers dont ils subissent à présent l'empire, étaient noirs et sont sortis de terre avec la peau blanche. Ils se font ensevelir debout pour sortir de terre plus aisément, et ils espèrent être alors semblables aux Blancs.

On dit qu'ils se livrent encore à des actes de cannibalisme, non point par une horrible gloutonnerie, mais, comme les naturels de la Nouvelle-Zélande, par un désir de vengeance et par la pensée qu'en dévorant le corps de leur ennemi, ils s'approprient ses qualités particulières, la vivacité de son regard, la force de son bras.

En Australie sont les animaux étranges : les cygnes noirs, les oiseaux couverts de poils comme des lapins, les fourmis noires qui construisent des nids de 14 pieds de hauteur, les marsupiaux, qui ont une poche dans laquelle ils portent leurs petits. A la nombreuse famille des marsupiaux appartiennent le kangourou, qui galope debout sur ses pattes de derrière, et l'opossum, qui s'élance dans les airs avec l'agilité d'un oiseau. Ils se nourrissent d'herbages; leur chair a le goût de venaison; leur queue est très appréciée par les gourmets, et de la peau du kangourou on fait d'excellentes chaussures.

Le plus étonnant de ces animaux est l'ornitho-

rynque. Il a un bec de canard, quatre pieds palmés et le corps couvert de poils. A la fin du dernier siècle, un ornithorynque empaillé fut envoyé en Angleterre. On n'avait jamais rien vu de pareil; on le prit pour une bizarre fabrication. Un autre, également empaillé, fut remis en 1793 à Blumenbach, le savant professeur de Gœttingue, qui, après l'avoir attentivement examiné, le classa parmi les Mammifères, dans la famille des Palmipèdes édentés, et lui donna le nom qui lui est resté. Selon les observations de M. de Blainville, l'ornithorynque est un lien par lequel les Mammifères et les Oiseaux se trouvent réunis.

Le règne végétal, en Australie, n'est pas très varié, mais curieux. On y voit : des cerisiers dont le noyau croît en dehors du fruit, des gommiers qui se dépouillent de leur écorce et toute l'année conservent leurs feuilles; des forêts d'eucalyptus qui toute l'année gardent leur verdure et s'élèvent à 200 pieds de hauteur.

Dans le parc de Sydney on a réuni tous les singuliers animaux de l'Australie, et, dans le jardin botanique, les arbres et les plantes des diverses régions du globe.

Sydney a par son port une grande importance commerciale et politique, et par ses constructions le caractère essentiellement anglais. Ses rues sont larges, bien pavées et éclairées au gaz. Saint-George street, avec ses omnibus, ses cabs et

les figures britanniques qu'on y rencontre, semble un diminutif de la Regent street.

Il y a maintenant un siècle que le vaisseau anglais *Sirius*, commandé par le capitaine Philippon, se dirigeait vers la terre australe, découverte par les Portugais, explorée sur certains points par l'Espagnol Torrès, par Tasman, l'habile navigateur hollandais, et enfin nettement signalée par Cook. Le *Sirius* emportait vers ces nouveaux parages un ramassis d'individus flétris par la société, condamnés par les tribunaux : cinq cent soixante-cinq hommes et cent quatre-vingt-douze femmes. Avec ses matelots, ses soldats de marine, le capitaine Philippon comptait à son bord mille trente individus. Il en perdit trente-deux dans la traversée, qui ne dura pas moins de huit mois. Des instructions lui indiquaient pour point de débarquement la baie à laquelle Banks, frappé de la variété de plantes qu'il y remarquait, avait donné le nom de baie de la Botanique (Botany-bay). Mais le sagace Philippon, ne trouvant là qu'un port incommode et un sol insalubre, remit à la voile, et à quelques lieues plus loin trouva une rade meilleure. Le 26 janvier 1788, sur la plage où s'élève aujourd'hui la belle ville de Sydney, il débarqua sa légion de voleurs et de filles perdues. C'est avec ces étranges compagnons que le nouvel Argonaute allait conquérir la toison australienne, qui est devenue pour l'Angleterre une vraie

toison d'or. C'est avec ces quelques centaines d'individus enlevés aux prisons ou à la fange du vice, qu'il allait prendre possession d'une terre de mille lieues de longueur et de sept cents lieues de profondeur. Pendant plus d'un demi-siècle, les quatre cinquièmes de la population européenne en Australie étaient des *convicts*, c'est-à-dire des déportés ou des descendants des convicts. La déportation a cessé en 1840. De cette époque date la fondation de Melbourne, la rivale de Sydney. Elle a grandi avec une incroyable rapidité. En 1836 cette future métropole se composait de quelques maisons en bois, de deux auberges, d'une petite église également en bois. Un arbre servait de clocher. Elle était bien petite encore, quand tout à coup retentit jusqu'au fond de l'Europe ce cri magique : De l'or! de l'or! de l'or dans la Nouvelle-Galles du Sud, de l'or dans toute l'Australie! Le fait est qu'en 1852 ces nouvelles mines produisirent plus de 400 millions d'or. Aux environs de Bellarat un indigène découvrit l'une des plus grosses pépites qu'on ait jamais vues. Elle fut vendue 100 000 francs. On se rappelle la fièvre d'émigration enfantée par ces nouvelles découvertes : de là, le prodigieux accroissement et le caractère de Melbourne, très différent de celui de Sydney. « La plupart des émigrants, dit M. de Hübner, appartenaient aux classes populaires. Bientôt l'or et la démocratie régnèrent à Melbourne

et y règnent encore en maîtres souverains. On n'a qu'à se promener dans ses rues pour s'en convaincre. L'or et la démocratie lui ont imprimé leur cachet.

« Je ne discuterai pas ici la démocratie. Mais à propos de l'or je me rappelle ce mot souvent prononcé en Californie et répété en Australie : *Mining is a curse*, « les mines sont une malédiction ».

« Ne nous faisons pas d'illusions, s'écrie un « prédicateur à San Francisco : jamais — l'histoire « le prouve — la société n'a pu s'organiser d'une « manière satisfaisante sur un sol aurifère. La « nature même est de mauvaise foi. Elle corrompt « l'homme, elle le séduit, elle le trompe. Elle se « rit de ses sueurs. » Ces réflexions, je les ai entendues dans l'Afrique australe, dans la Nouvelle-Zélande. Mais les mines aurifères, souvent si funestes aux tenaces adorateurs du veau d'or, se transforment en une bénédiction pour ceux qui se détournent de cette fatale idolâtrie. Ils ne tardent pas à découvrir près d'eux les trésors plus sûrs, plus solides, plus durables de ce sol vierge où les séductions du métal les ont attirés.

Aujourd'hui la Californie et l'Australie trouvent en effet leur vraie richesse dans la culture des champs, dans les produits des pâturages.

LES SERPENTS DANS L'INDE

C'est un des périls de ce pays, un grave péril auquel on est exposé partout à tout instant. Une pluie torrentielle tombe : subitement la vipère sort de son lit inondé et se glisse dans votre bengalo[1]. Vous allez examiner de vieilles ruines, et vous faites surgir des serpents qui avaient établi là leur demeure. Souvent aussi la maudite bête sort de son repaire pour se promener comme une honnête créature qui n'a rien de mieux à faire et, sans se douter de l'affreuse sensation qu'elle produit, s'en va tranquillement visiter l'homme, à qui elle est si odieuse.

Malheur à celui qui la heurte en son chemin !

Par un prodigieux hasard, un honorable fonctionnaire anglais, sir Gilbert Campbell, a cependant dû la vie à une de ces effroyables visites qui devait lui donner la mort.

Lui-même a raconté cet événement. « Je devais aller, dit-il, de Wassind à Mhow. C'était dans la saison des pluies, et nous n'avions point alors de chemins de fer. Mais, si désagréable que fût ce

1. Les Anglais disent *bungalow*, petite maison en nattes recouvertes de mortier avec un toit en chaume dont les bords dépassent les murs. Les bengalos des officiers anglais dans les cantonnements sont de jolis bâtiments en briques, couverts en tuiles. Sur différentes routes il y a des bengalos plus modestes construits pour les voyageurs.

voyage, il fallait le faire. Je montai dans ma gary[1] et je partis; il était vraiment fatigant ce long trajet, sans halte, avec un lent attelage sur de mauvaises routes, si fatigant que j'en eus la fièvre. Bien que le moindre retard pût être préjudiciable à l'affaire dont j'étais chargé, un soir je résolus de m'arrêter dans un bengalo et d'y passer la nuit. Là je pris possession d'une chambre blanchie à la chaux, garnie d'un grand éventail qu'on appelle pankah, de deux chaises chancelantes, d'une table boiteuse et d'une couchette. Le plancher était couvert d'un tapis poudreux. A cette pièce était jointe une salle de bains, c'est-à-dire un étroit cabinet où l'on trouve quatre ou cinq cruches en terre, pleines d'eau. Dans la muraille il y a un trou par lequel l'eau s'écoule quand on a fait son ablution. Je demandai au gérant du bengalo ce qu'il me donnerait à dîner; il me répondit bravement qu'il était prêt à me servir tout ce que je pouvais désirer, et finalement il fut obligé d'avouer qu'il n'avait à m'offrir qu'une vieille poule maigre. Mais j'étais si las des secousses, du bruit discordant de ma charrette, que le dîner m'importait peu. L'essentiel pour moi, c'était le repos. Dès que j'eus pris un verre de bière et fumé un cigare, je me jetai sur ma couchette et

1. Petit chariot à deux roues dont le train est surmonté d'un pavillon de forme conique soutenu par quatre légères colonnes et entouré de rideaux qu'on peut ouvrir et fermer à volonté. A cette voiture on attelle deux bœufs.

m'endormis d'un sommeil pénible, agité par des rêves hideux, et dans mon cauchemar je sentais peser sur mon sein une masse lourde et froide qui m'étouffait et m'écrasait. Enfin, tout à coup je m'éveille, je vais sauter hors de mon lit : je m'arrête épouvanté. A la clarté d'une lampe allumée dans ma chambre, je vois enroulé sur ma poitrine un énorme serpent qui lève la tête, darde sur moi deux yeux flamboyants et agite sa langue en sifflant. Je comprends aisément comment il est arrivé là : il est entré dans la salle de bains par l'ouverture servant à l'écoulement des eaux; de là dans ma chambre, par la porte, que je n'avais pas fermée, et le besoin d'être au chaud l'a attiré dans mon lit. Mon brusque mouvement l'a réveillé et irrité. Au feu de son regard, à la vibration plus rapide de sa langue, je vois sa colère s'accroître, et je vois se dessiner et s'élever sur sa tête l'espèce de coiffe qui lui a fait donner son surnom. C'est le plus terrible des serpents, c'est la cobra capello.

« Ma subite immobilité l'apaise. Sa langue devient moins vive, son œil moins brillant, son sifflement cesse et sa coiffe disparaît. Moi, je me sens couvert d'une sueur froide; je n'ose faire un mouvement ni appeler à mon secours. A la moindre excitation, la cobra me mordrait, et il n'y a nul remède à sa morsure. Ma seule chance de salut est qu'au rayon du matin elle se lève et s'en

aille chercher à l'ombre un refuge pour la journée. Elle s'est rendormie, et moi je reste dans mon angoisse et mon immobilité. Enfin le fardeau qui pèse sur ma poitrine, et l'odeur âcre de la cobra subjuguent mes forces. Je m'évanouis, et subitement je suis ravivé par la sensation d'un air frais qui passe sur mon visage. En regardant autour de moi, je découvre un homme penché sur une de mes valises. De la porte qu'il avait ouverte venait l'air frais qui m'avait réveillé. Cet homme, ayant examiné mon bagage, se relève et s'approche de mon lit. Il tient un poignard entre ses dents, il est nu, et des pieds à la tête son corps est tout imprégné d'huile. C'est un de ces bandits indiens qui vont la nuit voler, après s'être dépouillés de leurs vêtements et graissé le corps pour glisser entre les mains de ceux qui essayeraient de les arrêter.

« L'éclat de la couverture en soie étendue sur mon lit excitait la convoitise de ce larron. Il veut la prendre et, pour s'en emparer plus vite, la saisit par les deux bouts. Malheureusement il pose la main sur la cobra, qui aussitôt, avec la promptitude d'un éclair, se lève, siffle et lui verse son poison dans la joue. D'un coup de son glaive il lui tranche la tête, puis l'examine et, voyant que c'est une cobra, s'assoit avec une muette résignation par terre, sachant qu'il n'a plus que quelques instants à vivre.

« Alors à mes cris les gens du bengalo accourent et se précipitent vers le voleur. Il n'essaya même pas de se défendre : il subissait déjà l'action du venin mortel, et quelques instants après il expirait à côté de l'effroyable bête dont il m'avait délivré. »

UNE FABLE POPULAIRE D'AFRIQUE

Un vaillant Autrichien, M. Ernest Marno, qui en 1872 accompagnait M. le colonel Gordon au Soudan, a recueilli dans son expédition des fables d'animaux très répandues dans l'Afrique équatoriale et très populaires. Elles excitent parmi les peuplades de ces régions le même intérêt que les contes des *Mille et une Nuits* parmi les Arabes. L'un des principaux personnages de ces fables est le chacal, qui porte le nom d'Aboul-Hossein. Par sa rapacité et ses ruses il représente le renard, et il y a là évidemment un lien de parenté entre les fables d'Afrique et les fables indo-germaniques.

Nous empruntons à la collection de M. Marno le récit suivant :

Un puissant crocodile s'était établi au bord de la rivière, en un endroit où les hommes et les animaux allaient ordinairement se désaltérer. Là il se tenait en embuscade et attendait. Mais bien-

tôt ceux dont il espérait faire ses victimes découvrirent le danger qui les menaçait et s'en allèrent loin de là apaiser leur soif. Aboul-Hossein ne voulait point faire un tel trajet, il avait trouvé un ingénieux moyen pour échapper à la dent du monstre. Il avait remarqué près de la station périlleuse un arbre dont les branches s'étendaient sur le fleuve. Il s'asseyait sur une de ces branches, tenant entre ses pattes un tuyau de bambou par lequel il aspirait tranquillement l'eau dont il avait besoin. Furieux de se voir ainsi bravé dans son domaine et ne pouvant atteindre l'insolent perché sur sa branche, le crocodile s'adressa à la fourmi et la pria de le piquer au derrière.

Le chacal, surpris par cet aiguillon, laisse tomber son bambou et se jette à l'eau pour le reprendre. Le crocodile était là qui le guettait.

« Ah! ah! mon gaillard, lui dit-il, à présent je te tiens. Tu ne m'échapperas plus.

— Que pouvez-vous faire de moi? répond le chacal : je suis si maigre, ma chair est si coriace, vous ne pourriez me manger sans une difficile préparation.

— C'est bien, réplique le terrible crocodile, je sais ce que j'ai à faire. »

En parlant ainsi, il porte Aboul-Hossein à sa grand'mère aveugle, et lui dit : « Prenez cet animal par la patte, vous le ferez rôtir, et vous aurez pour vous la patte par laquelle vous le tenez. Le

reste sera pour moi. Je vais chercher ce qu'il faut pour allumer du feu. »

Dans cette situation désespérée le chacal aperçoit un bloc de bois flottant sur l'eau, il l'attire à lui avec une de ses pattes, et le poussant vers la vieille aveugle : « Tenez, lui dit-il, prenez-moi par la tête. Cela sera plus sûr pour vous, et plus commode pour moi. »

La candide grand'mère lâche la patte, prend le bois, et le chacal disparaît.

Au même instant le crocodile revient avec une provision de fagots, regarde stupéfait, et crie à son aïeule : « Quelle idée avez-vous de tenir ce morceau de bois, et qu'avez-vous fait d'Aboul-Hossein ? »

L'aïeule se fâche, croyant que son méchant petit-fils ne lui adresse ces reproches que pour lui enlever la part qu'il lui avait promise.

Le crocodile riposte par des injures, puis s'en va à la recherche du fugitif.

Dans sa furibonde ardeur de vengeance, il sort de l'eau, qui est son élément, il se traîne sur la grève, plus loin encore, sur la terre sèche, et à la fin s'arrête, épuisé de fatigue, mourant de soif et de faim.

Il voit venir un chamelier et lui dit d'une voix gémissante : « Ayez pitié de moi, ayez la bonté de me remettre à l'eau, et je vous jure que désormais je ne ferai plus aucune peine à aucun être humain ».

Le chamelier, compatissant, le place sur son chameau, le lie avec une forte corde et se met en marche. Arrivé au bord du fleuve : « Est-ce ici, demande-t-il au crocodile, que je dois te déposer ? — Non, non, plus loin, en pleine eau. »

Là, étant délié, il se jette sur le brave homme et lui dit : « Je ne te lâcherai pas si tu ne me donnes pas ton chameau.

— Comment ! vous m'aviez dit que vous ne feriez plus aucune peine à aucun être humain.

— Oui, mais j'ai faim. Il faut que je te mange ou que je mange ton chameau. »

Près de là passait une hyène. Elle fut appelée, par le féroce animal et par le captif, à juger la question. Ne voulant irriter ni l'un ni l'autre, elle dit au crocodile : « Je crois que tu ferais une imprudence si tu dévorais cet homme dans l'eau. Tu aurais de la peine à digérer ». Cette observation ne pouvait offenser le crocodile et donnait à l'homme un espoir.

Le débat pourtant n'était pas fini. Mais voilà qu'on aperçoit Aboul-Hossein, et il est invité à résoudre la question. Le chamelier et le crocodile même déclarent qu'ils s'en rapportent à sa sentence.

« A la distance où je suis de vous, dit le rusé chacal, je ne vous entends pas. Venez ici sur la plage me donner des explications pour que je puisse juger en pleine connaissance de cause. »

Les deux adversaires obéissent.

Aboul-Hossein prie alors le chamelier de raconter point par point ce qui s'est passé.

Le bonhomme ayant fait ponctuellement son récit, Aboul-Hossein lui dit d'un ton grave : « En liant sur votre chameau le crocodile malade, vous l'avez peut-être serré trop fort; c'est ce qui l'a mis en colère contre vous.

— Oui, oui, s'écrie impétueusement le crocodile, oui, il m'a serré si fort que je pouvais à peine respirer et que je souffre encore dans tous mes membres comme s'ils étaient brisés.

— C'est malheureux, reprend le chacal. Mais pour que je puisse prononcer une sentence vraiment équitable, il faut que je voie comment les choses se sont passées. Voulez-vous de nouveau vous laisser lier?

— J'y consens. »

L'homme reprend sa corde et la tourne et la retourne sur le corps de l'animal.

« Est-ce bien ainsi, demande Aboul-Hossein, qu'il vous a lié?

— Non, répond le crocodile, il serrait plus fort.

— Serrez plus fort, mon brave homme, dit le rusé juge au chamelier.

— Assez, assez! s'écrie le crocodile. Je suis anéanti. »

Alors Aboul-Hossein, se tournant vers le chamelier, lui dit : « Comment, lorsque Allah vous livre

cette méchante proie, et lorsque vous la tenez de telle sorte qu'elle ne peut faire un mouvement, comment la remettez-vous en liberté?

— Grâce, grâce! » s'écrie le crocodile.

Mais cette fois ses plaintes et ses supplications sont inutiles. Rien ne peut le sauver, et de sa chair on fera plus d'un bon repas dans la maison du chamelier.

LA MIGRATION DES PIGEONS SAUVAGES EN AMÉRIQUE

C'est un des phénomènes de la région méridionale des Etats-Unis. Nos grands ornithologistes Audubon et Wilson l'ont observé attentivement à diverses reprises et l'on est émerveillé de ce qu'ils en racontent. Wilson a vu dans le Kentucky un district où, sur un espace de plusieurs milles de largeur et de quarante milles de longueur, toute une forêt était couverte de nids, où sous leur poids les plus fortes branches pliaient et se brisaient. Les pigeons étaient arrivés là au 10 avril, et ils y restèrent jusqu'à la fin de mai.

Les pigeons émigrent non point à des époques régulières, comme les oiseaux de passage, non point pour s'en aller selon les saisons dans un climat plus chaud ou plus froid, mais pour trouver une ample pâture.

Leurs bandes sont si nombreuses que la lumière du jour en est obscurcie et que le bruit de leurs ailes ressemble à un vent de tempête.

Voici le calcul qui a été fait pour les compter approximativement. Supposons une colonne d'un mille de largeur qui se prolonge sans interruption pendant trois heures, en traversant un mille à la minute : cela représente un espace de cent quatre milles carrés. En comptant deux pigeons seulement par mètre, on peut dire qu'il y a là un billion cent quinze millions de pigeons. Comme chaque pigeon absorbe environ une demi-pinte de nourriture par jour, on doit compter pour cette multitude huit millions six cent douze mille boisseaux de grains.

Dans la rapidité de leur vol, à une grande hauteur, ces oiseaux distinguent très bien la nature du pays qu'ils parcourent. Lorsqu'ils voient des terrains stériles, ils passent sans s'arrêter. Quand ils arrivent à des champs fructueux, ils descendent, et alors quelle déprédation !

Mais aussi quelles vengeances, quels massacres !

« Un soir, quelques instants avant le coucher du soleil, j'ai été, dit M. Audubon, à une de leurs stations nocturnes. On ne voyait encore que quelques pigeons. Mais la troupe innombrable allait venir et elle était attendue par une quantité de gens avec des chevaux, des charrettes et divers instruments. Les uns étaient occupés à plumer et à saler

les pigeons qu'ils avaient tués la veille; d'autres avaient amené des centaines de porcs, auxquels ils jetaient les débris de leur chasse terrible.

Tout à coup un cri s'élève. Les voici. On entend à une longue distance le bruit de leurs ailes, et alors tous les égorgeurs sont à leur poste, qui avec des fusils, qui avec de longues gaules, d'autres avec des marmites pleines de soufre, ou des pommes de pin et des torches. Sans interruption les pigeons arrivent en masses compactes, s'entassent sur des arbres, dont ils brisent les branches par leur poids, et roulent les uns sur les autres, et tombent atteints par le plomb des chasseurs, assommés par les gaules des paysans, asphyxiés, brûlés par le soufre et la résine.

Le lendemain au lever du soleil tous les pigeons qui ont échappé à ce massacre s'envolent vers d'autres champs. On ramasse les victimes de la nuit, on en fait des piles énormes. Chacun en prend sa part. Les porcs dévorent le reste.

Dans les airs apparaissent les aigles et les vautours; du fond du bois sortent les loups, les renards, les lynx, alléchés par l'odeur du sang.

Cette race de pigeons est si prolifique que ces massacres ne peuvent l'anéantir. Dans les régions du nord elle est si nombreuse, que l'on a vu plus d'une fois arriver à New-York des cargaisons de beaux pigeons qui se vendaient 5 centimes la pièce.

LE CHARMEUR DE SERPENTS

Un matin j'apprends avec joie que je puis voir dans le jardin de notre colonel un charmeur de serpents. J'accours. Il est là. C'est un homme d'une apparence vulgaire. Nulle sorcellerie dans son regard ni dans l'expression de sa physionomie. A quelle caste appartient-il ? Je ne sais, mais, sans nul doute, c'est à l'une des inférieures.

Bientôt il se met à la besogne. Il s'approche d'une crevasse dans laquelle doit être un nid de serpents, et place près de lui un vase de terre dont son auxiliaire usera à un certain signal. Puis il prend à sa ceinture une sorte de chalumeau et en tire comme d'un sifflet des sons aigus, discordants, désagréables. Pendant une dizaine de minutes il continue cette vilaine musique, en faisant toutes sortes de contorsions, et rien ne se meut à son étrange appel. Mes compagnons et moi, nous pensons que sa tentative est inutile, et nous voulons nous retirer. Il nous fait signe de rester, et un instant après, avec un saisissement irrésistible, nous voyons sortir de la crevasse la tête d'une énorme *cobra capello*, la plus terrible des vipères. Elle se déroule peu à peu dans toute sa longueur. Jamais je n'en vis une pareille. Le charmeur la regarde avec une visible satisfaction. Il se réjouit

de l'avoir fait apparaître, et pour montrer le pouvoir qu'il exerce sur elle, il s'éloigne : elle le suit. Il s'arrête : elle s'arrête. Elle le regarde avec une sorte de fixité magnétique, et le suit dans tous ses mouvements, et il nous a dit que s'il avait cessé de jouer, elle se serait aussitôt jetée sur lui.

Mais il continue à faire résonner son chalumeau, en reculant encore de quelques pas. Arrivé au milieu du jardin, tout à coup il s'assoit par terre, et joue avec plus de vigueur. Elle reste un instant immobile, puis se dresse sur sa queue comme si elle allait s'élancer sur sa victime. Ceux d'entre nous qui n'avaient encore rien vu de pareil tremblaient pour le musicien. Les vieux routiers de l'Inde n'avaient point cette émotion. Fascinée par la musique, la formidable bête se mit à se balancer en avant et en arrière, puis à danser. L'Indien fit un signe à son compagnon, qui aussitôt, d'une main habile et vigoureuse, mit le vase de terre sur la cobra et la subjugua. En un instant elle fut enveloppée et liée dans une épaisse toile cirée, puis le charmeur la porta près de quelques autres vipères qu'il avait prises de la même façon.

Après un moment de repos il se remit à l'œuvre avec son misérable chalumeau, avec son incroyable puissance de fascination, et prit encore quatre vipères.

Cet étonnant spectacle était fini. Je désirais en

voir un autre dont j'avais entendu parler : le combat de la formidable cobra avec un petit animal de la même race que l'ichneumon, le fameux rat d'Égypte, qui faisait la guerre et pénétrait dans le ventre des crocodiles.

Le complaisant charmeur acquiesça à ma demande. Il avait les vipères, et il avait dans une boîte plusieurs de ces petits animaux que les Indiens appellent des *mungooze* (les mangoustes de nos naturalistes). Pour nous préserver de tout péril, il organisa le combat dans une grande cage en fil d'archal destinée à renfermer des faisans. Au bord de cette cage il porta la plus forte de ses cobras, celle qu'il avait prise la première, sur le couvercle du vase en terre où elle était comprimée. Aussitôt elle s'élança sur le sol, et de côté et d'autre chercha dans le tissu de fer une ouverture pour fuir en pleine campagne. Toutes ses tentatives étant inutiles, elle se résigna à rester dans cette nouvelle prison, se replia en plusieurs cercles et attendit. L'Indien ouvrit alors la boîte où étaient ses ichneumons et en sortit une espèce de rat, si faible en apparence et si chétif qu'on ne peut s'imaginer qu'il ose entrer en lutte avec un des serpents les plus gros et les plus dangereux. Et d'abord il ne semble avoir aucune aggressive intention, il se promène tranquillement dans la cage avec ses petits yeux rouges et sa queue touffue aussi grosse que son corps. Tout à coup il aperçoit

la vipère et, sans hésiter, s'élance vers elle. Rapidement aussi elle se lève : les taches qui sont autour de ses yeux apparaissent comme deux cercles de lunettes, et l'on voit se gonfler cette espèce de coiffe qu'elle a sur la tête et qui lui a fait donner son surnom de *capello*. Ce gonflement est le signal de sa colère. Elle se lève à trois pieds de hauteur pour recevoir l'attaque de son adversaire dont les yeux flamboient comme des charbons ardents. Elle le saisit entre ses dents empoisonnées ; elle lui fait une blessure mortelle, puis se retire. Le pauvre ichneumon recule de quelques pas, chancelant, défaillant. Nous croyons que le combat est fini, et nous regrettons d'avoir provoqué la perte du vaillant petit champion. Mais après quelques minutes le voilà qui se ranime, frotte vigoureusement son nez dans une touffe d'herbe, et peut-être, sans que nous le voyons, mange quelques brins de cette herbe que nous ne connaissons pas, puis retourne fièrement à la bataille. Sept fois de suite il attaque son ennemie, et peu à peu on la voit s'affaiblir. Enfin, il se cramponne à son gosier et le déchire. Le prodigieux petit rat est le maître. La terrible cobra est anéantie.

Après ces deux émouvants spectacles, nous devions avoir encore une singulière surprise. Un vol avait été commis dans la maison du colonel, et malgré toutes les recherches on n'avait pu réussir

à découvrir le coupable. Notre charmeur l'obligea à se découvrir lui-même et à faire publiquement sa confession. Comment parvint-il à obtenir ce résultat? Par un moyen qui peut nous paraître naïf, mais qui devait agir sur des natures superstitieuses.

A sa demande on lui apporta un vase rempli de riz, et tous les gens du colonel furent rangés en une seule ligne. Il fit alors sur le vase placé devant lui des signes étranges en prononçant des paroles mystérieuses et des invocations solennelles, puis il donna à chacun des domestiques une poignée du riz, en leur disant de manger ce grain en s'écriant : « Il ne pourra l'avaler celui qui n'a pas la conscience nette. S'il essayait seulement de le broyer entre ses dents, Vichnou, le dieu puissant, le saisirait dans ses nombreux bras et l'anéantirait. »

Nous nous amusions de la simplicité de ce procédé juridique, et quelle fut notre surprise quand nous vîmes le charmeur s'avancer directement vers un des domestiques et lui ordonner de cracher le riz qu'il n'avait pu mâcher. Cet homme trembla, pâlit, puis, tombant à genoux, confessa d'une voix plaintive ses divers larcins.

LA SUTTI

SOUVENIRS D'UN OFFICIER ANGLAIS

La *sutti*, c'est ainsi que l'on nomme dans l'Inde l'immolation volontaire d'une femme à la mort de son mari. Ce sacrifice, très fréquent autrefois, s'accomplit rarement aujourd'hui, grâce à l'action des missionnaires chrétiens et du gouvernement anglais. Un jour j'apprends qu'à douze lieues environ de ma résidence on devait célébrer prochainement une de ces funèbres cérémonies, et je veux m'y rendre, malgré la fatigue du voyage sur une route détestable en palanquin. Il y a des palanquins façonnés avec un grand luxe, garnis de riches draperies et de moelleux coussins. Il y en a qui sont comme des chaises à porteurs, avec des panneaux superbes en dehors et une lampe et divers compartiments à l'intérieur. Il en est qui coûtent aussi cher que des carrosses de grands seigneurs. Le palanquin ordinaire est une espèce de caisse de dix pieds de longueur et de trois pieds de largeur, fixée à deux forts bambous qui de chaque côté la dépassent de plusieurs pieds. Le voyageur s'étend dans cette caisse. Quatre hommes, deux par devant, deux par derrière, le soulèvent, posent les bambous sur leurs épaules et se mettent en route. Ils ne sont point alourdis par leurs vête-

ments : ils n'ont qu'une ceinture sur leurs flancs, un turban sur leur tête et un coussinet sur l'épaule, à l'endroit où est placé le bambou. Habituellement ils font ainsi quatre milles ou quatre milles et demi à l'heure[1]. A côté d'eux marchent quatre autres porteurs, qui doivent les relayer à une certaine distance.

Je ne pouvais sans un mortel péril voyager de jour par une température semblable à celle d'un four embrasé. Mais la nuit ne valait guère mieux. Pas un souffle d'air, et des nuées de moustiques. Les lucioles produisaient dans les jungles une lueur fantastique. Mais ce n'était pas assez pour nous préserver des animaux féroces. J'entendais les hurlements du chacal; plus d'une fois je crus entendre aussi ceux du *fayho*, le compagnon du tigre. Pour éclairer notre route, quatre de nos hommes portaient des torches; les oiseaux, troublés dans leur sommeil, sortaient de leurs nids, les chiens sauvages fuyaient en aboyant, et quelquefois un cri de nos hommes nous annonçait qu'ils étaient piqués par le dard d'un porc-épic, ou qu'ils voyaient un serpent sur leur sentier.

Je ne pouvais dormir; j'étais agacé par le chant monotone de mes porteurs. La nuit me semblait interminable. Enfin aux premiers rayons du jour j'arrive à la porte de mon ami Mac Phail, un plan-

1. Trois milles anglais équivalent à une de nos lieues.

teur d'indigo qui demeure près de l'endroit où doit se faire la funèbre cérémonie. Je le trouve occupé à tout préparer dans sa maison pour recevoir ses invités. Parmi eux il y a deux magistrats qui ont une mission officielle à remplir. Ils doivent s'approcher de la femme fanatique qui va s'immoler et essayer de la détourner de son fatal projet. Ils ont amené avec eux deux compagnies de cipayes pour la protéger au besoin contre ceux qui exigeraient d'elle ce sacrifice. Telles sont en ces circonstances les prescriptions du gouvernement britannique : l'essai de conversion par le raisonnement, et, si c'est nécessaire, le secours armé.

Après avoir superbement déjeuné et fumé plusieurs de ces excellentes pipes indiennes qu'on appelle des *hookah*, nous nous acheminons vers le lieu où nous verrons la sutti.

Au milieu d'un vaste champ s'élève un bûcher de douze pieds carrés et de quatre pieds de hauteur. Sur les côtés il est formé de solides rameaux de différents bois. Au centre est un amas de petites branches et de broussailles qui, lorsqu'elles seront atteintes par les flammes, doivent promptement s'effondrer. Là est le corps nu du défunt. Au pied de son bûcher sont ses parents et les parents de sa femme, tour à tour gémissant et chantant des chants de joie. D'un autre côté sont les hommes qui font résonner le tam-tam, et près de là les brahmes et les faquirs. Autour de cette assemblée,

un millier d'indigènes forment un cercle, à travers lequel nous pénétrons en notre qualité d'Anglais. Nos cipayes sont placés à quelques centaines de pas de distance pour montrer notre force et en même temps pour faire voir que nous n'interviendrons point par les armes dans ce sinistre événement si nous n'y sommes point appelés.

Bientôt sur un char traîné par un bœuf apparaît une femme, la jeune veuve destinée au sacrifice. Une quantité de gens de toutes sortes, criant, chantant, gesticulant et jetant sur elle et sur le bœuf des fleurs et une poudre aromatique : cette foule est dans un état de frénésie produit par une extrême surexcitation ou par l'opium.

Arrivée près du cercle de spectateurs, la femme descend de son char. Elle n'a pas plus de quatorze ans, et jamais je n'ai vu une Indienne plus jolie. Un de nos magistrats s'approche d'elle et lui représente vivement la folie qu'elle fait en sacrifiant ainsi sa vie. Elle l'écoute à peine. Elle est à moitié ivre, et dans son exaltation il lui tarde de montrer son courage et sa fidélité à son mari. Elle court vers les brahmes, qui se hâtent de la hisser sur le bûcher, lui donnent une torche allumée et entonnent une sorte de chant accompagné par les sons du tam-tam. Soudain l'un d'eux fait un signe. La jeune femme jette sa torche sur les broussailles, qui aussitôt s'enflamment, et elle chante, et elle danse avec

une sorte de fureur sur le bûcher, auquel les brahmes mettent le feu de tous côtés. Les flammes s'élèvent; la fanatique Indienne pousse encore un cri de triomphe, puis un profond gémissement. Mais alors tous les tam-tams, toutes les voix des assistants étouffent ses accents de douleur. Il me semble qu'elle fait un mouvement pour échapper à son supplice. Hélas! c'est trop tard. Il ne nous a pas été permis de la sauver. La foule des indigènes se resserre autour d'elle, comme pour l'empêcher de s'échapper, et les flammes l'enveloppent et elle crie encore. Puis le bûcher s'écroule avec l'innocente victime, et tout est fini.

(Lieutenant-colonel Adison.)

LE TRAPPEUR

De nouveaux procédés industriels, l'emploi plus fréquent des peaux de lièvre et de lapin, surtout l'emploi de la soie dans la fabrication des chapeaux, ont fait baisser considérablement le prix de la fourrure de castor. De 7 à 8 dollars (35 à 40 francs) elle est tombée à 1 dollar la livre.

Par suite de cette diminution, le pauvre castor n'est plus pourchassé comme autrefois. La race de cet inoffensif animal, si laborieux, si intelligent, si curieux à observer, ne sera point détruite. Peut-

être même on la verra s'accroître, on la verra reparaître dans les lieux qu'elle avait abandonnés, et surprendre les regards par ses nouvelles constructions.

Le castor existait autrefois dans toutes les régions de l'Amérique du Nord depuis le Canada jusqu'au golfe du Mexique. Les progrès du colon dans des contrées jadis inoccupées, les rapacités du trappeur l'ont forcé d'abandonner la plupart de ses stations. A présent on ne le trouve plus guère que dans l'extrême Far-West, le long des affluents des rivières et des fleuves qui arrosent les hautes vallées des montagnes Rocheuses.

Le trappeur de cette grande chaîne de montagnes est plus près du primitif sauvage que de l'homme civilisé. Dans sa vie solitaire, au milieu des rocs et des bois, ses uniques besoins sont ceux que lui impose la nature : la nourriture et le vêtement. Pour se procurer ces choses nécessaires, il a son fusil, il est adroit et courageux.

Très attentif observateur de tout ce qui existe autour de lui, il connaît, comme les bêtes fauves, les repaires et les habitudes des animaux dont il désire s'emparer, et il est habile à les saisir. Exposé constamment aux périls de toutes sortes, il en vient à ne plus s'en inquiéter et, s'il le faut, à enlever sans scrupule la vie à l'homme comme à l'animal. Des lois divines et humaines il n'a nulle notion ou nul souci. Son désir est sa règle. Pour

réaliser un désir, tout lui sera bon. Ni ami, ni ennemi ne l'arrêtera. S'il a quelques qualités, ce sont celles de l'animal. Généralement il ne se signale que par ses rapacités et ses cruautés, par son ardeur vindicative et, quand il en trouve l'occasion, par son ivrognerie. Les Américains l'appellent l'Indien blanc. Cependant il y a dans la troupe des trappeurs des exceptions, des braves gens, et la plupart sont remarquables par leur adresse, leur patience et leur audace. Le vaste désert du Far-West a été par ces intrépides chasseurs entièrement exploré. Du Mississipi à l'embouchure du Colorado, des régions glacées du nord aux chaudes plages du golfe du Mexique, dans chaque crique, au bord de chaque fleuve ils ont tendu leurs pièges. Sans leur courageuse résolution, toute cette immense contrée serait pour le géographe une *terra incognita*. A ses montagnes, à ses rivières, ils ont donné des noms; ils ont ouvert dans les régions de l'ouest le chemin aux colons.

Il y a deux sortes de trappeurs : le trappeur à gages, et le trappeur libre. Le premier est payé par les compagnies de pelleterie; le second travaille pour son propre compte.

Le trappeur part pour son expédition avec trois chevaux ou trois mules, dont deux pour les bagages, et l'autre pour lui. Ses munitions se composent de six trappes enfermées dans un sac de cuir, de peaux de daim préparées pour faire des

mocassins, et de quelques livres de tabac. Il est vêtu d'une jaquette et d'un pantalon en peau de daim, ornés de franges; un chapeau mou sur la tête; des mocassins à ses pieds. A son épaule gauche sont suspendus sa poire à poudre et un sac qui contient des balles, des briquets et divers autres ustensiles. Il a sur ses flancs une ceinture dans laquelle est placé un large couteau de boucher, et un petit sac renfermant une pierre à repasser. Un long fusil et parfois un tomahawk complètent son armement. Je ne dois pas oublier sa pipe, suspendue à son cou par un cordon, enjolivé de diverses broderies en poils de porc-épic, ordinairement un gage d'amour.

Ainsi équipé, dès que la fonte des glaces lui permet de commencer ses opérations, il part pour le terrain de chasse qu'il a choisi. Là il s'en va sur le bord des rivières, examinant soigneusement le sol, cherchant au pied des arbres, sur le sable, dans le limon, la trace du castor, et lorsqu'il l'a reconnue il prépare sa trappe, il y attache au bout d'une corde un morceau de bois flottant afin de la retrouver dans le cas où elle serait entraînée au loin, il y met un bâton imprégné d'une espèce d'huile extraite d'une glande de scrotum, la lie à une tige d'arbre ou à un piquet planté sur le rivage, et la met à l'eau. Le castor, attiré par l'odeur de l'huile, s'approche, et s'il pose la patte sur la trappe, il est pris.

Chaque matin, le chasseur monte sur sa mule et va examiner ses trappes. Tout castor capturé est aussitôt dépecé, sa queue mise soigneusement de côté, sa chair découpée, sa peau étendue sur un cerceau pour être séchée.

A une certaine époque les trappeurs s'acheminent vers un campement où ils trouveront les agents des compagnies de fourrures. Là il y a une étrange foire et d'étranges scènes. Là il est exposé à un nouveau péril, le pauvre chasseur qui, par sa perspicacité et son courage, a échappé à la flèche de l'Indien, à la dent de la bête fauve.

Les agents des maisons commerciales employés à ces affaires de chasse achètent au plus bas prix les fourrures qu'il a si péniblement amassées, et ils lui vendent à un taux exorbitant les diverses choses dont il a rigoureusement besoin : la poudre, les balles, les vêtements, le tabac et, à un taux non moins excessif, des objets de fantaisie, des boissons enivrantes. Le malheureux qui, dans sa solitude au milieu des montagnes sauvages, a souffert tant de privations, se laisse aisément séduire par l'aspect d'un flacon où brille une liqueur dorée qu'on appelle de l'eau-de-vie. Hélas! ce n'est pas même de l'eau-de-vie. C'est une horrible composition. C'est ce fatal alcool avec lequel les Américains empoisonnent et peu à peu anéantissent les dernières tribus de la race indienne. Dès que le trappeur a savouré son âpre saveur, il y revient

et il joue. Bientôt il en vient à perdre tout l'argent qu'il a reçu pour ses rares fourrures. Alors, dans le désordre de son esprit, il jouera ses chevaux, ses armes, ses ustensiles. Pour qu'il puisse retourner à ses chasses, il faudra qu'on lui fournisse à crédit un nouvel équipement.

« J'ai connu, dit M. Ruxton, un Canadien qui, dans son métier de trappeur, avait gagné en une vingtaine d'années quinze mille dollars (75 000 fr.). Chaque année, en vendant ses fourrures, il voulait retourner dans son pays. Mais à la réunion périodique de ses camarades, en quelques jours il dépensait tout ce qu'il avait reçu, et à la fin de ses vingt années il ne possédait pas un dollar. »

(George Ruxton, *Adventures in Mexico*.)

LES VIEUX ARBRES

C'est par les anneaux dont leur tige se compose que l'on reconnaît l'âge des arbres. Autant d'anneaux, généralement autant d'années.

Il y a sur la vieillesse de ces puissants végétaux plusieurs légendes poétiques. Telle est celle du platane de l'Arcadie mentionné par Pausanias au IIe siècle de l'ère chrétienne, et qui, selon la croyance des habitants du pays, aurait été planté par Ménélas lorsqu'il rassemblait ses troupes pour la guerre de Troie. Telle est celle du chêne de

Mamra, près duquel, dit-on, les anges apparurent à Abraham. Telle est celle du rosier qui fleurit dans la crypte de la cathédrale de Hildesheim. On dit qu'il fut planté en l'an 1081.

Mais il y a des vieillesses d'arbres bien constatées. Le camphrier de Sorrogi au Japon date, selon M. de Siebold, du VIIIe siècle.

Les cyprès de l'Amérique deviennent très vieux. Il en est où l'on a compté plus de mille anneaux. Dans la province d'Oaxaca, au Mexique, il y a un tronc de deux cents pieds de circonférence qui, selon le calcul de M. Lyell, le célèbre géologue, doit avoir trois mille cinq cent douze ans. Le cyprès de Soma, en Lombardie, a été, selon la tradition, planté à la naissance du Christ.

Les orangers, les sapins, les ifs, les tilleuls vivent plusieurs centaines d'années. Le tilleul que l'on voit sur la place publique de Fribourg, en Suisse, date de la bataille de Morat (1476).

En Angleterre, dans le comté de Kent, il y a un if qui remonte au delà de la conquête des Normands, au delà du règne de Canut, au delà des premières légendes britanniques.

Ces vieux arbres n'apparaîtront que comme des adolescents, si l'on songe aux antiques monuments de la végétation :

Dans le cimetière de Santa Maria de Tecla, au Mexique, le cyprès auquel M. de Candolle attribue l'âge de six mille ans : l'âge du monde;

Dans la Tasmanie, au pied du mont Wellington, le colossal eucalyptus qui a, dit-on, le même âge ;

Dans un jardin de l'île de Ténériffe, les restes d'un dragonnier qui, selon M. de Humboldt, aurait vécu dix mille ans.

L'un des arbres les plus étonnants par leur vétusté et par leur développement est le baobab, auquel on a donné le nom d'*Adansonia*, en mémoire d'Adanson, l'illustre naturaliste qui le premier l'a décrit.

C'est au Sénégal que le baobab apparaît dans toute sa beauté. Il ne s'élève pas très haut, mais sa tige est prodigieuse. Sur les bords de la Gambie, M. de Golberg en a vu plusieurs qui n'avaient pas moins de trente à trente-quatre pieds de diamètre. De ce tronc colossal sortent quatre ou cinq énormes branches qui s'étendent horizontalement sur une telle longueur que, dans leur ensemble, elles forment une voûte de plus de trois cents pieds de circonférence.

Pour arriver à de telles dimensions, le baobab doit vivre des milliers d'années. Les nègres le vénèrent et le bénissent. Pour eux c'est un arbre providentiel. Ils se nourrissent de ses fruits, et en vendent une grande partie ; ses feuilles, séchées et réduites en poudre, atténuent la transpiration et calment la fièvre ; son écorce leur sert de savon. Son tronc spongieux se creuse aisément, et se remplit d'eau dans la saison des pluies. C'est un

réservoir pour les temps de sécheresse. Quelquefois ces vastes troncs, sans cesser de vivre, se creusent jusqu'au niveau du sol. Les nègres alors en font des greniers ou des étables. Une des tribus de la Sénégambie a fait d'une de ces cavités sa salle de conseil. Vingt-cinq personnes s'y réunissent aisément.

L'UPAS

Nous devons à un naturaliste danois, M. Fœrsch, les détails les plus circonstanciés sur cet arbre de la Malaisie qui distille un poison mortel.

« J'avoue, dit-il, que longtemps je doutai de l'existence de cet arbre dont on racontait tant de choses étranges, et je désirais voir moi-même ce qu'il en était.

« En 1774, résidant à Batavia en qualité de chirurgien au service de la Compagnie des Indes, j'avais une belle occasion de satisfaire ma curiosité, et je partis avec un passeport du gouverneur général. De plus j'emportais une lettre de recommandation d'un prêtre malais pour un de ses confrères qui demeurait à quatre lieues de la plaine où s'élève le Bohem Upas. On ne peut demeurer plus près de ce vallon empoisonné.

« Il est à vingt-sept lieues de Batavia, au milieu d'une enceinte de collines et de montagnes. Autour

de la plante vénéneuse, à dix ou douze milles de distance, tout est dévasté. On ne voit pas un arbre, pas un arbuste, pas un brin d'herbe. Sur une colline est l'habitation du prêtre auquel j'étais adressé. Il est là le représentant de l'empereur. On lui amène les criminels qui vont faire une périlleuse tentative. Il leur donne les dernières instructions.

« Quand un homme est condamné à mort, il peut échapper au glaive du bourreau, il peut obtenir sa grâce, s'il descend dans la vallée de l'upas, et s'il en rapporte une certaine dose de poison.

« Presque tous les condamnés se décident à faire cette périlleuse tentative. Ils arrivent chez le prêtre, qui leur indique les précautions qu'ils doivent prendre, le chemin qu'ils doivent suivre. En même temps il les engage à faire leurs derniers arrangements et à prier comme s'ils allaient mourir.

« Tel est, en effet, le résultat probable de leur entreprise. Il m'a dit que, de sept cents condamnés qu'il avait reçus dans l'espace de trente ans, vingt seulement étaient revenus.

« J'ai assisté au départ de quelques-uns. J'ai vu un de ceux qui étaient revenus de cette terrible expédition. Il m'a dit que l'upas s'élevait au bord d'un ruisseau, entre cinq ou six jeunes arbres de la même espèce, sur un sol aride, sablonneux. d'une couleur brune et jonché de cadavres.

« Le poison est une espèce de gomme que l'on trouve entre l'écorce et la tige de l'arbre.

« J'ai demandé au prêtre malais qui me donnait l'hospitalité ce qu'il savait de l'origine et de la nature de cet arbre. Il m'a répondu : « Selon une « de nos anciennes traditions musulmanes, il y « avait autrefois dans cette vallée une population « perverse qui se livrait à des vices honteux. Maho- « met, notre grand prophète, pria Dieu de la punir, « et Dieu fit naître au milieu d'elle l'upas, dont les « émanations tuent tout ce qui l'environne. » Le fait est que nul animal, pas une souris, pas un insecte, ne peut vivre près de l'arbre maudit. L'oiseau même ne peut impunément l'effleurer dans son vol rapide.

« Pendant mon séjour à Java, ajoute M. Fœrsch, j'ai vu moi-même un terrible exemple de l'action de l'upas. En 1775, dans les États d'un souverain malais, quatre cents familles accusées de rébellion furent condamnées à l'exil.

« Sans appui, sans asile, sans ressources, ces malheureuses familles obtinrent du sultan de Java la permission de s'établir dans des champs déserts sur les confins de la vallée de l'upas. Malgré la distance qui séparait encore de l'arbre fatal ces pauvres émigrants, malgré les précautions qu'ils employaient pour atténuer l'effet de ses émanations, en quelques semaines la moitié d'entre eux avait péri. Les autres allèrent implorer la commisération de leur souverain. J'ai vu quel-

ques-uns de ces proscrits. Ils étaient pâles, faibles, et l'on reconnaissait aisément en eux les signes d'un empoisonnement.

« J'ai vu à Java l'effet immédiat de l'upas. Treize femmes condamnées à mort furent attachées à treize poteaux. Des prêtres musulmans s'approchèrent d'elles pour leur adresser quelques exhortations religieuses. Lorsque leurs prières furent achevées, à un signal du juge l'exécuteur s'avance, tenant à la main une espèce de lancette. Avec cet instrument il pique rapidement la poitrine de chacune des condamnées. En deux minutes son opération était finie; cinq minutes après, les malheureuses tremblaient de tous leurs membres, et en un quart d'heure elles étaient mortes.

« Je suis parvenu, non sans peine, à me procurer quelques parcelles de la gomme de l'upas, désirant en faire l'essai sur quelques animaux. Avec une lancette trempée dans cette gomme j'ai piqué trois petits chiens, un chat, un poulet. Trois minutes après, ces bêtes couraient d'un bout de ma chambre à l'autre en se lamentant, puis se roulaient par terre, puis expiraient.

« Je suis donc convaincu que l'upas est l'un des plus violents poisons du règne végétal, et les Hollandais en ont connu la terrible puissance lorsqu'ils sont entrés en lutte avec les indigènes de Java. Il n'y a pas un riche malais qui ne parvienne à se procurer de la gomme d'upas pour

empoisonner son poignard ou son épée, et, quand une guerre éclate, les Malais empoisonnent avec l'upas les fontaines et les ruisseaux. »

Un naturaliste suédois, en confirmant les observations de M. Fœrsch, nous dit les moyens que l'on emploie pour se procurer ce poison, auquel les Malais attachent un si grand prix. L'individu qui, par un arrêt de justice, ou volontairement par l'appât de l'argent, se hasarde en cette aventure, est de la tête aux pieds couvert d'une toile épaisse. Il tient à la main un long bambou dont l'extrémité est taillée en pointe. A la distance de dix ou douze pieds, il l'enfonce dans l'écorce de l'upas. Le poison coule dans la cavité du bambou, s'y amasse, s'y durcit. Il est alors d'une couleur brune et se liquéfie à la chaleur, comme toutes les résines.

Quelquefois une vingtaine de bambous sont plantés dans les troncs de l'upas et y restent fixés pendant trois à quatre jours.

Celui qui parvient à les retirer et à se préserver de leurs émanations peut se vanter d'avoir fait un fructueux voyage.

LE PAPIER DE RIZ

On a longtemps ignoré la composition de ce papier doux, brillant et cassant sur lequel les

Chinois peignent des oiseaux, des papillons, des fleurs. On l'appelait papier de riz. Mais il n'est point, comme on le croyait, fabriqué avec du riz. Il est fait avec la moelle d'une plante que les Chinois nomment *tung-tsan* et qui ressemble beaucoup à l'if. Elle croît en abondance dans les districts septentrionaux de l'île Formosa. Là elle est recueillie par les indigènes et échangée pour des produits chinois.

C'est un petit arbre qui peut s'élever jusqu'à vingt ou trente pieds de hauteur. Mais, comme sa moelle se détériore quand il vieillit, on l'abat avant son entière croissance. Sur sa tige même s'élèvent des masses de fleurs dont l'éclat est rehaussé par les larges feuilles vertes qui les entourent. Son écorce est épaisse, son bois est dur, lourd et solide. On coupe l'arbre par tronçons de dix à douze pieds de longueur. La moelle est extraite de ces tronçons à l'aide d'un bâton, et placée dans des bambous creux, où elle se sèche et forme une masse compacte.

D'autres plantes renferment comme le tung-tsan une moelle épaisse, entre autres la *skola*, qui croît dans l'Inde. Longtemps on a cru qu'elle servait à la fabrication du papier de riz. On en fait à Singapour divers objets d'un usage journalier. A Ceylan un arbuste produit une moelle blanche et ferme. Les Malais et les Siamois en font des fleurs artificielles et divers ornements pour les jours de fête.

L'OPIUM

Plus de la moitié du genre humain fait de l'opium un stimulant et un narcotique. Dans les régions de l'Orient, presque tout le monde en use. Les pauvres gens se privent de nourriture pour acheter une parcelle d'opium. Les Turcs le mangent; les Chinois le fument; les Européens en font un liquide.

Des incisions faites dans les têtes de pavot blanc lorsqu'elles sont encore sur leur tige produisent un suc crémeux qui se durcit quand il est exposé à l'air. C'est l'opium. La culture de l'opium est une des principales industries de l'Inde et de la Turquie asiatique. La Chine, qui se livre à la même culture, tire de l'Inde chaque année des caisses d'opium pour une somme de deux cent cinquante millions.

Employé comme narcotique, l'opium peut avoir un salutaire effet. Il calme les douleurs; il amène le sommeil. Employé en petite quantité comme stimulant, il active les facultés intellectuelles, mais à cette excitation succède l'abattement. Puis on en vient bientôt à user plus fréquemment de l'opium et à plus fortes doses : alors il délabre l'esprit et le corps.

Deux notables écrivains anglais, MM. de Quincy et Coleridge, ont éloquemment décrit ce qu'ils ont éprouvé par l'habitude de prendre de l'opium, et la

peine qu'ils ont eue à se délivrer de cette habitude.

Le docteur Madden a fait un curieux récit de son premier essai d'opium. « Je commençai, dit-il, par un grain, et n'en éprouvai aucune émotion. J'en pris encore un à une heure d'intervalle, puis un demi-grain. Deux heures après je me sentis très excité. Mes facultés me semblaient très élevées, les objets qui m'entouraient très agrandis, et tout m'apparaissait dans une sorte de rêve éveillé. Je quittai le café où j'avais pris ces deux grains d'opium, et me dirigeai aussi vite que possible vers une maison, avec la crainte de commettre quelque extravagance. En marchant, il me semblait que je ne posais pas le pied par terre; que je glissais le long des rues poussé par un invisible agent; que mon sang était composé d'un fluide électrique qui rendait mon corps plus léger que l'air. Je me couchai en rentrant chez moi, et toute la nuit j'eus les visions les plus étranges et les plus agréables. Mais le matin je souffrais d'un violent mal de tête, j'étais pâle, abattu, et si faible, que je fus obligé de rester tout le jour sur mon canapé. C'est ainsi que je payai mon premier essai d'opium. »

Un autre écrivain a dit : « Celui qui fait une trop forte consommation d'opium aura bientôt la figure jaune et flétrie, les yeux vitreux enfoncés dans leur orbite, la démarche pénible, puis l'épine dorsale courbée, les organes digestifs paralysés, le corps et l'esprit anéantis, la mort prématurée. »

L'excitation produite par l'opium n'agit pas de la même façon sur les hommes de différentes races. Le Turc apathique reste dans sa silencieuse indolence. Le Malais en vient à un état de folie furieuse.

UN OISEAU CALOMNIÉ : L'ENGOULEVENT

C'est un oiseau de nuit. Il a les yeux si sensibles que le grand jour l'éblouit plus qu'il ne l'éclaire, et qu'il ne peut bien voir qu'avec une lumière affaiblie. De là, dit Buffon, l'habitude qu'ont ces oiseaux de ne sortir de leur retraite que le soir au coucher du soleil et d'y rentrer le matin avant ou un peu après son lever; de là, l'habitude de vivre isolés et tristement seuls, car l'effet naturel est de rendre les animaux qui y sont condamnés, tristes, inquiets, défiants et par conséquent sauvages; de là, la différence du cri, car on sait combien, dans les animaux, le cri est modifié par les affections intérieures; de là encore, selon moi, l'habitude de ne point faire de nid, car il faut voir pour choisir les matériaux d'un nid, pour les employer, les entrelacer, donner la forme au tout. Nul oiseau, que je sache, ne travaille à cet ouvrage pendant la nuit, et la nuit est longue pour les engoulevents, puisqu'en vingt-quatre heures ils n'ont que trois heures

de crépuscule pendant lesquelles ils puissent exercer avec avantage la faculté de voir. Or ces trois heures sont à peine suffisantes pour satisfaire au premier besoin, au besoin le plus pressant, le plus impérieux, devant lequel se taisent tous les autres besoins, en un mot au besoin de manger.

On trouve l'engoulevent dans toutes les contrées, depuis les régions septentrionales jusqu'au delà de l'équateur, et on lui donne différents noms. « J'ai conservé à cet oiseau, dit Buffon, le nom d'engoulevent qu'on lui donne en plusieurs provinces, parce que ce nom, quoique un peu vulgaire, peint assez bien l'oiseau lorsque, les ailes déployées, l'œil hagard et le gosier ouvert de toute sa largeur, il vole avec un bourdonnement sourd, à la rencontre des insectes dont il fait sa proie et qu'il semble engouler par aspiration. »

Dans certaines localités on lui donne le nom de crapaud volant; ailleurs, d'oiseau à rouet, parce que, comme il vole le bec ouvert, l'air entrant et sortant continuellement produit un bruit pareil à celui d'un rouet à filer. Les Anglais l'appellent *goatsucker*, littéralement « suceur de chèvre ».

Un des naturalistes les plus distingués de l'Angleterre, M. Watterton, qui a fait une étude particulière de l'engoulevent à la Guyane, proteste avec ardeur contre l'erreur antique qui a produit cette dénomination de goatsucker.

Depuis Aristote, dit-il, jusqu'aux savants de nos

jours d'âge en âge, du père au fils cet oiseau a été calomnié. Pauvre petit innocent, comme on t'a méconnu! Jamais tu n'as rien dérobé à l'homme, jamais tu n'as enlevé une goutte de lait à la chèvre.

Le soir, à la clarté de la lune, suivez-le, ce doux oiseau; vous le verrez sautiller au milieu du troupeau, il s'approche sans crainte, car il ne fait aucun mal, et ni la vache, ni la brebis, ni la chèvre ne cherchent à l'écarter. Tous ces animaux connaissent ses bons offices. Il se met sur leur dos, sur leur ventre, sur leurs jambes, et les délivre des insectes nocturnes. Si on le dissèque, on ne trouvera dans son estomac que des insectes, pas une goutte de lait.

Le plumage tacheté de cet oiseau est sans éclat, comme celui de tous les oiseaux qui ne doivent point se montrer au grand jour.

Son cri a une telle expression qu'on ne peut l'oublier. Il résonne tantôt comme un appel lamentable, tantôt à divers intervalles comme le soupir d'un agonisant.

Il y a quatre espèces de goatsuckers, que l'on distingue par leurs différents cris. Chacune d'elles prononce nettement plusieurs syllabes. On en fait son nom. La plus connue est celle du whip-poor-will. Ce sont les mots qu'il articule avec un accent plaintif.

Pas un Indien, pas un nègre ne tuera un de ces

oiseaux. Ils sont vénérés et redoutés. L'Africain les regarde comme les satellites de son démon Jambo, et l'Indien leur attribue la même place près de son démon Gabahou. Par l'ordre des deux démons, ils accomplissent un acte de vengeance, ils harcèlent, ils tourmentent la nuit le maître cruel qui maltraite ses esclaves. On croit aussi que dans le corps de ces oiseaux sont les âmes des malheureux que le fardeau d'une dette, le remords d'un crime empêchent de dormir dans la tombe.

LES MANGEURS DE TERRE

La terre nourricière, dit le paysan en contemplant les récoltes qu'il tire de ses sillons. Mais il est des contrées où l'on peut dire littéralement la terre nourricière.

Sur les bords de l'Orénoque, ce grand fleuve qui de la Sierra Nevada, de l'Amérique du Sud, descend par l'État de Venezuela dans l'Atlantique, il y a une peuplade d'Indiens, les Otomacs, qui ne tire pas de la terre une plante nutritive, qui mange la terre même.

C'est, dit M. de Humboldt dans ses *Tableaux de la Nature*, une argile comme l'argile du potier, onctueuse, douce et d'une teinte jaunâtre produite par un peu d'oxyde de fer. Les Otomacs la cher-

chent à certains endroits sur les rives de l'Orénoque et de la Meta, un de ses confluents. Car ils sont gourmets et disent que cette terre n'est point partout la même. Lorsqu'ils ont trouvé celle qui leur plaît, ils en forment des balles de cinq à six pouces de diamètre, qu'ils font rôtir à petit feu jusqu'à ce qu'elles aient une couleur rouge, et les mangent sans aucun assaisonnement.

Dans les temps de sécheresse, lorsque les eaux de l'Orénoque et de la Meta sont basses, les Otomacs se nourrissent de tortues et de poissons. Mais dans la saison des pluies la pêche est impossible. Alors ils en reviennent à la terre, ils en amassent des provisions dans leurs cabanes, et en mangent ordinairement une livre par jour. Ce régime dure environ trois mois. Les raffinés, les luxueux, ajoutent quelquefois à la boule d'argile un lézard ou une racine de fougère. Mais ils ont un tel goût pour la terre, qu'ils en mangent un morceau après leur repas comme une friandise, lorsqu'ils ont du poisson en abondance. En réalité, la terre est pour eux un aliment substantiel et agréable. « On remarque, dit M. de Humboldt, le même goût dans les régions tropicales. J'ai vu à Banco des femmes indiennes avaler de gros morceaux de l'argile qu'elles manipulaient pour en faire des vases. A la mission de San Boija j'ai vu un petit Indien qui ne voulait manger que de la terre, et il était maigre comme un squelette. Les

Otomacs n'éprouvent aucun inconvénient de cette nourriture. Toutes les autres tribus d'Indiens en souffrent.

« Dans les villages de l'île de Java M. Labillardière a vu des petits gâteaux carrés de couleur rouge que l'on mettait en vente. C'étaient des gâteaux de terre.

« Ainsi, ajoute le savant voyageur, l'habitude de manger de la terre est répandue dans la zone torride, au milieu des races indolentes qui possèdent les plus belles, les plus fertiles contrées du monde. Mais on la trouve aussi dans les pays du Nord. Les Finlandais mêlent à une farine de céréale des parcelles de terre remplies de coquillages microscopiques. Les chroniques allemandes montrent que pendant la guerre de Trente Ans, et plus tard encore, dans la Poméranie, la Lusace et dans la forteresse de Wittenberg, on mangeait de la terre. La terre nourricière. »

LES PLANTES LUMINEUSES

M. Gardwen raconte que dans son voyage au Brésil, une nuit au mois de décembre, comme il traversait une rue de la ville de Natividad, il remarqua des enfants qui s'amusaient avec un objet lumineux. C'était un beau champignon phosphorescent que

l'on trouve en quantité sur les feuilles mortes du palmier nain.

Le major Madden signale aussi dans l'Inde diverses plantes qui émettent une lueur phosphorescente et dont la racine a la même propriété.

Ces plantes sont depuis longtemps connues des brahmines, qui leur donnent le nom de *jajotismati*. Il existe une autre plante, nommée *anthistisia*, qui, dans la saison des pluies, parfois la nuit, illumine toute une montagne, une autre encore dont un faisceau est comme l'image du buisson ardent. Le baron Hugel, qui a fait un intéressant voyage dans la vallée de Cachemire, dit que par la rivière d'Auk descendent du Thibet des pièces de bois qui luisent dans l'ombre aussi longtemps qu'elles gardent leur humidité.

LE PIC D'ADAM

C'est à Ceylan, la merveilleuse île des mers de l'Inde, près du riant village de Gillemallès, au-dessous d'une enceinte de collines couvertes de beaux arbres, que s'élève, à 7500 pieds au-dessus du niveau de l'océan, la montagne qu'on appelle le pic d'Adam, une montagne vivante, une pyramide de fleurs et de fruits. A sa base s'épanouissent, dans toute leur beauté : les cocotiers, le talipot avec ses

larges feuilles, dont une seule suffit pour abriter une douzaine d'hommes ; le jaquier, dont les fruits ressemblent à ceux de l'arbre à pain, dont le bois a la couleur et la fermeté de l'acajou ; plus haut, l'oranger, le citronnier exhalent leurs parfums ; plus haut, fleurissent les plantes des régions tempérées ; plus haut, les rhododendrons alpestres. L'ascension de cette montagne est très pénible et souvent dangereuse. Tantôt on est arrêté par des arbres brisés, par des détritus de végétation ; tantôt on chemine sur un sol humide et glissant, quelquefois dans le lit d'un torrent desséché, quelquefois à travers des rocs aigus, au-dessus des précipices, et quelquefois il faut traverser de profonds ravins. Des chaînes ont été attachées aux endroits les plus difficiles. On s'y cramponne comme à la rampe d'un difficile escalier.

Enfin on arrive à une sorte de mamelon entouré d'une muraille de cinq pieds de hauteur, et là est le point culminant de la montagne et là l'empreinte sacrée, la forme d'un pied humain qui a deux mètres de longueur et à peu près un mètre de largeur : le pied de Bouddha, disent les bouddhistes ; le pied de Siva, disent les autres Hindous ; le pied d'Adam, disent les musulmans.

Adam est vénéré par les musulmans comme le précurseur de Mahomet et tient une grande place dans leurs traditions religieuses.

Mahomet a lui-même raconté dans le Coran (chapitre II) la naissance du premier homme.

Quand Dieu, disent les légendes et le Coran, eut résolu de compléter son œuvre par cette création, les quatre anges suprêmes, Gabriel, Michel, Josafil et Asrael, apportèrent, pour former le corps d'Adam, de la terre des quatre points du globe. Mais pour faire son cœur et sa tête ils prirent de la terre de Médine et de la Mecque, à l'endroit où devait être déposée un jour la sainte Caaba et où devait s'élever le tombeau de Mahomet.

Avant d'être animé par le souffle divin, Adam était si beau que les anges restèrent en admiration devant lui, à l'exception d'Iblis qui devint le génie du mal. Il était si grand que, lorsqu'il se leva de toute sa hauteur, sa tête touchait au septième ciel. Dieu appela l'âme destinée à vivifier le premier homme, et qui depuis des siècles reposait dans des flots de lumière. Elle résista au premier ordre qui lui fut donné : elle ne voulait pas quitter le lumineux espace pour entrer dans un corps terrestre. Dieu lui dit :

« Tu entreras dans ce corps malgré toi; et pour te punir de ton indocilité, tu en sortiras un jour malgré toi. »

Il souffla alors dans les organes d'Adam, qui d'abord ouvrit les yeux et vit le trône céleste avec cette inscription : « Dieu seul est Dieu et Mahomet est son prophète. » Puis ses oreilles s'ouvrirent, et

il entendit le chant des anges. Puis sa langue se délia, et il s'écria : « Gloire à toi, unique, éternel créateur! »

L'âme ayant enfin animé tous ses membres, il se leva; mais alors ses regards furent frappés d'une clarté si éblouissante qu'ils ne pouvaient la supporter.

« D'où vient donc, dit-il, ce torrent lumineux qui m'oblige à baisser les paupières?

— Il vient, répondit Dieu, d'un prophète qui sera issu de toi, d'un prophète pour lequel je t'ai créé et pour lequel j'ai créé le monde. Il porte dans le ciel le nom d'Ahmed le glorieux et se nommera sur la terre Mohammed. »

Pour Adam et Ève, les anges élèvent au milieu de l'Éden une tente en soie, et sous cette tente un trône d'or où le fils de la terre s'assoit à côté de sa jeune compagne. Les heureux époux vivent paisiblement cinq cents ans dans leur merveilleux empire. Oiseaux et quadrupèdes, fruits et fleurs, tout leur appartient, tout, à l'exception de l'arbre à blé, auquel ils ne devaient pas toucher.

Iblis, le fatal démon de l'Envie, fut introduit dans la merveilleuse demeure par le serpent. Il trompa par ses belles paroles l'innocente Ève. Il l'effraya par la perspective de la vieillesse et lui dit que pour échapper à une telle fin elle n'avait qu'un remède assuré, qui était de mordre au fruit dé-

fendu. Ce fruit était le blé, qui en ce temps de bénédiction ne poussait point chétivement, par un rude labeur, sur une tige menue. Il croissait sur un arbre dont la tige ressemblait à l'or, les rameaux à l'argent, les feuilles à des émeraudes. De chacune de ses branches sortaient sept épis étincelants comme des pierres précieuses; chacun de ses épis contenait cinq grains blancs comme la neige, doux comme le miel, odorants comme le musc, et gros comme des œufs d'autruche.

La pauvre Ève, fascinée, aveuglée par l'infernal génie, désobéit à la loi de Dieu et, pour comble de malheur, entraîna, son cher époux dans sa désobéissance.

Par les fouets de la colère, Adam et Ève furent séparés l'un de l'autre. Adam fut jeté dans l'île de Serendib. C'est ainsi que les Arabes appellent l'île Ceylan. Ève fut emportée à Djedda.

Dans leur solitaire retraite tous deux souffraient d'une douleur dont nulle douleur humaine ne peut donner l'idée. Adam versa tant de larmes que les oiseaux et les quadrupèdes en étaient abreuvés. Une partie de ses larmes pénétrait encore dans le sol, et là où elles s'infiltraient on vit s'élever des arbres à épices. Comme le temps, ce grand consolateur des vulgaires mortels, accroissait au contraire les regrets de l'exilé du paradis, il pleura tant, que, des paupières toujours inondées de son œil

gauche, sortit la source du Tigre et, de son œil droit, l'Euphrate. Toute la nature attendrie pleurait avec lui, et les animaux s'approchaient de lui avec un sentiment de commisération. Ève pleurait de même; ses larmes, en tombant sur la terre, enfantaient les plus beaux rubis, et celles qui roulaient dans la mer se transformaient en perles. Tous deux faisaient entendre de tels gémissements que le vent d'ouest portait à l'oreille d'Adam les soupirs d'Ève, et les vents d'est ceux d'Adam à sa malheureuse femme.

Enfin, après deux cents années de si grandes souffrances, Adam fut conduit par l'ange Gabriel sur le mont Arafat, près de la Mecque, et y retrouva Ève et la conduisit à Ceylan.

Là, par les leçons de l'ange Gabriel, son céleste instituteur, il apprit à labourer la terre, à semer et à récolter le maïs. Ève apprit à tisser la laine des agneaux et à faire du pain. L'ange lui apporta pour allumer son four un charbon de l'enfer qu'il avait trempé soixante-dix-sept fois dans la mer. Sans cette précaution, le tison eût tout dévoré. Adam se soumit avec résignation au dur labeur qui lui était imposé. Il pleurait encore quelquefois en creusant son sillon et cependant faisait de belles récoltes. De son temps, le grain de blé était encore aussi gros que dans le paradis. De siècle en siècle il s'amincit par la perversité des hommes. Au temps d'Élie il était encore gros comme un

œuf de poule. Une autre légende musulmane raconte que lorsque Adam fut jeté à Ceylan, il portait avec lui du froment et trente rameaux détachés des arbres du paradis terrestre : de là proviennent la pêche, l'abricot, la datte, la grenade, la banane, l'amande, la pistache, le jujube, les cerises, le raisin, l'orange, la poire, la figue, le melon. Adam, à son arrivée, était vêtu de feuilles qui, s'étant desséchées, furent entraînées par les vents : de là viennent les parfums et les aromates de la Judée.

LE THÉ

Une légende orientale raconte que, six siècles avant l'ère chrétienne, un bouddhiste indien alla en Chine enseigner la doctrine de Bouddha. Pour se préparer à cette mission, pour acquérir un nouveau pouvoir et par là une nouvelle considération, il résolut de vaincre le sommeil et de passer la nuit comme le jour dans des exercices de piété. Mais il ne put résister à la fatigue : il s'endormit, et lorsqu'il se réveilla, il était si affligé d'avoir manqué à son vœu, que pour se punir de sa faiblesse il se coupa les cils et les jeta par terre. De ces cils naquit une plante inconnue, que le pieux missionnaire examina avec attention et

dont il désirait connaître les propriétés. Il découvrit que les feuilles de cette plante, infusées dans de l'eau, produisaient une boisson agréable qui aidait à résister au sommeil. Il découvrit en outre que cette même plante était un très bon remède pour les maux d'yeux, et il la recommanda à ses disciples.

Maintenant le thé est, pour la Chine, le Japon et d'autres contrées, une denrée de première nécessité, de telle sorte que l'on peut sans exagération estimer la consommation annuelle du thé dans l'Asie orientale à 450 millions de livres. Que de feuilles il faut pour faire un tel poids! Que de mains laborieuses pour en préparer et en faire la récolte! De plus il faut compter les millions et les millions de livres de thé que la Chine exporte en Russie par les caravanes et dans les autres États de l'Europe par le port de Canton.

La culture du thé ressemble à celle de la vigne. Il lui faut comme à la vigne des terrains spéciaux, plutôt sur les hauteurs que dans la plaine. Elle exige comme la vigne de grands soins. On récolte trois fois par an les feuilles de thé, et on les fait sécher dans des poêles en fer sous lesquelles est allumé un petit feu. Près de chaque poêle est un homme qui retourne les feuilles et les roule entre ses mains. Avant d'être ainsi séchée, une partie de la récolte est déposée dans des tamis en fer, sur une eau bouillante dont la vapeur la pénètre. Le pre-

mier mode de dessiccation produit le thé vert; le second, le thé noir. Les premières, les plus tendres feuilles, produisent le thé impérial. Des différents modes de préparation viennent les noms de thé Péko, thé Hyson et thé Souchong.

En Chine et au Japon, le thé est la boisson nationale, dans toute l'extension du mot. Depuis l'empereur jusqu'au dernier de ses sujets, tout le monde boit du thé à chaque repas, à chaque visite, à chaque heure de la journée.

En Angleterre, le thé est préconisé par toutes les sociétés de tempérance.

LES PAMPAS

La grande plaine des pampas à l'est de la Cordillère a environ neuf cents milles de largeur. Elle se divise, selon ses produits, en trois régions. La première, qui touche à Buenos-Ayres, est, sur un espace de cent quatre-vingts milles, couverte de trèfles et de chardons; la seconde, qui s'étend sur un espace de quatre cent cinquante milles, produit de longues herbes, et la troisième, qui s'étend jusqu'à la bande de la Cordillère, est parsemée d'arbres et d'arbustes.

Dans la première il s'opère un changement complet quatre fois par an. En hiver, avec ses lar-

ges feuilles de chardon, son trèfle épais, elle ressemble à un immense champ de navets, et l'on se plaît à voir le beau bétail qu'elle alimente. Au printemps, le trèfle a disparu, les feuilles de chardons s'inclinent vers la terre. Un mois plus tard, transformation extraordinaire. Le sol est revêtu d'une forêt d'énormes chardons qui tout à coup s'élèvent à dix ou douze pieds de hauteur et sont en pleine fleur. On ne voit plus aucun sentier, aucun chemin, aucun animal, si subite est la croissance de ces chardons et si fortes, si serrées sont leurs tiges, qu'une armée pourrait y être tout à coup arrêtée dans son invasion. Mais avant la fin de l'été la scène change. Les chardons perdent rapidement leur sève et leur verdure, leurs feuilles se fanent, leurs tiges se noircissent, et au souffle du vent leurs tiges se heurtent les unes contre les autres ; puis vient l'ouragan, le pampero qui les brise. Elles se décomposent, elles disparaissent, et bientôt le trèfle renaît.

Dans les régions des grandes herbes, sur un espace de quatre cent cinquante milles, on ne trouve point de bois, et la région des bois n'est pas moins extraordinaire. Là les arbres ne sont point serrés en masses confuses, mais rangés symétriquement comme par la main de l'homme, de telle sorte que de tout côté on galope aisément entre leurs différentes lignes. Là sans cesse

de nouveaux arbres surgissent; le riant aspect de cette végétation n'est point attristé par la décrépitude des vieux. Lorsqu'ils tombent, usés par le temps, les jeunes plantes qui sont nées tout près de là grandissent autour du tronc desséché, le couvrent de feuilles et le dérobent aux regards.

Dans l'immense étendue des pampas il n'y a qu'une très petite population : au sud une tribu nomade d'Indiens; au nord les *gauchos*, descendants des anciens Espagnols, et vivant du produit de leurs bestiaux, dans des huttes solitaires, à de longues distances les unes des autres.

Ces huttes, construites avec du limon et recouvertes avec des faisceaux d'herbes, sont si basses que souvent on ne les aperçoit que lorsqu'on en est tout près.

Sous ce toit primitif il n'y a qu'une pièce, où s'abrite toute la famille. L'été, cette pièce est tellement remplie de sales insectes, que toute la communauté, père, mère, vieillards, enfants, couche pêle-mêle dehors, les pieds nus, la tête enveloppée dans un poncho.

A sa naissance le gaucho est enveloppé dans une peau de bœuf dont les quatre coins sont noués avec des courroies. On le suspend au toit pour le bercer comme dans une balançoire. A un an il commence à se traîner tout nu par terre. Dès qu'il peut marcher, ses amusements enfantins

le préparent aux futures occupations de sa vie. Il tient un lasso et s'exerce à le lancer sur des oiseaux, sur des chiens. A quatre ans il monte à cheval, et il aide à ramener les bestiaux dans le corral, c'est-à-dire dans la rustique enceinte où ils doivent passer la nuit. On ne peut s'imaginer l'habileté avec laquelle ces enfants accomplissent leur tâche. Ils courent après le cheval qui tente de s'échapper, le suivent prestement dans ses détours et le forcent à rentrer au bercail.

Bientôt on les verra poursuivre avec les bolas les bêtes fauves, saisir avec le lasso les bestiaux sauvages et les traîner vers la hutte pour y être traits ou marqués. Le gaucho dompte avec une incroyable habileté les chevaux les plus rebelles. Ces diverses occupations le tiennent quelquefois pendant plusieurs jours éloigné de sa demeure. Quand son cheval est fatigué, il en prend un autre dans le vaste pâturage. Le soir, il se fait un oreiller de sa selle et dort en plein air. Il ne boit que de l'eau, et ne mange que du bœuf. Ce régime le rend très fort, la modicité de ses besoins lui donne une fière indépendance, et tout ce qu'il entend dire du luxe des villes n'éveille en lui aucun désir.

Dans sa pauvreté, il est très hospitalier; le voyageur errant à travers les pampas et cherchant le soir un gîte distingue dans l'ombre, au-dessus de l'herbe touffue, les murs en terre du

rancho ; qu'il s'approche sans crainte de la demeure solitaire, qu'il en ouvre la porte avec confiance. La famille du gaucho est là réunie dans une étroite enceinte. L'étranger entre en prononçant les saintes paroles qui, par une religieuse habitude, remplacent encore dans une grande partie de l'ancienne Amérique espagnole nos banales formules de civilité européenne : *Ave, Maria purissima.* A ces mots évangéliques, à ce signe de confraternité chrétienne, le gaucho répond : *sin peccado concebida*, puis il se lève, s'avance au-devant de son hôte, et lui offre le seul siège dont on fasse usage dans sa rustique habitation : une tête de cheval dépouillée de sa peau.

La demeure des gauchos est éclairée par une petite lampe alimentée avec du suif. Aux murailles sont appendus les éperons, les brides, les lassos et les bolas. A quelques pas de distance est une autre cabane, servant de cuisine : c'est là que l'on rôtit la chair de bœuf traversée par une broche en fer ou en bois que l'on tient dressée devant le feu. C'est ce qu'on appelle l'*azado*. Le véritable azado est le quartier de bœuf cuit dans sa peau. Un vigoureux garçon apporte au bout de sa broche cet homérique rôti, et chacun en coupe tour à tour une tranche qu'il prend entre ses doigts et mange d'un bon appétit, ordinairement avec un peu de sel, presque toujours sans pain, et il faut dire qu'elle est très savoureuse,

cette pièce de viande grillée dans son enveloppe de cuir.

La religion des provinces de la République Argentine est la religion catholique. Les gauchos lui sont sincèrement dévoués. Presque tous portent à leur cou une petite croix. L'église la plus rapprochée de leur rancho est loin. Il leur faut trois à quatre jours de voyage pour s'y rendre. Mais ils y portent à cheval leurs enfants pour le baptême, à cheval leurs morts; à cheval le jeune homme et la jeune fille vont à l'église lointaine se marier.

LES FOURMIS BLANCHES

C'est une des plus étranges choses de l'histoire naturelle. Comparativement à leurs minimes dimensions, pas un animal au monde n'a une telle faculté de destruction. Excepté la pierre et le métal, rien ne résiste au pouvoir de ces petites bêtes qu'on appelle les termites et plus généralement les fourmis blanches. En une seule nuit elles pénètrent dans de gros coffres en bois et dévastent tout ce qu'elles y trouvent.

Les fourmis blanches pullulent dans toutes les régions de l'Inde, surtout dans les terrains où elles trouvent l'argile dont elles ont besoin pour

construire leurs populeuses habitations. Elles ont des cantonnements de 50 mètres carrés et de 6 m. 50 de hauteur. Dans certains districts, leurs cellules sont si nombreuses qu'elles ressemblent à des villages. Leurs communautés sont gouvernées par un roi et par une reine et se divisent en trois classes. La première est celle des combattants. Ils sont toujours prêts à défendre leur domaine contre toute agression, et ils ont un dard aigu qui fait couler le sang. La seconde se compose de travailleurs. C'est celle-là qui construit les habitations et répare les brèches qui y sont faites par des ennemis ou par quelque accident. La troisième classe est celle qui propage la race, celle qui élit le roi et la reine.

Cette propagation est telle que si l'on fait périr des myriades de fourmis, à peine remarque-t-on une diminution dans leurs communautés. La reine produit plus de 80 000 œufs en un jour. Des fourmis faisant l'office de servantes attendent ces œufs et, à mesure qu'ils sont pondus, les transportent dans différentes cellules où ils sont couvés. D'autres fourmis prennent soin des nouveau-nés, jusqu'à ce qu'ils puissent eux-mêmes pourvoir à leur nourriture et prendre part aux travaux de la peuplade.

Pour cette race de fourmis, le papier est la plus grande friandise. Gare aux livres qu'elles peuvent atteindre, ils seront bientôt dévorés. M. Emernn,

gouverneur de Ceylan, raconte que dans une de ses tournées, un soir, il déposa sur une table un portefeuille rempli de documents officiels. Le lendemain matin, ordonnances, délibérations du parlement, tout était réduit en poussière : il n'en restait pas un lambeau.

Ces voraces petites bêtes peuvent être cependant, en certains cas, employées utilement. On sait comme il est difficile de nettoyer les coquillages sans en altérer l'émail, surtout à l'endroit où le mollusque était attaché. Mais que l'on place ces coquillages près d'un nid de fourmis blanches, bientôt on n'y verra plus la moindre parcelle de chair. Ils seront vidés, polis, luisants.

(*Oriental Annual.*)

LES CHIENS SAUVAGES DE L'AFRIQUE

Dans la colonie du cap de Bonne-Espérance il y a un grand nombre de chiens sauvages. Ils vivent constamment en plein air, et se réunissent par dizaine, par vingtaine, quelquefois par cinquantaine pour chasser. Quand ils poursuivent dans le vaste espace l'antilope, ils se relayent. Ceux qui sont en tête galopent avec ardeur pour atteindre l'animal qui court si vite, reviennent en arrière et sont remplacés par ceux qui ont mé-

nagé leurs forces. Lorsqu'ils ont atteint leur proie, ils se jettent sur elle et la dépècent en un instant. Sans cesse ils vivent autour des pâturages, et, dès qu'ils voient le berger s'écarter de son poste, ils se précipitent sur le troupeau sans défense et y font d'affreux ravages. Ils égorgent, ils dévorent et donnent des coups de dents à tous les moutons qu'ils ne peuvent tuer.

Ces terribles animaux ont, selon diverses circonstances, trois cris distincts : l'un est une sorte de violent aboiement qui exprime leur embarras quand ils aperçoivent quelque objet qui les surprend; l'autre ressemble à un clapotement de singes : c'est leur cri nocturne quand ils entendent les aboiements des chiens domestiques; le troisième est leur cri de ralliement quand leurs différentes meutes se sont dispersées sur les traces des antilopes : il est doux et harmonieux. En une calme matinée on se plaît à l'entendre résonner dans les bois.

Entre les chiens sauvages et les chiens domestiques il y a une implacable animosité. Dès qu'ils se rencontrent, ils en viennent à une bataille, et les chiens sauvages sont les plus forts.

(Cumming, *The lion hunter of South Africa.*)

UNE RICHE TERRE PEU HABITÉE

C'est la province de Mato Grosso, dans l'immense empire du Brésil. Son nom signifie gros hallier. Elle est en effet très boisée. Entre le rio Paraguay et le Cuyaba elle forme une sorte de péninsule, et ses plaines sont arrosées par une quantité de ruisseaux qui vont rejoindre les deux grands fleuves. Dans ces plaines et sur les sierras qui les traversent s'élèvent une quantité d'arbres et d'arbustes remarquables par leur beauté ou leur utilité. Là sont les bois de construction dont on admire la force et la durée.

Là grandissent l'arbuste dont on tire la gomme élastique et celui dont les capsules produisent la soie végétale. Là l'air est embaumé par les rameaux du vanillier et du cannelier; là de tout côté surgissent les plantes médicinales, la salsepareille, l'ipécacuanha, la manne, le sang-dragon, le jalap, le quinquina.

Sur les montagnes de cette province on récolte du blé. Sur les collines, le caféier acquiert un tel développement qu'une seule tige produit chaque année 10 à 12 livres de bon café. Au bord des ruisseaux on plante la canne à sucre et elle dure cinquante ans. Sur ce même terrain la culture du cotonnier et du tabac n'est pas moins fructueuse,

et de tout côté on peut faire d'abondantes moissons de riz, de maïs, de manioc.

« Telle est, dit M. Bossi, la puissance de végétation dans cette contrée, que j'ai vu en même temps, sur le même oranger, la fleur près d'éclore, l'orange encore verte et l'orange mûre. »

Ce n'est pas tout. Dans les environs de Villa Maria, une des principales villes de la province, il y a des mines de fer et de cuivre à travers tout le territoire, des veines de quartz aurifère qui jusqu'à présent ont été à peine explorées.

Cette province de Mato Grosso, qui renferme tant de richesses, a, du nord au sud, une étendue de 200 lieues, et tout autant de l'est à l'ouest.

Sur ce vaste espace il n'y a que quelques peuplades d'Indiens indolents qui vivent d'une banane et d'un peu de poisson, qui ne travaillent que s'ils y sont forcés, et environ 50000 habitants de race blanche, dont 4 000 à Villa Maria, 15000 à Cuyaba, la capitale, le reste dans diverses bourgades.

(*Viage pintoresco*, par Bartolomé Bossi.)

LE CAP

Cette pointe triangulaire d'Afrique que Jean II de Portugal appela le cap de Bonne-Espérance, méritait le nom que lui donna Barthélemy Diaz quand il la découvrit en 1486, le nom de cap des

Tempêtes. « Là, dit M. Onésime Reclus, tous les ports sont mal taillés, d'un abord périlleux. C'est un rivage imparfait, voire inhospitalier, tout au moins dans les parages de l'extrême protubérance australe, au large de laquelle, sur les flots où se rencontrent l'Atlantique et la mer des Indes, on a vu des vagues de 15 à 18 mètres de hauteur et parfois aussi des glaces flottantes détachées du pôle antarctique[1]. »

Au-dessus de ces ports s'élève le mont de la Table, qui apparaît de si loin aux yeux des navigateurs. L'un de ses côtés a la forme d'un lion colossal, le lion d'Afrique couché sur son continent.

A 1000 mètres au-dessous de cette sommité est la Ville du Cap, la capitale de la colonie, fondée par les Hollandais en 1652. Les Anglais la lui enlevèrent en 1795, et furent, en 1802, par le traité d'Amiens, obligés de la rendre, mais ils la reprirent en 1806. Depuis cette époque ils l'ont toujours gardée, et ils l'ont agrandie en refoulant vers le nord les Boers, descendants des Hollandais, et les Cafres.

On compte à présent dans cette colonie environ 1250000 habitants, dont 350000 blancs et 900000 noirs ou cuivrés.

La ville est régulièrement bâtie. On y voit de belles larges rues ombragées comme celles de Hollande par des allées de chênes et de peupliers.

1. *La Terre à vol d'oiseau*, p. 558.

L'hôpital est magnifiquement bâti, et les casernes avec leur place de parade ont un aspect monumental.

Autour de la ville, la terre est riante et féconde. De tous côtés, des arbres fruitiers, des champs de blé que le Boer laboure avec des bœufs qui ont des jambes comme des échasses et des cornes d'une longueur énorme.

A quelques lieues du Cap sont les fameux vignobles de Constance. On y arrive par une belle route parsemée de jolies villas. Chaque année un grand nombre de familles anglaises établies dans l'Inde viennent ici passer l'été.

Les vignes de Constance s'étendent sur le penchant de la montagne jusque dans la plaine, où un habile drainage la préserve de l'humidité. Elles sont plantées en ligne droite à 1 m. 30 de distance l'une de l'autre. Elles ne s'élèvent pas à plus de 1 mètre de hauteur. Les grappes sont mûres au mois d'avril, mais on les laisse sur leurs tiges jusqu'à ce qu'elles ressemblent à des raisins secs. De ces grappes soigneusement recueillies on fait différentes espèces de vins, dont l'un s'appelle le porto et l'autre le frontignan.

Ces deux noms viennent de deux Français qui, après la révocation de l'édit de Nantes, s'embarquèrent avec des Hollandais pour la Colonie du Cap.

(*Anteckningar af Axel Lind.*)

L'ÉCOLE EN ÉGYPTE

En Égypte, les parents s'occupent peu de l'éducation de leurs enfants. Ils se font un devoir seulement de leur enseigner quelques principes religieux, puis ils les confient à un maître d'école. Dès leur bas âge, les enfants apprennent à réciter cette maxime : « Il n'y a point d'autre dieu qu'Allah, et Mahomet est son prophète ». Ils apprennent aussi à glorifier le mahométisme et à mépriser toutes les autres religions, notamment le christianisme. Les enfants des familles riches et des familles d'un ordre inférieur confiés aux écoles apprennent à lire et à réciter par cœur certains passages du Coran. Il en est qui plus tard apprennent aussi les premières règles de l'arithmétique.

Les écoles sont très nombreuses non seulement au Caire, mais dans chaque ville importante, et il y en a même dans les villages. A chaque mosquée, à chaque fontaine est attachée une école où le maître donne ses leçons pour un chétif salaire : un sou chaque semaine pour chaque élève. Au Caire, l'instituteur reçoit une pièce de mousseline pour se faire un turban, une pièce de toile et une paire de souliers. Chaque enfant reçoit en même temps un bonnet en toile, une robe en toile de coton, une paire de souliers et quelquefois une piastre (environ 25 centimes). Ces présents sont faits dans le

mois du Ramadan et soldés avec l'argent légué à la mosquée.

Les leçons sont ordinairement écrites sur des tablettes en bois peintes en blanc. On les essuie quand elles sont apprises et on les remplace par d'autres. Le maître et ses élèves sont assis par terre. Chaque enfant tient à la main la tablette sur laquelle est inscrit un passage du Coran, et tous répètent en même temps, à haute voix, leur leçon en secouant la tête et en se balançant en avant et en arrière. Cela produit un singulier spectacle et un rude tapage.

Quand l'écolier connaît les lettres de l'alphabet, le maître lui donne à lire quelques mots, tels que des noms d'hommes, ou les quatre-vingt-dix-neuf dénominations de Dieu, ou les premières lignes du Coran, et il doit lire et relire ces mots jusqu'à ce qu'il les sache par cœur.

Le maître d'école ne donne point de leçons d'écriture à ses élèves. Ceux-là seuls apprennent à écrire qui se destinent à quelque emploi spécial, et pour acquérir ce complément d'éducation ils entrent dans une autre institution.

En général, les maîtres d'école égyptiens sont fort peu instruits. La plupart ne connaissent pas d'autre livre que le Coran et quelques prières. « Dans mon voisinage, dit M. Lane, un jour le maître d'école fut remplacé par un homme qui ne savait ni lire ni écrire. Il savait seulement réciter les

chapitres du Coran et pouvait les faire réciter. Il employait le premier élève de la classe à inscrire les leçons sur les tablettes, prétendant que la faiblesse de ses yeux ne lui permettait pas d'accomplir cette tâche. Un jour une pauvre femme lui apporte une lettre de son fils qui était en pèlerinage et le prie de la lui lire. Il la prend, la regarde gravement du haut en bas, ligne par ligne, comme s'il la lisait, et la regarde encore, sans prononcer un mot. « Dois-je pleurer? demande la femme qui l'observe avec inquiétude. — Oui, répond-il. — Faut-il déchirer mes vêtements? — Oui. »

La pauvre mère retourne dans sa demeure et annonce à ses parents et à ses amis que son fils est mort. Mais voilà que, quelques jours après, le fils revient en pleine santé, qui lui raconte exactement ce qu'il lui écrivait. Elle retourne près du maître d'école et lui reproche de l'avoir trompée. Il l'écoute tranquillement et lui dit d'un ton solennel : « Dieu seul connaît l'avenir. Je ne pouvais prévoir que votre fils reviendrait sain et sauf. Ne valait-il pas mieux vous annoncer sa mort que de vous engager à l'attendre, et de vous exposer par là à un cruel désappointement? »

Plusieurs personnes qui l'écoutaient approuvèrent cette réponse et le louèrent de sa délicate prévoyance.

Il y a des familles qui prennent un précepteur pour élever leurs enfants dans leur maison. Le

pere enseigne lui-même à ses fils les pratiques de la religion musulmane et divers préceptes de morale. Selon la loi du Prophète, le garçon doit savoir à sept ans ses prières, et sera battu s'il ne les sait pas à dix ans.

Les filles apprennent rarement à lire et à écrire. Chez les riches, une femme vient dans le harem leur enseigner la prière et quelques chapitres du Coran. Mais il y a beaucoup d'écoles où elles apprennent à coudre et à broder.

En parlant de l'éducation élémentaire en Égypte, je ne puis omettre de signaler le respect des enfants pour leurs parents. Les musulmans assimilent la désobéissance d'un fils envers son père au vol, à l'inceste, à l'idolâtrie, à l'imposture, en un mot aux plus grands vices, même au meurtre, et parmi les Arabes un tel acte d'insoumission est excessivement rare.

En Égypte, un fils ne peut ni s'asseoir, ni fumer, ni manger en présence de son père, à moins d'y être formellement engagé, et souvent il le sert à table humblement et sert ses convives.

(Lane, *Manners and customs of the modern Egyptians.*)

L'OISEAU-MOUCHE

Avant la découverte du Nouveau Monde, l'oiseau-mouche était inconnu en Europe. En allant d'une

zone à l'autre, il reste toujours en Amérique. Dans ses diverses migrations il ne quitte point les continents occidentaux. C'est le plus petit des oiseaux et le plus beau. Il ne se distingue point, comme l'oiseau de paradis, par la splendeur de quelques plumes, ni, comme le perroquet, par l'éclat de ses couleurs. Il est le bijou du monde ailé, tantôt une topaze, tantôt une émeraude, une turquoise, un rubis, un diamant.

A l'est du Mississipi et au nord de la Floride il n'y a qu'une espèce de rouge-gorge. Mais à mesure qu'on avance vers le sud, on en trouve plusieurs autres, et une quantité près de l'Équateur. « A la Dominique, à 16 degrés de la ligne équatoriale, dit un intéressant naturaliste, j'ai vu un oiseau-mouche remarquable par sa grande taille et la variété de ses teintes. Il a environ cinq pouces de longueur, le bec et les pieds noirs, le col d'un vif grenat, la poitrine d'un cramoisi ardent, le dos noir avec des sillons bleus, les ailes et la queue vertes. Pour le voir dans toute sa beauté, il faut le regarder quand il plane sur une fleur, les ailes étendues aux rayons du soleil des tropiques.

« Dans la même île je remarque un autre oiseau-mouche beaucoup plus petit, d'une couleur peu éclatante, mais il a sur la tête une petite crête d'un vert métallique, qui tantôt brille comme un feston de pourpre, tantôt comme un globule d'or, et produit dans sa petitesse un effet étonnant.

« Avec une légère baguette au bout de laquelle est un brin de gomme, des enfants de l'île prennent aisément ces oiseaux et me les apportent pour une minime rétribution. A diverses reprises j'en ai mis plusieurs en cage, mais, malgré tous les soins que je leur donnais, ils n'ont pu vivre, et j'en ai été affligé.

« Les victimes de la chasse ne me font pas la même impression. L'oiseau est tué à une certaine distance et l'on n'assiste pas à son agonie. Mais quand on a captivé dans toute la plénitude de sa vie une de ces innocentes petites bêtes, peut-on, sans en être péniblement ému, voir ses forces peu à peu s'affaiblir, ses ailes se raidir, ses yeux se voiler et s'éteindre!

« J'ai éprouvé plus d'une fois cette douloureuse émotion, et chaque fois je me promettais de ne plus m'y exposer, et je n'ai pu me décider à emprisonner encore quelques-uns de ces charmants oiseaux que par l'amour de la science, par l'espoir de faire quelque utile observation. »

Il existe aux Antilles un autre oiseau qu'on ne peut oublier. Il ne charme point l'oreille par son chant et ne fascine point le regard par sa beauté. Mais souvent on le bénit pour la tâche qu'il accomplit. Dans les régions tropicales il n'y a point de crépuscule. Le soleil tout d'un coup tombe à l'horizon, et tout d'un coup la nuit remplace le jour; si l'on n'y prend garde, on peut être surpris

par les ténèbres, dans les bois, dans les champs, loin de sa demeure. Mais le soir l'oiseau providentiel pousse un cri. Ce cri est un avertissement. Il annonce que le soleil va bientôt se coucher.

(F. Oben, *Campi in the Caribbees.*)

LA VALLÉE DE CACHEMIR

C'est l'une des plus vastes, des plus belles, des plus fertiles vallées de l'Inde. Elle s'élève à 2 000 mètres au-dessus du niveau de la mer, au sud et à l'ouest du Thibet, près d'un cercle de montagnes plus hautes que le mont Blanc. Son élévation lui donne à sa latitude un climat tempéré. Son sol produit les céréales de l'Europe et quelques plantes des régions plus chaudes. Les Indiens la vénèrent comme une terre bénie. Les musulmans lui attribuent des événements merveilleux. Une de leurs légendes bibliques raconte que Salomon se fit un jour transporter par les génies dans cette contrée qui était encore ensevelie sous les flots du déluge. Il s'assit sur une colline que l'on appelle encore aujourd'hui le Trône de Salomon, et donna l'ordre à un des puissants génies soumis à ses ordres d'ouvrir un débouché à ces masses d'eau. Ainsi fut fait. Il ne resta dans la vallée que deux grands lacs, et les rivières et les ruisseaux qui la fécondent.

Le génie qui accomplit cette belle tâche s'appelait Kachef. Un Indien qui s'appelait Mir Estit fonda dans la vallée une ville, à laquelle il donna son nom. De là, dit la légende, le nom de Kachmir.

Cette terre attrayante a été successivement envahie et conquise par les Mongols, par les Afghans, par les Siks, puis par les Anglais.

Ce ne sont point pourtant ses révolutions et ses guerres qui ont fait sa célébrité, mais ses productions industrielles, ses tissus.

Un compatriote de M. le comte de Hübner et de Mme Ida Pfeiffer, un clairvoyant et patient voyageur, M. le baron de Hugel, a fait une complète exploration du royaume de Cachemir. Nous empruntons à son savant livre quelques détails sur ces fameux châles qui excitent tant de convoitises.

Ils sont faits avec une fine laine qui croît sous les longs poils des chèvres du Thibet, comme le duvet sous les plumes du cygne.

On l'appelle *pachmina*. Chaque année, au printemps, les Thibétains la recueillent avec des peignes, et la portent au marché de Ladhak, où des marchands l'achètent pour la vallée de Cachemir. Là elle est soigneusement lavée avec de l'eau de riz, puis teinte de diverses façons. Les Cachemiriens se vantent de pouvoir lui donner quarante-deux couleurs différentes et de faire trente tissus différents, c'est-à-dire des tentes, des tapis, des bas, des bandes de turbans, des gants, des

bonnets. Mais le travail essentiel est celui des châles.

Autrefois ils étaient commandés par des négociants de l'Inde ou de la Perse qui venaient s'établir dans une des villes de la vallée et y restaient huit mois, un an, jusqu'à ce que tout ce qu'ils désiraient fût achevé. Plus tard les Cachemiriens entreprirent d'aller vendre eux-mêmes leur denrée. Mais ils n'ont pas réussi et l'on en est revenu à l'ancien système.

Le *duchalavella*, ou chef d'atelier, présente au marchand étranger divers échantillons de châles qu'il s'engage à fabriquer dans un temps déterminé, moyennant une somme dont le tiers doit lui être payé d'avance.

Tout étant réglé, il recrute le nombre de tisserands qui lui est nécessaire, et se met à l'œuvre. La navette n'est employée que pour des tissus unis. Tous les dessins sont faits à l'aiguille, et nul châle n'est fait d'une seule pièce, mais de quinze morceaux. Quand tous ces morceaux sont rejoints et habilement cousus ensemble, quand le châle est fini, deux hommes le mettent dans une grande cuve en pierre où ils entrent eux-mêmes et le lavent dans une eau fraîche qu'on renouvelle à diverses reprises. Puis on le fait sécher, on l'enveloppe avec soin, et l'agent du gouvernement y met une estampille qui constate sa valeur par l'impôt dont il est frappé.

Le plus beau châle coûte à Cachemir 1 500 roupies, environ 3 700 francs.

Au temps des empereurs mongols on comptait dans ce pays 40 000 métiers de tisserand et 120 000 ouvriers. Par l'effet des guerres, des pillages et des émigrations, des concurrences de différents côtés, ce nombre est considérablement diminué. Dans les divers districts de la vallée il n'y a pas à présent plus de 6 000 tisserands, qui fabriquent environ 3 000 châles par an.

(Carl von Hügel, *Kaschmir*.)

UNE PEUPLADE SAUVAGE DANS L'ANNAM

En voyageant à travers les régions de l'Annam, M. Mouhot, le vaillant Franc-Comtois, s'est arrêté au milieu d'une tribu de sauvages qu'il appelle les Stiens, et il en a fait une curieuse description.

« Nous sommes ici, dit-il, dans un cercle de forêts habitées par des éléphants, des buffles, des rhinocéros, des tigres, des sangliers. Autour de chaque étang on reconnaît leurs traces. Nous sommes là comme dans une place assiégée, craignant à tout instant l'attaque de l'ennemi; nos fusils sont toujours chargés et nous ne passons pas le seuil de notre porte sans être bien armés. Il faut dire cependant que ces animaux ordinairement se

sauvent à l'approche de l'homme. Pour les tuer il faut se cacher entre des branches d'arbres ou dans des broussailles, et les attendre près des lieux où ils vont boire.

« Mais les animaux que nous redoutons le plus, ce sont les scorpions, les centipèdes et surtout les serpents. Contre cette affreuse engeance on ne peut prendre trop de précautions. Les moustiques et les sangsues sont aussi de véritables fléaux.

« Dans la saison des pluies on ne peut se coucher ou se lever sans s'exposer à mettre le pied sur quelque reptile venimeux. En écrivant, je suis obligé de regarder souvent de côté et d'autre ; j'ai marché hier soir sur un serpent, qui s'est enfui. Il peut reparaître. De temps à autre j'entends le rugissement du tigre qui rôde autour de l'étable où sont enfermés les porcs, et j'entends le rhinocéros qui brise les clôtures de bambous pour entrer dans le jardin.

« Les sauvages stiens sont les peuplades des montagnes et des plateaux qui séparent du royaume d'Annam les royaumes de Siam et de Cambodge. Chaque village de ces peuplades forme une communauté distincte. Je suis porté à croire qu'elles ont les premières habité la contrée, et que par les invasions successives des Thibétains elles ont été peu à peu refoulées dans les districts qu'elles occupent à présent.

« Maintenant ces sauvages sont tellement attachés

à leurs forêts, à leurs montagnes, que rien ne peut les en éloigner. Mais ils ne tiennent point à telle ou telle localité. Lorsqu'ils sont installés à l'ombre d'une forêt, s'ils trouvent dans leur voisinage quelque inconvénient, ou si un membre de leur famille est saisi par la fièvre, ils décampent aussitôt, les hommes prennent leurs armes et leurs ustensiles, les femmes emportent leurs enfants dans des paniers, et ils vont s'établir ailleurs. La terre ne leur manque pas, et pourtant ils retournent à la forêt.

« Ces tribus sont à peu près indépendantes, obligées seulement par les Cambodgiens et les Laotiens à payer un tribut triennal de riz et de cire.

« Les Stiens travaillent admirablement le fer et l'ivoire. On trouve parmi eux, comme dans l'Annam, des haches et des sabres d'une forme admirable. Les femmes tissent et teignent elles-mêmes les écharpes dont elles se revêtent. Les plus belles de ces étoffes valent le prix d'un bœuf. Chaque famille cultive le riz, le maïs, diverses espèces de végétaux, les arbres fruitiers, le bananier, l'oranger. Chaque Stien de quelque importance possède plusieurs esclaves, un champ à une certaine distance du village et, dans ce champ, des huttes élevées sur des piliers. Quand vient la saison des pluies, quand il ne peut plus ni pêcher, ni chasser, il se réfugie dans ces huttes, il est à l'abri de l'inondation et à l'abri des sangsues, qui

pullulent de telle sorte que c'est une vraie peste.

« S'il veut se faire un nouveau champ de riz, il s'en va avec sa hache abattre des bambous sur un espace de 100 à 150 mètres. Quelques jours après, il y met le feu, et le champ est ainsi défriché. La combustion des plantes finie, sans s'inquiéter des racines, il pose sur le sol en une droite ligne deux longs bambous et de chaque côté de cette ligne fait avec la pointe d'un bâton, à une courte distance l'un de l'autre, des trous d'un pouce et demi de profondeur. Ce travail alors est achevé. Celui de la femme commence. Elle s'en va penchée vers la terre, le long des deux bambous, prenant du riz dans une corbeille et en semant quelques grains dans chaque trou. En peu de temps sa tâche est terminée, car ici il n'est besoin ni de charrue ni de herse. Une ondée lavera le sol et recouvrira la semence.

« La moisson se fait à la fin d'octobre. Généralement, deux mois auparavant, toute la peuplade est dans la misère. Tant que durent les provisions, on les dévore, sans songer au lendemain. Lorsqu'elles sont épuisées, on en est réduit à manger des serpents et des crapauds, qui se trouvent en grand nombre dans le creux des bambous.

« Les animaux domestiques des pays voisins, les bœufs, les cochons, les volailles, sont ici en petit nombre. Les éléphants aussi sont rares.

« La récolte faite, les Stiens s'en donnent à cœur joie. Ils s'invitent les uns chez les autres, tuent des bœufs et mangent nuit et jour au son des tam-tams chinois et des tambourins. Ces excès de nourriture, souvent sans l'assaisonnement des mets, produisent parmi eux des maladies de la peau.

« Pour se guérir, ils s'appliquent un fer rouge au creux de l'estomac. Ils se font aussi différents remèdes avec des plantes, et jamais ils ne couvrent une plaie. Ils la laissent exposée à l'air et au soleil, et ordinairement elle se guérit. On ne voit point de lèpre parmi eux, comme parmi les Chinois. Mais ils sont très propres ; ils se baignent plusieurs fois dans le jour.

« Les Stiens ne ressemblent point aux Annamites ni aux Cambodgiens. Comme ceux-ci, ils portent cependant les cheveux longs, tressés et soutenus par un peigne de bambou, orné de fil d'archal et surmonté d'une crête de faisan. Ils sont généralement de taille moyenne, bien faits et robustes ; ils ont les traits réguliers et l'air intelligent. L'étranger est toujours bien accueilli dans leurs cabanes. Pour lui, ils égorgeront volontiers une de leurs volailles, et ils se plaisent à lui offrir du vin de riz fermenté, non distillé, qu'on aspire avec un tuyau de bambou. On ne pourrait sans les offenser gravement refuser de fumer avec eux une pipe, et celui que l'on reçoit avec ce sentiment

d'hospitalité doit aussi manger tous les aliments placés devant lui.

« Leur vêtement se compose d'une longue écharpe de deux pouces de largeur. Je les ai souvent surpris tout nus dans leurs cabanes, mais dès qu'ils m'apercevaient, ils se hâtaient de se sauver.

« Leurs esclaves ne sont point asservis à un trop rude travail, et on ne leur inflige aucun châtiment corporel. Si un Stien commet un vol, il sera condamné à donner à la communauté un cochon, ou un porc, ou quelques cruches de vin. S'il tarde à payer cette amende, elle sera doublée, triplée et, pour un plus long retard, augmentée de telle sorte que, ne pouvant plus s'acquitter, il sera vendu comme esclave.

« Les Stiens n'ont ni temples ni prêtres. Cependant ils reconnaissent l'existence d'un être suprême auquel ils attribuent le bien et le mal. Ils l'appellent Bra et l'invoquent en toute occasion. Ils croient aussi à un mauvais génie qui produit toutes les maladies. Dès que l'un d'eux est souffrant, on dit qu'il est pris par le démon, et l'on fait autour de lui un vacarme continuel pour chasser l'être malfaisant. Quelquefois aussi on a recours aux conjurations et aux sacrifices. On immole au génie redouté un porc ou un bœuf, et quelquefois même un esclave.

« Les funérailles se font solennellement. Tous les habitants du village y assistent en poussant des

cris lamentables. Les morts sont enterrés près de leur demeure sous un toit de feuillage. On dépose là quelques cruches d'eau, des arcs et des flèches, et là, chaque jour, quelque membre de la famille va jeter des grains de riz pour nourrir celui qui ne peut plus récolter.

« Dans les habitations, à chaque repas on jette aussi par terre des grains de riz pour les ancêtres. On leur fait la même offrande dans les champs qu'ils ont cultivés et dans les lieux qu'ils ont fréquentés. On plante en divers endroits un bambou auquel sont suspendus plusieurs petits bambous renfermant de l'eau et du vin. Souvent on y joint une flèche à laquelle on attache du tabac.

« Les Stiens croient que chaque animal a une âme qui revient en ce monde quand il a cessé de vivre et peut les tourmenter. Ils s'excusent de l'avoir tué et le prient de leur pardonner. La longueur de leurs excuses est proportionnée à la force de l'animal. Pour un éléphant, ils font une sorte d'expiation. Au son des tambourins, ils promènent pendant sept jours à travers le village sa tête couronnée de fleurs.

« On ne rencontre guère les Stiens sans un arc à la main, un couteau à la ceinture, et un panier qui leur sert à la fois de carquois et de gibecière. Tout le temps où ils ne sont point occupés de la culture de leurs terres, ils l'emploient à chasser et à pêcher. Ils se glissent dans les bois les plus

épais, avec l'agilité du cerf. Ils se servent très habilement de leurs arcs, mais ils tirent rarement à la distance de plus de cinquante pas. Pour la chasse aux gros animaux, ils empoisonnent leurs flèches, et leur poison est tel que, dès qu'il a traversé la peau du tigre, de l'éléphant, du rhinocéros, la mort s'ensuit presque immédiatement.

« Ces sauvages chasseurs ont la passion des ornements, des colliers en grains de verre brillant, des bracelets en fil d'archal. Ces divers objets souvent leur tiennent lieu de monnaie d'argent. Six brassées de fil d'archal représentent la valeur d'un buffle ou d'un bœuf. Avec un petit collier de verre on peut acheter un faisan ou une centaine d'épis de maïs. Les hommes portent généralement un bracelet au coude et un autre au poignet. Les femmes se percent les oreilles et s'y introduisent des morceaux d'ivoire ou des ossements de huit centimètres de longueur.

« Les notions géographiques des Stiens ne sont pas grandes. Ils croient que certains coins du globe sont habités par des hommes blancs, et comme ils ne connaissent ces hommes blancs que par les missionnaires catholiques, ils pensent que dans cette pauvre race il n'y a point de femmes, ce qui leur semble fort triste, car la polygamie leur plaît, et chaque riche a son harem.

« En d'autres sciences ils ne sont pas plus avancés. Quand ils voient une éclipse du soleil ou de la

lune, ils pensent qu'un monstre s'efforce d'avaler l'astre qui disparaît à leurs regards, et se réunissent avec des tam-tams et poussent de grands cris pour épouvanter le terrible animal et l'obliger à lâcher sa proie.

(Henri Mouhot. *Travels in central parts of Indo-China.*)

L'ARCHIPEL DES FIDJI

Dans l'océan Pacifique, entre les 16e et 21e degrés de latitude sud, et les 176e et 178e de longitude est. Il fut découvert en 1643 par le célèbre navigateur hollandais Tasman, qui a donné son nom à la Tasmanie, visitée ensuite par Cook, par Bligh, le malheureux capitaine de la *Bounty*, et en 1792 par le commandant Wilson, puis par une expédition américaine, et enfin par des bâtiments de commerce qui allaient chercher là du bois de santal et d'autres productions.

Dans ce vaste archipel on ne compte pas moins de deux cent vingt-cinq îles, les unes de formation volcanique, d'autres produites par le prodigieux travail des polypes.

Quatre-vingts de ces îles sont habitées. D'après les derniers recensements, leur population totale est de 110 000 indigènes, 2 300 Européens, 350 métis, 6 000 Indiens, 3 500 Polynésiens.

La race indigène, dont on ne peut positivement déterminer l'origine, est grande et forte. Les hommes et les femmes ont le teint olivâtre, mais les traits réguliers et des cheveux noirs épais, malléables et tenaces comme des fils d'archal. Ils en font toutes sortes de coiffures étranges.

Leur climat est doux, leur sol fécond, et dans cette tiède atmosphère, sur cette terre qui produit une quantité de plantes nutritives, les Fidjiens ont eu les appétits les plus monstrueux, les coutumes les plus effroyables.

On raconte qu'un de leurs chefs ayant été transporté à Londres, un jour, des Anglais lui demandèrent si dans son pays il avait connu le missionnaire Wilson : « Je le crois bien, répondit-il d'un air de satisfaction : j'en ai mangé! »

Le cannibalisme a été, en effet, une des joies de ces insulaires. Ils en faisaient même un acte religieux.

Il n'y a pas trente ans qu'ils étaient encore dans ce sauvage égarement. Ce qu'ils appellent leur religion, dit un missionnaire, n'est qu'une grossière et immorale idolâtrie. Leurs dieux sont les représentants des plus hideuses passions. Le plus puissant d'entre eux emploie son pouvoir suprême à satisfaire sa gloutonnerie; un autre a des ailes armées de longues griffes avec lesquelles il saisit ses victimes; un autre ne se plaît qu'à enlever les femmes distinguées par leur rang ou leur beauté;

un autre a un corps d'homme et un corps de femme étroitement liés ensemble; un autre est le dieu des combats. C'est à celui-là principalement que l'on offre des victimes humaines. La plupart des prisonniers de guerre sont réservés pour ces sacrifices. Naguère encore, en 1851, dans la petite île de Nameno, cinquante captifs furent rôtis en un même jour. Souvent les victimes, ayant les bras et les jambes fortement enchaînés, sont jetées vivantes dans le four. Ensuite on les porte au temple, comme pour en faire un précieux hommage à l'idole, puis on les remet toutes chaudes sur des brancards ; des roulements de tambour annoncent le festin, et tous les hommes y sont conviés. Les femmes ne peuvent y prendre part. Les pauvres femmes! elles sont là soumises à la loi de la polygamie, réduites à l'état d'esclaves, exposées aux plus épouvantables caprices. Quand l'une d'elles excite l'appétit de son mari, il la tue et la mange. Quand un chef meurt, on étrangle deux ou trois de ses femmes, et on les enterre avec lui, pour qu'il retrouve leurs services en arrivant dans l'autre monde.

En 1874 le souverain de la plus grande île et le maître en réalité de tout l'archipel des Fidji, le roi Cacoban, fatigué de diverses difficultés avec des négociants européens et d'une affaire d'argent avec les Américains, désireux de vivre en paix et séduit par les raisonnements de quelques habiles

agents, en vint à suivre l'exemple de plusieurs princes indiens. Pour une rente annuelle il céda sa royauté à l'Angleterre. Au mois de juin 1875, sir Gordon prit solennellement possession des Fidji au nom de S. M. la reine Victoria, et s'installa en qualité de gouverneur dans l'île de Levouka.

Des bandes de Fidjiens s'armèrent pour combattre le gouvernement étranger et l'enseignement du christianisme, pour rétablir dans toute leur étendue les anciennes institutions.

Vaincues en un premier combat par les troupes anglaises, elles se réfugièrent dans les montagnes et s'y fortifièrent. Un vigoureux bataillon les poursuivit et les mit en déroute. Leurs remparts furent démolis, plusieurs de leurs chefs tués ou enchaînés. Quatorze des principaux meneurs furent conduits à Levouka, jugés par une cour martiale et fusillés.

Depuis cette époque il n'y a pas eu d'autre insurrection. Les féroces insulaires ont été subjugués, les temples sanguinaires détruits, le cannibalisme anéanti, grâce à l'action du gouvernement britannique, grâce surtout au courage et au dévouement des missionnaires, qui dans leur religieuse ardeur ont bravé tous les périls pour venir, au milieu de ces peuplades d'anthropophages, prêcher l'Évangile.

« Je ne puis, dit un écrivain anglais, M. H. Coo-

per, songer sans une profonde admiration aux Frères Maristes qui abandonnent à jamais leur terre natale pour enseigner dans la lointaine Polynésie le dogme de l'Église infaillible. Ils n'ont pas un doux foyer pour se reposer de leurs fatigues. Ils n'ont ni femmes, ni enfants. Durant toute leur vie ils suivent ici-bas le chemin de la croix. Leur force est soutenue par l'espoir d'un autre monde. Humbles et pauvres avec le minime secours que leur donne la petite population européenne, les Maristes français poursuivent résolument leur tâche, sans rechercher l'éloge, sans s'inquiéter du mauvais vouloir. La plus belle église des Fidji, une église avec des cloches, est la leur. Elle est dirigée par le vénérable frère Bretheret, qui depuis trente-cinq ans est dans l'archipel. Il a conquis le respect et l'affection de tout le monde. C'est non seulement un excellent prêtre, mais un très bon marin et un très habile constructeur de bateaux. »

Un autre Anglais, M. Litton Forbes, dit que les Frères Maristes sont les meilleurs missionnaires, les plus puissants civilisateurs dans les populations de la mer du Sud.

(James Calvert, *Fiji and the Fijians.* — H. Cooper, *Coral lands.*)

UN JOUR A CALCUTTA

Au temps des chaleurs, c'est-à-dire pendant neuf mois de l'année à Calcutta, le gentleman anglais, s'il n'a pas veillé trop tard, ou s'il ne préfère pas son lit à sa santé, est réveillé le matin par son domestique qui lui crie : « Sahib, sahib! (maître, maître!) quatre heures sont sonnées ». Il se lève aussitôt, fait rapidement, à l'aide de son domestique, sa toilette, puis monte à cheval, et s'en va faire son tour hygiénique sur le champ de courses. Là il trouvera bon nombre de promeneurs, avec lesquels il pourra s'entretenir des dernières nouvelles d'Europe, du dernier acte du gouvernement, du dernier grand dîner officiel, ou, s'il a quelque querelle à vider, il peut là, sous le grand arbre, régler son affaire, l'épée à la main, sans crainte d'être interrompu.

Vers les six heures, l'ardent ennemi des tempéraments européens, le soleil, commence à lancer dans la plaine ses intolérables rayons. Alors le gentleman, inquiet de son foyer, se hâte de retourner au logis, abandonne son cheval à son valet et, fatigué du pénible exercice qu'il vient de faire, se remet dans son lit, éventé par un domestique, et dort jusqu'à huit heures et demie. Il emploiera encore une heure à prendre un bain, ce grand luxe de l'Inde, et peut-être à se faire

masser, puis il déjeunera avec du thé, des tartines et du pilau. Ensuite, s'il y a quelque tâche officielle à remplir, il se rend à son bureau en carriole ou en palanquin, et là, une jaquette blanche sur le dos, un *punkat*[1] sur la tête, il gagne tant bien que mal des roupies. A deux heures est le repas principal, le seul où les hommes et les femmes montrent réellement quelque appétit. On y sert ordinairement un grand nombre de fruits d'Orient, et du *pale ale* anglais ou du vin de Bordeaux glacé.

En ses heures de loisir, le gentleman s'en va jouer au billard ou examiner les salles de vente, ou faire des visites. Il n'y a ni sonnette, ni marteau à l'entrée des maisons indiennes, mais un imposant concierge portant à sa ceinture un poignard orné de glands en ivoire. Le visiteur est conduit par lui dans une antichambre dont les volets sont hermétiquement fermés, et par un autre domestique dans une pièce encore plus obscure. La maîtresse du logis est là dans un large fauteuil, éventée par un punkat. Le gentleman cherche dans l'ombre un siège près d'elle, et la conversation s'engage.

Heureux les absents si, par l'arrivée d'un navire, ou par la publication d'un nouveau livre, on a, ce

1. Grande toile adaptée à un léger châssis, suspendue au plafond d'une salle, et mise en mouvement par un domestique pour tempérer la chaleur.

jour-là, quelque innocent sujet d'entretien. Sinon, on s'empare des gens du monde, des voisins, des amis; on examine leur caractère, leur situation, et on se délecte en toutes sortes de réflexions et suppositions, d'ingénieux commentaires et de gentilles petites médisances.

Vers les six heures, le soleil commence à s'incliner vers l'horizon. Ses rayons s'amortissent, et alors dans les rues de Calcutta retentit un grand bruit, le bruit d'une quantité de voitures et de cavalcades, depuis le pompeux équipage à quatre chevaux jusqu'au léger cabriolet; depuis le magnifique coursier arabe jusqu'à l'humble poney. En voiture ou à cheval, chacun se précipite vers la même promenade pour le bonheur de voir et d'être vu.

Le soir, le champ de courses et le rivage sont déserts. On n'y voit plus que quelques promeneurs isolés, qui préfèrent le clair de lune et la brise fraîche aux clartés et à l'atmosphère des salons. A huit heures est le dîner, un dîner où, dans les riches maisons, la table plie sous le poids de la vaisselle d'argent et des énormes pièces de viande, et personne n'a le moindre appétit. Ce qu'il y a de plus agréable pour les convives est le vin de Champagne et le vin de Bordeaux, rafraîchis avec de la glace ou du salpêtre. Avant que le dernier service soit enlevé, apparaît le *houkah*, cette magnifique pipe indienne avec son vase d'or ou de

cristal rempli d'eau de rose, son long tube flexible et son embouchure en ivoire ou en ambre. Chacun se livre au plaisir d'aspirer la fumée de tabac attiédie et aromatisée par l'eau à travers laquelle elle passe. Puis on se rend au salon, quelques convives vont jouer au whist; d'autres se grouperont complaisamment autour d'un piano. Vers onze heures, chacun rentre chez soi, et ainsi se passe la journée à Calcutta.

(Capitaine Mundy, *Pen and pencil sketches.*)

DANS L'AMÉRIQUE CENTRALE

INDIENS ET NÈGRES

L'intelligence des Indiens et des nègres est décidément inférieure à celle des Blancs. Entre l'une et l'autre de ces deux races il y a moins de différence qu'il n'y en a entre elles et les Européens. Le nègre en certaines occasions, ou s'il y est forcé, travaillera un instant rudement. Mais il est d'une paresse innée. L'Indien est naturellement industrieux, et il travaille patiemment selon son goût. Mais, s'il est forcé de travailler pour un autre, il se décourage, s'attriste et meurt. Le nègre est vif, coureur, vain et sensuel; l'Indien sérieux, taciturne, grave et modeste. L'Indien, quoique très peu payé, travaillera très bien dans

les mines, s'il est libre et bien traité. Le nègre n'accomplit aucune tâche régulière, à moins qu'il ne soit esclave. Alors il est insoucieux et gai. Les Indiens soumis à l'esclavage par les Espagnols moururent si rapidement que bientôt on n'en vit plus dans les îles des Indes Occidentales. On crut pouvoir les remplacer par une quantité d'Indiens enlevés au continent. Mais ceux-ci moururent aussi promptement. Alors les Espagnols se décidèrent à faire venir des nègres d'Afrique. Ces nouveaux esclaves prospérèrent et pullulèrent dans leur captivité, aussi vite que les Indiens dépérissaient.

Dans l'Amérique centrale il n'y a jamais eu beaucoup d'esclaves noirs, et il n'y en a plus depuis que cette contrée s'est affranchie de la domination espagnole. C'est un vrai bonheur pour elle. L'Indien ne fait nul mal aux Blancs, à moins qu'il n'ait à venger quelque mortelle injure. Mais le nègre libre sera, par ses appétits ardents et sa nature vicieuse, entraîné à toutes sortes de crimes et de violences.

Les Indiens de l'Amérique centrale se plaisent à la culture du maïs. Ils le sèment au mois de mai, en creusant avec un bâton pointu des trous dans les champs, à des distances régulières, et en mettant dans chaque trou quelques grains. Bientôt la plante sort de terre. Au mois de septembre elle est mûre. Souvent on fait de secondes

semailles en décembre, et une seconde récolte en avril. Une abondante récolte, cent fois la semence.

Dès les plus anciens temps, le maïs a été la principale nourriture des Indiens dans les districts occidentaux de l'Amérique tropicale. Au Pérou on a trouvé le maïs dans des tombes antérieures au règne des Incas. Par les peintures scripturales des Toltecs on voit que cette plante était connue au Mexique dans les temps les plus anciens. Les Mexicains en emportaient une provision dans tous leurs voyages. Elle était également très répandue dans le Yucatan, la Louisiane, la Floride, lorsque les Européens découvrirent ces provinces. Les Indiens qui cultivaient le maïs avaient déjà atteint un certain degré de civilisation. Ils bâtissaient des villes, ils faisaient des opérations commerciales en divers lieux. Ils étaient d'une nature douce, faciles à intimider et à subjuguer. Ces cultivateurs du maïs appartenaient à différentes races très étroitement associées l'une à l'autre. Dans les Indes Occidentales ils occupaient l'île de Cuba et Haïti. Mais dans les îles situées au sud de Porto-Rico vivaient les belliqueux Caraïbes qui harcelaient les peuplades du nord. Du cap Gracias à Dios au sud, toute la côte orientale d'Amérique était, à l'époque où elle fut découverte, occupée par de rudes tribus qui ne cultivaient pas le maïs et faisaient du pain avec de la farine de manioc. Le

même usage existe encore dans la Guyane anglaise et au Brésil.

UNE FORÊT

Après avoir traversé un champ nouvellement défriché, puis un ruisseau couvert sur ses deux rives d'une quantité de plantes dont on tire de souples filaments, nous entrons dans la forêt par un chemin péniblement tracé entre des arbres qui s'élancent si haut dans les airs qu'à peine peut-on voir leur dôme de feuillage. Des lianes flottantes suspendues à ces arbres comme des câbles aux mâts des navires, les relient l'un à l'autre en un vaste réseau et les parsèment de fleurs empourprées. Aux tiges colossales s'enlacent des vanilles et d'autres plantes grimpantes. Sur les rameaux séculaires s'épanouissent des masses d'épiphytes; de ces mêmes rameaux descendent vers la terre de flexibles et solides arums, dont les indigènes font d'excellents cordages.

De tous côtés, des palmiers semblables à des colonnes de marbre, des fougères qui balancent à vingt pieds de hauteur leur élégant panache, et des amas d'héliconées, de mélastomes, de bégonias, ces élégants arbustes que nous élevons à grands frais dans nos serres, qui dans ces belles

forêts grandissent et fleurissent librement en pleine terre. Çà et là, le sol est couvert d'une quantité de fleurs jaunes, rouges, blanches, qui exhalent un suave parfum. Elles viennent des arbres gigantesques dont on n'aperçoit pas la cime aérienne.

Çà et là, entre deux bordures de mousse et de fougère, coulent de frais ruisseaux où les oiseaux viennent boire. L'oiseau-mouche s'élance comme une flèche, plane un instant dans l'air avec ses ailes d'or, de pourpre, d'émeraude, puis disparaît comme un rayon de lumière.

On ne voit point dans ces forêts des tropiques les teintes jaunes et brunes de nos bois au retour de l'automne, ni le sommeil de l'hiver, ni l'éclosion du printemps. L'éternelle humidité du sol, l'éternel été de l'atmosphère produisent dans ces forêts une éternelle verdure et une prodigieuse variété de végétaux. Nous ne voyons point ici des groupes d'arbres de même espèce, comme nos chênes, nos hêtres, nos sapins. Ici chaque plante touche à une plante d'une autre famille, et il semble que, dans une rivalité puissante, chaque arbre s'efforce de monter au-dessus de son voisin.

LE CAOUTCHOUC

L'un des principaux États de l'Amérique centrale se divise en trois zones longitudinales. La zone

occidentale sur les rives du Pacifique est une terre fertile, une riche terre qui produit en abondance toutes les plantes des tropiques. La zone centrale est une savane, un pâturage où çà et là on cultive le maïs et la canne à sucre. Dans la zone orientale jusqu'aux bords de l'Atlantique, tout le sol est couvert de grands bois. Il y a là des arbres qui s'élèvent sans un nœud, sans un branchage, jusqu'à 100 mètres de hauteur, là le bois de rose, l'acajou et le colossal cèdre, là les arbres médicinaux : le copayer, l'ipécacuanha, et les arbres à résine, le copal, le caoutchouc.

Les anciens habitants de l'Amérique connaissaient le caoutchouc. Les Mexicains en faisaient des balles, qu'ils appelaient dans la langue des Aztèques *ulli*. De là le nom d'*ulleros* par lequel les Espagnols désignent ceux qui sont employés à la récolte de cette résine. Au Brésil elle est produite par une sorte d'euphorbier que l'on nomme dans les traités de botanique *Siphonia elastica*. Au Nicaragua on la tire d'une espèce de figuier, *Ficus elastica*.

On ne trouve plus le caoutchouc si aisément qu'autrefois. Les marchands qui spéculent sur cette denrée enrôlent des hommes vigoureux qui pour un salaire déterminé pénètrent dans les profondeurs de la forêt en remontant avec des canots les rivières.

Quand un de ces ulleros découvre un des arbres

qu'il cherche, il grimpe à son sommet à l'aide des lianes qui l'entourent et y fait de distance en distance une incision. Par là découle un liquide blanchâtre comme du lait, qui en séchant se durcit, se brunit et forme le caoutchouc. Dans ces incisions, de gros scarabées viennent pondre leurs œufs et l'arbre périt. D'un figuier élastique de 1 m. 60 de diamètre on tire environ vingt gallons[1], et chaque gallon donne deux livres et demie de caoutchouc.

Malgré les difficultés, le commerce de cette si utile production s'accroît constamment.

D'une année à l'autre, on l'a vue doubler de valeur dans le petit port de Don Juan de Nicaragua.

(Thomas Belt, *The naturalist in Nicaragua.*)

ABDOUL KADIR

HISTOIRE ORIENTALE

Tout jeune, entraîné par une foi fervente, Abdoul Kadir a demandé à sa mère la permission de se rendre à Bagdad pour se consacrer à la vie religieuse.

Sa mère est affligée de son départ, mais elle ne peut s'opposer à sa vocation, et elle lui dit en l'embrassant : « Je possède quatre-vingts pièces d'or.

1. Le gallon équivaut à quatre litres.

Ton frère doit en avoir quarante, et toi, quarante. Les voici, mon cher enfant, tu t'en vas, je suis vieille, je ne te reverrai pas avant le jugement dernier. Quelle que soit ta situation, promets-moi de ne jamais mentir.

— Je vous le jure », reprend le pieux Abdoul Kadir.

Et il part.

Dans un sombre défilé la caravane dont il fait partie est arrêtée par des brigands et dévalisée. L'un d'eux s'approche du jeune voyageur, lui demande s'il a quelque argent, et Abdoul répond : « J'ai quarante pièces d'or cousues dans mon vêtement ». Le voleur s'éloigne, pensant que ce garçon plaisante. Un autre vient, qui lui adresse la même question et reçoit la même réponse.

On le conduit devant le capitaine, qui s'écrie d'un air narquois : « Eh bien, mon petit bonhomme, quel bijou, quel trésor, avez-vous à nous donner?

— Je l'ai déjà dit à deux de vos gens, réplique Abdoul : j'ai quarante pièces d'or cousues dans mes vêtements. » On le déshabille; et le capitaine, en voyant cet or, lui dit : « Pourquoi donc as-tu révélé ce qui était si bien caché? »

Abdoul répond : « Parce que j'ai promis à ma mère de ne jamais mentir.

— Ah! s'écrie le chef de brigands avec une vive émotion, comment à ton âge as-tu si bien le sentiment du devoir envers ta mère, et moi, misérable,

j'ai oublié mes devoirs envers Dieu. Mais c'en est fait, donne-moi ta main, mon enfant. Par cette main innocente je jure d'expier mes crimes et de rentrer dans la bonne voie. »

Ses compagnons, saisis d'un même sentiment de repentir, s'écrient : « Nous suivrons ton exemple. Comme tu nous as conduits au mal, tu nous conduiras au bien. »

Ainsi par l'accomplissement d'une honnête promesse, soixante brigands furent convertis.

(*Sketches of Persia.*)

LE PIGEON DU CAP

Dans le cours d'un long voyage, lorsque pendant plusieurs mois on ne voit que la mer et le ciel, si tout à coup apparaît quelque objet nouveau, il attire le regard et occupe la pensée. Quelquefois c'est un pétrel qui vole comme une hirondelle, tournoie en différents sens, et se plaît à jouer avec les flots; quelquefois un autre oiseau qu'on appelle le paille-en-queue, qui avec un cri perçant comme celui du faucon semble, comme le messager du soleil, souhaiter la bienvenue aux voyageurs à leur arrivée sous les tropiques. Il plane un instant au haut des mâts, puis pousse encore un cri et disparaît.

Parfois c'est une troupe de souffleurs qui passe et repasse en bondissant, parfois une baleine qui fait un grand bruit par la masse d'eau qu'elle déplace en s'élevant à la surface des vagues; parfois c'est un requin affamé. Il suit le navire, espérant en obtenir une proie. Mais il se laisse prendre lui-même à l'amorce qu'on lui jette, et, lorsqu'on l'a péniblement transporté sur le pont, il est affreux à voir avec les secousses de sa queue formidable dans ses dernières convulsions. Les matelots le dépècent et en font de bons repas.

Mais ce qui plaît au marin, c'est l'oiseau qui l'accompagne sur un espace de plus de mille lieues, jusqu'au cap Horn ou au cap de Bonne-Espérance, et lui annonce tantôt le calme et tantôt la tempête.

Cet oiseau, que les Français appellent ramier, les Anglais pigeon du Cap, les Portugais pintade, c'est le pétrel du Cap, *Procellaria capensis*.

Doué d'une merveilleuse puissance d'essor, il vole du matin au soir, et quelquefois pendant la nuit le long du navire, se plongeant parfois dans les flots, qui semblent l'engloutir, puis se relevant tout à coup et se jouant de la tempête.

La vie de ce pétrel, dont on se plaît à voir les gracieuses évolutions, est un mouvement continu, une chasse incessante. L'hirondelle a dans le jour ses heures de repos, et le soir se retire dans son nid.

Mais le pigeon du Cap poursuit perpétuellement une proie rare et chétive. Dans le jour il ne se repose qu'à de longs intervalles, et la nuit, sur les vagues orageuses, il ne peut guère dormir.

Il ne connaît pas non plus la joie d'une paisible retraite au milieu des roseaux, ou sous un vert feuillage. Les autres oiseaux habitent une région où, pendant une partie de l'année, on est sûr de les trouver, où ils retournent invariablement après la froide saison qui les en a éloignés. Le pigeon nautonier a pour domaine l'immense espace, l'océan Atlantique, la mer du Sud et la mer des Indes, et il est destiné à braver, nuit et jour, tantôt le vent glacial et tantôt les rayons d'un soleil ardent.

Compagnon inséparable du navire, ce n'est cependant pas pour le plaisir de voir les matelots que le pigeon du Cap les suit si fidèlement; non, c'est pour saisir quelques parcelles des différentes choses qu'on jette par-dessus le bord et divers coquillages qu'il découvre dans le sillage du bâtiment. Étonnante est sa voracité, étonnante aussi la promptitude avec laquelle il s'empare sur une mer orageuse d'un objet imperceptible, et sa vue en cette chasse ardente n'est point secondée par l'odorat, car souvent il se précipite sur un morceau de bois et ne l'abandonne que lorsqu'il a reconnu son inutilité.

Par leur forme, par leurs dimensions et leur

plumage, les pigeons du Cap ressemblent à nos pigeons domestiques. Ils apparaissent en grand nombre dans les temps orageux et dans les régions méridionales. En hiver, c'est-à-dire au mois de juin, juillet et août, ils suivent constamment les navires entre le 23e et le 31e degré de latitude.

Mais un sûr instinct partout les guide, et quand vient l'été, ils savent bien trouver l'île lointaine, le roc solitaire où ils sont nés, où ils vont faire leur nichée.

(H. Mouhot, *Travels in Indochina.*)

AU PIED DE L'HIMALAYA

J'avais vu le mont Blanc, la plus haute cime de l'Europe. Je voulais voir l'Himalaya, où sont les sommités du globe.

De Lahore en deux jours j'arrive à Saharanpour, à quinze lieues de la Dehra-Doun, la belle vallée qui s'étend au pied de l'Himalaya. Pour y aller, nous louons une espèce de charrette qui ressemble à un omnibus et à une prison ambulante. A droite et à gauche, dans toute la longueur est un large banc sur lequel les Indiens s'étendent quand ils voyagent la nuit, et dorment très bien malgré les rudes cahots. Mais nous voulions voyager de jour pour voir le pays. Notre conducteur, animé

par la promesse d'une gratification, nous mène rapidement. A l'approche de chaque relais il sonne du cor pour annoncer notre arrivée et pour que le chef de station se hâte de nous préparer un nouvel attelage. En arrivant aux terrains montueux, on nous donne un cheval de renfort, puis deux, puis plus loin deux mules et un cheval de selle monté par un guide indien qui, avec sa robe blanche et son turban, produit vraiment un très bel effet. Ce guide veut aussi nous mener rapidement : nous montons et descendons les collines au grand trot; notre conducteur fait retentir son cor, et les gens du pays, en nous voyant passer, demandent quels sont ces personnages qui voyagent avec un tel fracas. Mais à la dernière station, à l'entrée d'un haut défilé, on augmente encore notre attelage : on y ajoute deux de ces grands bœufs indiens qui ont une bosse sur le dos. Nous gravissons la chaîne des Sivalik, et tout à coup à nos yeux apparaît un des plus beaux spectacles que nous ayons vus dans l'Inde : la vallée de Dehra-Doun entre deux chaînes de montagnes, les Sivalik dont nous venons de franchir une des arêtes, et les premières lignes de l'Himalaya. Cette vallée a 15 milles de largeur et environ 60 de longueur. Elle touche d'un côté à la Djamna, et de l'autre au Gange. Par sa situation entre ces deux remparts de montagnes et ces deux grandes rivières, elle a une température et une humidité qui

lui donnent une perpétuelle verdure. On ne peut rien voir de plus gracieux que les bambous qui croissent là à une grande hauteur. Là aussi est le pypal, le figuier des pagodes, un arbre vénéré ; là on fait de bonnes récoltes de thé, de café, de tabac, de cannelle, de clous de girofle. Nous venons de traverser les plaines desséchées de l'Inde, et cette vallée nous semble un paradis terrestre. Pour comble de joie, nous allons nous reposer sous le toit d'un ami.

Mais il me tarde de voir les neiges de l'Himalaya, et le lendemain matin, avant le lever du soleil, mon aimable hôte se met en route avec moi.

Une voiture nous conduit à deux lieues de distance, puis nous montons à cheval. La lumière du jour apparaît sur les hauteurs, et nous chevauchons sur un tortueux sentier. Nous n'avons point devant nous un terrain uni s'élevant graduellement à travers une épaisse forêt, mais un sol déchiré périodiquement depuis des milliers d'années. Au printemps, la fonte des neiges et les pluies forment des torrents qui se précipitent impétueusement sur la pente des montagnes, renversent tout ce qu'ils rencontrent, creusent d'innombrables ravins, jusqu'à ce qu'ils se versent dans le Gange et la Djamna.

De distance en distance nous nous arrêtons sur notre rude chemin. Du haut d'un roc, nous contemplons la vaste prairie que nous venons de

quitter. Tout ce qui constitue un grand paysage : plaines, montagnes, jardins, rivières, forêts et villages, tout est réuni dans cette vallée, la plus belle de l'Inde après celle de Cachemire. Près de nous, sur différents points, nous avons un curieux travail à observer, le travail des pauvres gens. Partout où ils trouvent un peu de terre végétale, ils y sèment du blé. Partout où ils voient une espèce d'herbage, ils y conduisent leurs chèvres et leurs moutons.

Cependant nous devons nous remettre en route. Le soleil darde déjà ses rayons et il nous faut encore trois heures pour arriver aux deux stations de Marsomie et de Landour. Ces stations, chères aux Anglais, ne sont point des villes ni même des villages. Je pourrais les comparer aux hameaux épars des Alpes. Mais à travers les Alpes on ne verra point d'habitation en de tels sites et à une telle élévation; sur ces flancs ravagés de l'Himalaya on ne trouverait pas un emplacement pour bâtir un village, pour aligner une rue. Chaque maison est construite, de-ci de-là, sur une bande de terre, sur une pointe de roc, à 2 500 mètres de hauteur. C'est dans ces bengalows aériens, dans ces nids d'aigle que les Anglais aiment à se retirer en été. De là, par-dessus les cimes des Sivalik, leur regard s'étend jusqu'aux plaines de l'Inde.

Nous traversons Landour ; nous allons jusqu'à

Lal-Tiba, qui est beaucoup plus élevé. Là je vais contempler les sommités de l'Himalaya. Mais ma première impression n'a point été ce que j'espérais. Je suis en droite ligne à vingt-cinq lieues de distance de ces sommités. Dans cet éloignement elles ne me semblent pas plus hautes que le mont Blanc dans le val de Chamonix, et elles ne s'élancent point d'un seul jet dans les airs, comme la Cordillère du Mexique. Elles s'élèvent en rangées successives, graduellement l'une au-dessus de l'autre, et emplissent l'horizon. Elles m'apparaissent comme une mer de montagnes ondulantes, roulant jusqu'au centre de l'Asie, ou comme un continent de glaces dans les régions polaires avec de hautes cimes dans un océan sauvage[1].

(Henri Field, *From Egypt to Japan.*)

1. La chaîne de l'Himalaya, dont le nom signifie « domaine des neiges », forme une courbe de 500 lieues de longueur et de 40 à 50 de largeur. Quarante-cinq de ses pics s'élèvent à plus de 7 500 mètres : le Sihsour à 8472 mètres, le Kintchindjinga à 2581 mètres, l'Everest à 8839 mètres, etc.

A la base de ces montagnes est la végétation des tropiques ; à 1600 mètres de hauteur sont les plantes de l'Europe ; à 4200 mètres, on récolte encore du blé.

Les plus hautes cimes après celles de l'Himalaya sont : Dans le Caucase, l'Elbrouz, 5647 mètres ;

Dans les îles d'Afrique, le pic de Ténérife, 3700 mètres ;

En Amérique, le Chimborazo, 6253 mètres ;

En Océanie, le Mauna-Loa, 4197 mètres ;

En Europe, le mont Blanc, 4810 mètres.

LES SERPENTS DANS L'ÎLE DE SUMATRA

L'île de Sumatra est tout un monde. Le gouverneur de Palembang régit une contrée aussi vaste que l'Angleterre et l'Irlande réunies. La ville de Palembang a une population de Malais et de Chinois, dont la plupart vivent sur des radeaux. A l'intérieur il y a différentes races parlant différentes langues. Mais la plus grande partie de l'île est encore couverte de jungles et de forêts habitées par des tigres, des rhinocéros et une quantité d'éléphants sauvages. C'est une chose étrange qu'on ne cherche point à les prendre pour les apprivoiser et s'en servir comme bêtes de somme. On les tue pour enlever leur ivoire. Pour les tuer, il faut organiser de grandes chasses, ce qui ne peut se faire chaque jour. Souvent ils errent par centaines, brisent les clôtures, dévastent les plantations.

Les habitants de Sumatra ont d'autres voisins plus tenaces et à tout instant vraiment redoutables : ce sont les serpents. Mais ils ne s'en effrayent point et ne cherchent pas à les détruire. Au contraire, ils les laissent circuler librement. On peut voir dans plus d'une maison le serpent noir ou le boa s'installer sans peine sur les planches du garde-manger, ou dormir tranquillement au soleil

sur la véranda. Le serpent noir et le boa font la guerre aux rats. On les traite comme des animaux domestiques. Il en est à peu près de même à Java. « Nos serpents, me disait un jour un médecin de ce pays, rendent de grands services aux jardiniers. Ils dévorent les insectes, les vers, les souris. Ils rôdent autour de nos habitations, et ordinairement n'y entrent pas. Mais vous savez qu'ils sont très sensibles à la musique. Le soir, quand nous ouvrons nos portes et nos fenêtres pour aspirer un peu d'air frais, si quelqu'un de nous fait vibrer un violon ou résonner un piano, si ces silencieux mélomanes entendent une mélodie qui leur plaît, on les voit s'avancer l'un après l'autre comme des invités, et on ne s'en inquiète point. »

(H. Field, *From Egypt to Japan.*)

UNE CHASSE AU TIGRE DANS L'INDE

Le matin, à l'heure indiquée, j'accours à la maison où la chasse royale doit être organisée. A mon arrivée, une douzaine d'éléphants sont déjà préparés : les uns ayant sur le dos un pavillon réservé aux femmes et aux vieillards ; d'autres, des matelas attachés avec des ceintures de fer. Il y en a qui portent une demi-douzaine de musiciens

sur un autre sont placés deux canons et deux artilleurs pour faire sortir le tigre dans le cas où il s'obstinerait à rester dans la jungle. Une cinquantaine de domestiques vont de-ci de-là, préparant l'équipement de leurs maîtres, déposant diverses choses pour les pavillons.

Après un rapide déjeuner, nous sommes prêts à partir. Chaque éléphant successivement s'agenouille; à l'aide d'une échelle, nous montons sur son dos. Chacun de nous est armé de deux fusils, et nous voilà gaiement en marche.

Je confesse que je ne vois pas sans quelques alarmes mon éléphant plonger dans une rivière que nous devons traverser. Il avait de l'eau jusqu'au poitrail. Mais il nage bravement et me transporte sain et sauf sur l'autre rive.

Ces éléphants, quels admirables animaux! quelle force et quelle sagacité! En passant à travers un village indien, celui qui marchait en tête de notre troupe voit un petit enfant de quelques mois couché par terre, abandonné au milieu du chemin : il le prend doucement avec sa trompe, le dépose au pied d'une cabane et continue tranquillement sa marche. J'étais encore ému de cette intelligente et délicate action, quand soudain voilà un de nos cornacs qui s'emporte contre l'éléphant sur lequel il est assis, il se met à le frapper, à le lacérer, à lui enfoncer dans le corps avec une sorte de frénésie le fer aigu dont il doit se servir pru-

demment pour le diriger. Personne ne peut voir une telle barbarie sans en être révolté, et en réprimandant l'enragé cornac comme il le mérite, on lui fait comprendre à quel danger il s'expose en maltraitant ainsi un animal irascible et vindicatif. Enfin il s'apaise, et l'éléphant paraît assez calme. Nous espérons que cet incident n'aura pas de suites fâcheuses.

Mais tout à coup on entend un cri de douleur, un cri d'angoisse. C'est l'éléphant outragé qui se venge. Il a saisi avec sa trompe le malheureux cornac, il le jette par terre, le foule à ses pieds, l'écrase, le broie, puis, ayant apaisé sa colère sans frein, s'en retourne rapidement, sans guide, vers son gîte, emportant plusieurs de nos compagnons qui ne peuvent l'arrêter.

Nous cheminons encore une grande heure, non sans peine. L'éléphant est une majestueuse et solide monture, mais peu agréable. On ne s'habitue pas aisément à ses rudes secousses, et il ne faut pas se raidir contre son allure ; il faut s'abandonner au balancement de son corps en avant et en arrière.

Arrivés près d'une jungle épaisse, nous nous plaçons à quelque distance les uns des autres pour occuper un plus grand espace, et nous attendons. Tout à coup un tigre royal s'élance du milieu des broussailles. Je tire sur lui en même temps que mon voisin et plusieurs autres chas-

seurs. Évidemment il a été atteint. Mais il n'en continue pas moins sa course impétueuse, et nous le suivons aussi vite que possible. A l'entrée d'un village où il reçoit de nouveaux coups de fusil, subitement il se retourne, se jette avec fureur sur l'éléphant qui porte les musiciens, saisit l'un d'eux par la jambe, la brise d'un coup de dent, lui emporte le pied et disparaît dans la jungle.

Pour l'en faire sortir il faut l'effrayer. Nos artilleurs s'avancent vers son repaire et allument la mèche de leurs mortiers. Mais cette opération a mis le feu à quelques broussailles. Rapide comme l'éclair, il atteint des masses de roseaux, de plantes desséchées, et en un instant au loin éclate un incendie terrible.

Des cris discordants retentissent dans les airs. Du milieu de la jungle s'échappent à la hâte des légions de serpents et d'autres animaux. L'éléphant qui a porté là les instruments incendiaires s'arrête stupéfié par les flammes qui s'élèvent devant lui. Son cornac, ne pouvant malgré tous ses efforts parvenir à le mettre en mouvement, se jette à terre, pour se sauver en toute hâte. Les canonniers suivent son exemple. Le malheureux animal reste encore immobile. Puis soudain nous le voyons sortir de la jungle et courir affolé, éperdu. Les matelas qu'il portait sur le dos sont brûlés; les chaînes de fer rouges et flambantes restent attachées à ses flancs; tout son corps est en feu,

et ses rugissements annoncent ses douleurs.

Nous voulons aller à son secours. Mais il nous échappe, il va se précipiter dans une rivière, s'y plonge, s'y couche et meurt.

Quelques heures après, nous rentrions à la maison d'où nous étions partis si gaiement le matin. Hélas! quelle fatale journée! Nous avions perdu un cornac, un éléphant, et le musicien lacéré par le tigre était mourant.

(L.-C. Addison, *Traits and stories of Anglo-Indian life.*)

LES RUINES DE THÈBES

Les monuments antiques de la terre des pharaons se partagent en deux régions. Presque toutes les pyramides sont dans la Basse-Égypte, les temples dans la Haute-Égypte. Les premiers que l'on découvre en remontant le Nil, c'est à Dendérah. Le centre des réminiscences historiques est à Thèbes. Là, dans une vaste plaine entourée d'un cercle de montagnes, sur les deux rives d'un fleuve plus grand que l'Euphrate et le Tigre, s'élevait, il y a quatre mille ans, une ville plus grande que Ninive et Babylone, une ville dont le pouvoir s'étendait sur deux continents, sur l'Asie et l'Afrique. Les nations de l'Arabie, de l'Assyrie, de la Perse et du lointain Orient y affluaient comme,

deux mille ans plus tard, les peuples de toutes les contrées affluèrent à Rome.

Là les rois d'Égypte, dans leur omnipotence, érigèrent des palais, des temples, des statues, des obélisques d'une élévation sans pareille. J'ai passé de longs jours à étudier ces œuvres d'un ancien temps, et je n'essayerai pas de les décrire, pas plus que je ne tenterais de décrire les Alpes. Qu'on se figure douze cents sphinx gigantesques rangés de deux côtés sur un espace de deux milles. C'est l'avenue de Louqsor à Karnak. Qu'on se figure une forêt de hautes colonnes de douze pieds de diamètre, d'épaisses murailles couvertes de bas-reliefs, et les prodigieux obélisques d'un seul bloc de granit. C'est l'un des temples de Karnak, et pendant plus de vingt siècles on ne cessa de construire à Karnak.

Maintenant que reste-t-il de cette magnificence, de cette gloire de l'ancienne Égypte? Rien que des ruines. La plaine de Thèbes est silencieuse, déserte. Quelques colonnes, quelques statues encore debout indiquent la place où fut la ville; mais cette ville a cessé d'être, comme le peuple qui l'habitait il y a quatre mille ans. Quelques misérables huttes sont accolées aux murailles des grands temples, quelque pâtre conduit son bétail dans la poussière de Thèbes aux cent portes. J'ai vu là un fellah attelant à sa charrue une vache avec un chameau, et des Arabes à moitié

nus puisant de l'eau entre deux colosses de Louqsor et la statue de Memnon dont les lèvres rendaient des sons harmonieux aux rayons du soleil levant. Ramsès le Grand se consacrait à lui-même partout des monuments. Il en avait érigé une de ses statues à Memphis. Il avait mis dans un des temples de Thèbes une autre, d'une dimension énorme, taillée dans le granit près de la première cataracte. O vanité des ambitions humaines! sur cette statue colossale Ramsès avait fait graver cette inscription : « Je suis le roi des rois » ; et il croyait bien qu'elle subsisterait à jamais dans sa splendide cité. Elle a été renversée par le farouche Cambyse, elle gît sur le sol, mutilée, presque réduite en poussière.

(H. Field, *From Egypt to Japan.*)

LA VICTORIA REGIA

Cette fleur aquatique est la plus grande, la plus riche, la plus belle de cette famille de fleurs que les botanistes appellent les Nymphéacées. Ses feuilles ont de quinze à dix-huit pieds de circonférence. Elles sont échancrées d'un côté, relevées en nacelle sur leur bord, d'un vert foncé en dessus, colorées en rouge à leur face inférieure, traversées par un réseau de nervures saillantes et

aiguillonnées. Sur ces feuilles s'élèvent, à environ trente centimètres au-dessus de l'eau, des fleurs qui, dans leur complet développement, ont trois à quatre pieds de circonférence. Leurs pétales se déploient le soir. Du blanc le plus pur, ils passent en vingt-quatre heures par plusieurs nuances roses jusqu'à ce qu'ils arrivent à un rouge éclatant. Pendant le premier jour de son éclosion, la magnifique fleur exhale un doux parfum. A la fin du troisième jour elle se fane et se replonge dans l'eau, où ses graines vont mûrir. Ces fruits renferment une bonne fécule. Les Indiens les recueillent et en font un de leurs aliments. On trouve la *Victoria regia* dans quelques fleuves de la Guyane, mais principalement au Brésil, dans les lacs formés par l'Amazone et par ses affluents.

Elle a été signalée au commencement de ce siècle par notre célèbre naturaliste Bonpland. En 1827 M. Alcide d'Orbigny en envoya quelques spécimens dans un bocal d'alcool. Mais c'est un voyageur anglais, M. Bridges, qui l'a réellement fait connaître à l'Europe.

En 1845 M. Bridges, errant le long du Yacouma, arrive à un lac caché dans une profonde forêt, et là s'épanouissent plusieurs tiges de la fleur splendide. Dans le transport d'admiration qu'il éprouve à les voir, il va se jeter à terre pour les saisir. Son guide l'arrête et lui indique du doigt un alligator, immobile dans le lac, attendant sa proie.

Si résolu qu'il soit dans ses explorations, le brave voyageur n'a nulle envie de s'exposer aux dents du monstrueux animal. Mais il ne veut pas non plus renoncer à son trésor végétal. Il court au village voisin, se procure un canot, des rameurs, revient au lac odorant et fait sa moisson. Ses belles fleurs étaient bien desséchées quand il retourna en Angleterre ; il avait pu en conserver dans une terre humide quelques graines : M. Paxton, le célèbre jardinier du duc de Devonshire, l'architecte du Palais de Cristal, fit creuser un large bassin dans les serres de Chatsworth, y sema quelques-unes des graines que M. Bridges lui avait remises, et eut la joie de voir éclore dans toute leur magnificence les fleurs du lac des Amazones, et il leur donna un royal nom, cher aux Anglais : *Victoria regia*.

Au Brésil on les appelle les « bancs de jacana », parce que souvent on voit se poser sur leurs larges feuilles le jacana, ce singulier oiseau qui a de si longues pattes.

(Kidder, *Brazil and the Brazilians*.)

LE FLEUVE DES AMAZONES

Nos fleuves d'Europe sont petits comparativement à ceux d'Amérique.

Le Volga, l'une des grandes artères de la Russie,

a une longueur de 3400 kilomètres ; le Danube, de 2790; le Rhin, de 1400 ; la Seine, de 800; la Tamise, de 400.

Dans l'Amérique du Nord est le Mississipi, découvert par un missionnaire français, le Père Marquette, exploré par un gentilhomme français, C. de la Salle. Avec le Missouri, dont il est la continuation, il a 700 kilomètres de longueur.

Dans l'Amérique du Sud est l'Amazone, aussi long et plus large, l'Amazone, le plus majestueux, le plus beau fleuve du monde. Il descend d'un lac des Cordillères, qui est à la limite des neiges, à 4500 mètres au-dessus du niveau de la mer, près des mines d'argent de Cerro de Pasco. A 2800 kilomètres de son embouchure il a 6 mètres de profondeur et 4 kilomètres de largeur. Puis il est rejoint par le rio Negro, qui descend des montagnes du Venezuela par le gigantesque Madeira, et alors d'une de ses rives on ne peut distinguer l'autre. Plus loin, après sa jonction avec le Pará, il est aussi large que la mer Baltique. De l'Apourimac jusqu'à l'Atlantique il parcourt un espace de 7200 kilomètres, et dans les flots de l'océan, où il se jette par une immense embouchure, on reconnaît l'action de son eau fraîche jusqu'à 100 lieues de distance.

La plus grande partie de la magnifique province à laquelle il donne son nom est encore inexplorée. On ne connaît guère que les terrains

qui avoisinent ses lacs et ses rivières. Quelques Indiens seulement, quelques chasseurs, quelques intrépides naturalistes ont pénétré dans les profondeurs de ses forêts vierges, de ses vallons, de ses montagnes inhabités.

QUETZACOATL

A Cholula, l'une des plus anciennes villes du Mexique, s'élève un monument religieux qui jadis attirait chaque année une quantité de pèlerins. Le temps l'a revêtu d'un amas de plantes sauvages qui lui donnent l'apparence d'un agreste monticule. C'est une pyramide quadrangulaire, comme celles d'Égypte. Elle a 177 pieds de hauteur et 1 400 pieds de largeur à sa base : on n'en compte que 700 à la fameuse pyramide de Chéops.

Au-dessus de cet édifice, jadis était un temple consacré à Quetzacoatl, le dieu de l'air, l'une des plus aimables images de la mythologie des Aztèques, ces habitants primitifs du Mexique.

Elle était aussi poétique et plus morale que celle de la Grèce, la mythologie de ces peuplades auxquelles on a si souvent accolé l'épithète de sauvages. Les Aztèques croyaient à l'immortalité de l'âme, aux peines et aux récompenses de l'existence terrestre dans une autre sphère. Ils

croyaient que ceux qui avaient commis de mauvaises actions seraient pendant des milliers d'années plongés dans les ténèbres; que ceux qui n'avaient fait ni bien ni mal revivraient sans agitation et sans joie dans une sorte de perpétuelle somnolence. Mais les âmes des héros qui tombaient sur le champ de bataille, ou des hommes généreux qui se sacrifiaient à une noble cause, étaient transportées près du soleil. Elles l'accompagnaient en chantant et en dansant sur sa route à travers le ciel, puis elles animaient de grands nuages d'or, ou des oiseaux d'une éclatante beauté, et se délectaient dans les fleurs et les parfums des jardins du paradis.

Les Aztèques croyaient à l'omnipotence d'un Dieu suprême, créateur de l'univers, et l'invoquaient pieusement. Mais ils avaient un grand nombre d'autres dieux : les dieux des bois et des montagnes; les dieux des saisons, le dieu du foyer, le dieu de la guerre et le dieu particulièrement aimé et béni, Quetzacoatl.

C'est à celui-là qu'ils devaient le plus précieux enseignement. Par lui ils avaient appris à construire des maisons, à cultiver la terre, à forger les métaux. Ils lui devaient leur prospérité. Par son pouvoir, les champs produisaient des récoltes merveilleuses. Le maïs renfermait tant de grains qu'un seul épi faisait la charge d'un homme; l'air était embaumé par les plantes fleuries, et de toutes

parts résonnaient des chants joyeux. C'était l'âge heureux, l'âge d'or de cette honnête nation.

Un jour, par suite d'un conflit avec quelques autres dieux, Quetzacoatl résolut de quitter le pays. Chemin faisant, il s'arrêta à Cholula, où il avait un si beau temple, et il dit à ses fidèles adorateurs qu'un jour il reviendrait près d'eux, ou leur enverrait ses descendants. Puis il se dirigea vers le bord de la mer, s'embarqua sur un navire fait avec des peaux de serpent et disparut.

De génération en génération les Aztèques conservèrent son culte. Ils glorifiaient sa mémoire; ils attendaient son retour. La tradition le représentait comme un grand bel homme, qui avait les cheveux noirs, la peau blanche et une longue barbe. Cette tradition du Dieu aimé et la croyance à ses promesses aidèrent puissamment les Espagnols dans leur invasion.

Aux yeux des naïfs Aztèques, Fernand Cortez apparut comme l'envoyé de Quetzacoatl, et il fut accueilli avec un profond respect. « En arrivant près de Cholula, dit Bernal Diaz, le ponctuel historien de la conquête du Mexique, nous vîmes venir à notre rencontre les caciques, les prêtres et un grand nombre d'autres Indiens. La plupart étaient revêtus d'un costume en coton imitant les marlottes moresques. Ils nous abordèrent de l'air le plus pacifique et avec les meilleurs témoignages de bon vouloir. Les prêtres avaient des cassolettes

avec lesquelles ils encensèrent notre capitaine ainsi que tous les soldats qui étaient près de lui[1]. »

Ah! les pauvres Indiens, si confiants, si généreux, et bientôt si horriblement torturés!

CINQ AU WHIST

Nous faisions une partie de whist. Maxey gagnait plusieurs *mouhrs*[2] et semblait très content de sa soirée. C'était à lui à jouer, et tout à coup nous le voyons immobile, craintif, embarrassé.

« Jouez donc, lui dit Churchill, un de nos jeunes et vifs camarades.

— Silence! répond Maxey d'un ton de voix étrange.

— Êtes-vous malade? s'écrie notre partenaire en faisant un mouvement pour se lever.

—Au nom du ciel! murmure Maxey avec angoisse en posant ses cartes sur la table, ne bougez pas. Si vous tenez quelque peu à ma vie, ne bougez pas.

— A quoi pense-t-il? me dit Churchill. A-t-il perdu la raison?

— Je vous en conjure, reprend Maxey, ne bougez

1. *Historia de la conquista de Nueva España*, cap. LXXXII.
2. Pièce d'or d'une valeur de 38 francs.

pas. Si vous faites le moindre mouvement, je suis un homme mort. »

Nous le regardons tout étonnés, et il ajoute :

« Autour de ma jambe est enroulée une cobra capello ».

Ces mots nous font tressaillir et nous voudrions nous éloigner. Mais un regard de notre pauvre ami nous cloue à notre place, bien que nous sachions à quel péril nous sommes exposés si la terrible vipère vient vers nous.

Maxey portait des culottes et des bas de soie : rien n'atténue pour lui le contact de la cobra. Il la sent, en quelque sorte, collée sur sa chair, et il sait que lorsqu'elle mord, la morsure est sans remède. Sa figure est pâle, sa bouche livide, son œil hagard, il ose à peine respirer, et nous le regardons avec une anxiété presque aussi intense que la sienne.

Après un moment de silence il nous dit à voix basse :

« Demandez du lait. Qu'on l'apporte près de moi, et qu'on en verse une partie sur le plancher. »

Un domestique qui se tenait debout à l'extrémité de la chambre sortit pour accomplir cet ordre.

« Hélas ! murmura le malheureux Maxey, j'ai une femme et des enfants en Europe. Dites-leur que ma dernière pensée a été pour eux, que

je les bénis, que je leur donne tout ce que je possède. Voilà que la vipère se remue. Oh! Dieu, c'est pourtant triste de mourir d'une telle mort! »

Le domestique apporta près de notre ami la jatte de lait, en versa quelques gouttes par terre, et, sa tâche accomplie, s'éloigna précipitamment.

Nous attendions en un profond silence l'effet que le lait pouvait produire, et Maxey dit d'une voix gémissante :

« La vipère serre dans ses anneaux plus fortement ma jambe. Elle s'agite, je n'ose me baisser pour la regarder. Mais je sens qu'elle lève la tête. C'est le mouvement final.... Mon Dieu! voici ma dernière heure, pardonnez-moi mes péchés. Ah! elle fait un nouveau mouvement. Il me semble qu'elle se déroule. Oui! oui! elle s'en va. Oh! Dieu de miséricorde! »

L'effroyable bête, attirée par l'odeur du lait, était en effet descendue près du bol où elle allait boire, et bientôt elle fut tuée.

Notre ami tomba avec un cri de joie dans nos bras.

(Lieut.-colonel Addison, *Traits and stories of Indian life.*)

JAVA

De Singapour un bateau me transporte en trois jours à Batavia. Il n'y a point là de port, mais

une grande rade où flottent une quantité de bâtiments de guerre et de bâtiments de commerce de tous les pays. Le quai est à deux milles de distance. Une embarcation gouvernée par quelques rameurs m'y conduit rapidement, et me voilà sous l'Équateur en pleine Hollande. La ville est traversée par des canaux comme Amsterdam et Rotterdam. Les rues sont larges et bordées d'arbres comme à la Haye; les maisons peu élevées, plus confortables que brillantes. Il y en a qui sont charmantes à voir dans les jardins qui les entourent; toutes leurs fenêtres et toutes leurs portes ouvertes comme pour inviter le passant à entrer et à prendre sa part du déjeuner ou du dîner qui est sur la table. J'ai été reçu dans plusieurs de ces maisons, et je dois dire que l'hospitalité néerlandaise n'est point un vain mot.

Les deux principaux ornements de Batavia sont les deux vastes squares qu'on appelle le square du Roi et le square de Waterloo.

Mais Batavia n'est point la vraie capitale de Java. Son climat est trop malsain. Le siège du gouvernement est à 10 lieues de là, à Buitenzorg (Sans-Souci). Un chemin de fer nous y mène en deux heures. Nous passons par de superbes champs de riz. C'est le temps de la récolte. Hommes, femmes, enfants, tout le monde est à l'œuvre, et l'on n'entend ni le cliquetis d'une faux ou d'une faucille, ni le roulement d'une moissonneuse. Le

riz est coupé tige par tige avec de petits couteaux et rangé par tas de cinq faisceaux semblables à des bottes d'asperges. Quatre de ces faisceaux appartiennent aux cultivateurs, le cinquième au propriétaire.

Un travail si minutieux et si lent révolterait le fermier américain. Mais les Javanais y tiennent. C'est en ce temps de récolte que la plupart des mariages s'organisent. Il ne trouve pas la journée trop longue le jeune homme qui est là sous un ciel lumineux, au milieu d'une éclatante verdure, près de la jeune fille qu'il aime et dont il espère être aimé.

Une autre bonne récolte pour les Javanais est celle des noix de coco, qui leur donnent un aliment et une boisson, et celle des nids d'hirondelle, que les Chinois achètent à un haut prix. Ces nids se trouvent dans les grottes des rochers. Le chasseur, suspendu à une corde de bambou, descend du haut de la montagne jusqu'à la grotte féconde, puis ses camarades le hissent avec son butin. J'ai vu une montagne où, en une seule année, on a recueilli des nids d'hirondelle pour une somme de 100 000 francs.

Les maisons de Buitenzorg sont bâties sur des collines au pied d'une chaîne de montagnes qui traverse l'île. Assis sur une bonne chaise de bambou, dans la véranda de mon hôtel, je contemple un paysage qui me fait songer à ceux de la Suisse;

un torrent bondit à mes côtés et se précipite dans la plaine. Devant moi apparaissent des cimes pareilles à celles du Tyrol. Mais sur ces cimes on ne voit point de neige. Dans leurs cavités est le feu du volcan; sur leurs flancs s'élèvent des palmiers de différentes espèces, des bananiers, l'arbre à pain, l'arbre précieux dont l'écorce produit le quinquina et celui que décore la noix muscade.

Il y a à Buitenzorg un jardin botanique qui est une merveille. On y voit toute la splendide végétation enfantée par le soleil et les pluies de l'Équateur, toutes les plantes des tropiques, les fougères gigantesques, les orchidées innombrables. On y voit un caoutchouc d'une dimension énorme. De ses rameaux, comme des rameaux du banian, descendent des rejetons qui s'enracinent dans le sol, se relèvent et forment un vaste réseau.

L'île de Java ressemble par sa configuration à l'île de Cuba. Elle a environ 250 lieues de longueur et 30 de largeur. Par ses différentes zones de végétation, elle a dans toute son étendue une éclatante beauté. C'est, dit M. Onésime Reclus, le chef-d'œuvre de la création.

Dans les îles qui l'avoisinent, le naturaliste peut faire aussi d'abondantes récoltes, et l'on en cite plusieurs où le philologue et l'ethnographe pourraient entreprendre de curieuses études. Dans les montagnes de Rhis il y a une race d'hommes

sauvages qui vivent sur les arbres comme des singes, et ne parlent pas. Ils gesticulent et crient. Dans les montagnes de Sumatra il existe une autre peuplade de sauvages que l'on ne peut décrire, car on ne les voit pas. Ils vivent dans leur solitude du produit de leur chasse. Avec des flèches empoisonnées ils tuent les animaux les plus vigoureux et les plus redoutables. Les diverses choses qu'ils ne peuvent récolter ou façonner eux-mêmes, et dont ils ont besoin, ils se les procurent par leur commerce, un commerce où ils restent invisibles, un commerce sans argent. Ces hommes vraiment extraordinaires, ces sauvages, ces barbares, ne savent ce qu'on peut faire de ces pièces de métal qu'on appelle l'argent. Ils ignorent aussi l'art de présenter et de faire valoir une marchandise, de discuter un prix, de régler une addition. Dans leur candide ignorance ils s'en vont déposer au bord de la forêt des peaux de tigre et des dents d'éléphant, puis ils disparaissent. Les Malais arrivent, étalent au même endroit diverses denrées, et se retirent aussi à l'écart. Les chasseurs reviennent, regardent. S'ils sont contents du lot qui leur est offert en échange de leur butin, ils l'emportent et le marché est fini; sinon, ils s'éloignent, laissant tout sur place. Les Malais alors ajoutent quelques objets à leur première exhibition. L'accord se fait ainsi tacitement. C'est le négoce dans sa plus grande simplicité; c'est, dans

les plus honnêtes conditions, la banque d'échange rêvée par Proudhon.

(H. Field, *From Egypt to Japan.*)

LA DÉCOUVERTE DE L'AMAZONE

Chacun connaît l'étrange et dramatique histoire de François Pizarre, le misérable petit pâtre d'un village espagnol qui devint le conquérant du Pérou. Si étonnant par son intelligence et son courage, si horrible par ses rapacités et ses cruautés, il avait un frère nommé Gonzalve, plus rapace encore et plus cruel. En 1540 Gonzalve partit de Quito avec trois cents soldats d'Europe, quatre mille Indiens qui devaient porter les provisions et les bagages, cent cinquante chevaux, un millier de chiens exercés à poursuivre les Indiens et habitués à manger la chair humaine. Avec cette armée il allait à la découverte de la fabuleuse région de l'Eldorado, enfantée par les rêves d'une ardente convoitise.

On disait que le souverain de ce merveilleux royaume avait une singulière façon de faire sa toilette. Chaque matin, des pieds à la tête, on lui frottait le corps avec une gomme aromatique. Sur cette gomme on soufflait une poudre d'or. Il était ainsi pour tout le jour brillamment habillé.

De là, son titre d'*El Dorado*, le Doré. Dans sa capitale, trois mille hommes étaient constamment employés à façonner des meubles et des ornements en or; les colonnes de son palais étaient en porphyre et en or, les marches de son trône en or. A la porte de cette splendide demeure étaient des lions vivants attachés par des chaînes d'or à des piliers en or.

Les soldats de Gonzalve Pizarre s'en vont à la découverte avec ces histoires qui enflamment leur imagination. Nul chemin n'est frayé devant eux, et nulle carte géographique ne les guide dans leur aventure. Selon de vagues indications, ils doivent aller vers le nord-est. Ils gravissent les plateaux des Andes; ils pénètrent dans de profondes forêts et ils espèrent être assistés par les peuplades indigènes disséminées dans la contrée. Mais déjà, de côté et d'autre, on sait les atrocités qu'ils commettent journellement. On sait que Gonzalve arrête les inoffensifs Indiens qu'il rencontre, les interroge et, s'il n'est point satisfait de leurs réponses, les tue. Quelquefois il les condamne à être brûlés vivants; quelquefois il les livre à ses chiens affamés.

La plupart des peuplades s'enfuient à son approche. Il en est qui lui témoignent un bon vouloir et lui donnent traîtreusement de fausses indications.

Il a subi sur les cimes des Andes toutes les

rigueurs d'une température glaciale. Il arrive de l'autre côté de ces montagnes dans la saison des pluies. Six semaines de pluies torrentielles et presque continues. Elles réduisent en lambeaux les vêtements de la petite armée, elles abîment ses provisions, elles détrempent le sol et en font une sorte de marécage.

Les Espagnols tuent, pour se nourrir, une partie de leurs chiens et de leurs chevaux. Dans leur calamité, ils sont encore soutenus par la perspective du merveilleux pays qu'ils doivent découvrir, et ils cheminent péniblement, résignés à leurs souffrances. Enfin, ils atteignent un des affluents de l'Amazone, le Napo. On leur dit qu'à la jonction de ce fleuve qui leur paraît si grand avec un autre fleuve plus grand encore, ils trouveront une vaste, riche, salutaire contrée. Ils veulent y aller. Mais plusieurs d'entre eux sont malades, d'autres fort affaiblis. Gonzalve imagine de construire pour eux une embarcation. La forêt lui donne de bons bois de charpente. Avec les fers des chevaux on fabrique des clous, et pour le calfatage on fait des étoupes avec les vêtements délabrés des soldats, du goudron avec la résine des arbres. Ainsi peu à peu le navire est achevé, très informe assurément, mais assez solide. Les valétudinaires et une cinquantaine de soldats plus robustes s'y embarquent, et le commandement en est confié à Oronella, un intelligent et courageux officier. Le rustique bâtiment navigue

lentement en se tenant près d'une des rives du fleuve. Les hommes qui sont à terre marchent le long de cette même rive et ne le perdent pas de vue. Quelques semaines s'écoulent encore dans ce pénible voyage à travers une contrée déserte, des plaines boueuses, des collines rocailleuses, des forêts inexplorées. Les pauvres Espagnols ont mangé tous leurs chiens et leurs chevaux. Ils ne trouvent dans les bois que quelques reptiles, et ils en sont réduits à faire bouillir les selles, les brides, les colliers en cuir des animaux qu'ils ont tués.

Dans cette mortelle détresse, Pizarre croit avoir découvert un moyen de salut, c'est que son lieutenant Oronella s'en aille au plus vite vers le pays dont on vante la fertilité, y amasse des provisions et les rapporte en toute hâte à ses malheureux compagnons.

Oronella accepte avec empressement cette proposition, conduit son embarcation au milieu du courant, et elle est emportée au loin rapidement. Bientôt il atteint le confluent des deux fleuves.

Mais leurs rives ne sont point fertiles comme on l'a dit. Il y trouve difficilement quelques vivres pour son équipage et ne peut y amasser des provisions pour les hommes qui sont restés avec Pizarre. L'idée lui vient alors de renoncer à l'engagement qu'il a pris. Comment faire pour retourner près de ceux qui l'attendent? Par terre?

C'est un long et difficile voyage. Par eau? On ne doit pas y songer. Le courant est trop fort. Il ne pourrait le remonter; d'une façon ou de l'autre, il n'apporterait d'ailleurs aux pauvres affamés qu'un si faible secours! Une autre perspective sourit à sa pensée. Il peut descendre le magnifique fleuve jusqu'à son embouchure, voir de grandes terres énormes et les peuples qui les occupent, traverser l'Océan et s'en aller en Espagne demander le prix de ses découvertes.

Il communiqua son projet à ses compagnons. Sauf un jeune cavalier nommé Vargas, tous applaudirent à ses paroles et jurèrent de le suivre partout où il voudrait les conduire. Vargas, persistant dans sa résistance à une résolution qu'il déclarait déloyale et inhumaine, fut mis à terre, abandonné sans ressources. Oronella continua son voyage à travers de nombreux périls : péril de naufrage dans les profondeurs du fleuve impétueux; péril de combat contre les tribus belliqueuses de la contrée, qui parfois s'avançaient fièrement devant lui quand il descendait sur la plage, et parfois le poursuivaient avec leurs canots.

Un jour, il voit apparaître des centaines d'hommes commandés par une douzaine de grandes et fortes femmes, des amazones de cette région sauvage. Elles ne portent point, comme les antiques amazones du Caucase, un bouclier et une lance, mais tout simplement un arc et des

flèches. Une large ceinture est leur unique vêtement, et leurs cheveux, partagés en deux bandeaux, flottent en longues tresses sur leurs épaules. Elles donnent leurs ordres d'un ton d'autorité souveraine. Les guerriers qu'elles conduisent à la bataille semblent très désireux de se signaler par leur courage. Mais les armes à feu les épouvantent et ils s'enfuient.

Avec son grossier navire, sans boussole, sans pilote, Oronella se lança hardiment dans l'océan, fit une relâche à l'île de Cabagua dans la mer des Caraïbes et arriva en Espagne. Son récit de voyage, les détails qu'il donnait sur l'immense espace qu'il avait traversé, et sur l'El Dorado où il espérait bien arriver, excitèrent à Madrid un vif enthousiasme. Une ordonnance royale lui conféra le droit de conquérir les royaumes qu'il avait découverts, et lui en confia le gouvernement. Avec cet acte il obtint aisément tout ce qui lui était nécessaire pour entreprendre son expédition. De tous côtés des hommes avides d'aventures, comme on l'était en ce temps, demandaient à servir sous ses ordres. Il partit plein de confiance avec une bonne cohorte de soldats et traversa en droite ligne l'océan. Mais il se perdit dans une des embouchures du fleuve qu'il avait si bravement descendu. Il mourut, et ses soldats ne firent aucune conquête.

Gonzalve Pizarre, près duquel il devait retourner, l'attendait de jour en jour dans sa forêt sauvage.

Il l'attendit longtemps, et enfin, ne le voyant pas revenir, et n'ayant nulle nouvelle de lui, il résolut d'aller aussi vers la contrée dont il lui avait tant vanté les richesses. Il se mit en marche avec un nouvel espoir, et subit une nouvelle et amère déception. Au confluent des deux fleuves, nulle des ressources vitales dont il avait si grand besoin, et nulle trace d'Oronella.

Un jour on voit surgir à la lisière de la forêt un être pâle, décharné, n'ayant pour tout vêtement que quelques haillons. C'est Vargas, si cruellement puni de sa loyale protestation. Il raconte le projet d'Oronella et sa disparition.

Gonzalve, n'ayant plus rien à attendre de son infidèle lieutenant, et ne pouvant, pour se rendre aussi en Espagne, construire un autre navire, pense qu'il n'a pas d'autre parti à prendre que de retourner à Quito. Un long voyage! Quatre cents lieues, et point de chevaux, et point de vivres. Nulle autre ressource que les plantes et les chétifs animaux des bois, et tous ses hommes sont si abattus! Mais il leur dit qu'il les conduira par une meilleure route, et qu'à Quito ils seront pleinement récompensés de leurs longues peines. Toute la ville les recevra avec joie et les honorera comme des héros. Il adoucit leurs tristes réminiscences en caressant leur orgueil. Il releva leur courage par son propre courage. Ces hommes l'ont vu, pendant toute la durée de cette douloureuse pérégrination, vivre

comme eux, souffrir comme eux. Ils l'aiment, ils ont confiance en lui, et pas un ne résiste à sa volonté.

De distance en distance sur le long chemin, plusieurs d'entre eux tombent sur le sol, et leurs camarades les abandonnent, ne pouvant les raviver.

Enfin, au mois de juin 1542, Gonzalve rentre à Quito avec les débris de son armée, quatre-vingts Espagnols, quinze cents Indiens. Son odyssée avait duré deux ans et demi. A son arrivée il apprit l'assassinat de son frère François, le conquérant du Pérou. Quelques années plus tard il devait lui-même être inscrit dans l'énorme martyrologe des découvreurs. Après plusieurs entreprises belliqueuses et plusieurs victoires, il en vint à se révolter contre l'évêque Caren, investi par Charles-Quint d'un pouvoir absolu au Pérou; il fut vaincu, arrêté et décapité. Il avait quarante-deux ans.

Le nom du grand fleuve de l'Amérique méridionale et d'une vaste province du Brésil provient du combat d'Oronella, raconté par le frère Gaspard, un de ses compagnons, et par plusieurs chroniqueurs. De ces récits est née une légende d'amazones qui a eu une certaine popularité, qui a même été admise par des hommes sérieux, notamment par notre savant astronome La Condamine.

Un voyageur anglais, M. Wallace, proteste contre cette crédulité. M. Wallace a vécu parmi

les peuplades indiennes de l'Amérique du Sud. Il parle leur langue; il connaît leurs mœurs. Il déclare que parmi elles on n'a jamais vu la moindre amazone. Les femmes indiennes ne vont point au combat. Mais, dans un grand nombre de tribus, les hommes ont les cheveux partagés en deux bandeaux, flottant sur les épaules et un peigne sur la tête. Leur barbe est régulièrement, soigneusement extirpée; leur poitrine est couverte de colliers, et leurs bras de bracelets. Ils ressemblent à des femmes. Sans doute, dit M. Wallace, ce sont des hommes ainsi parés qui attaquèrent Oronella. De là, l'erreur et le conte.

Southey, l'illustre poète anglais, voulait qu'on donnât le nom d'Oronella au beau fleuve que nul Européen n'avait vu avant lui, et il l'inscrivit sur les cartes qu'il joignait à son histoire du Brésil. Mais sa demande ne fut point écoutée, et l'on peut croire que la plupart de ceux qui naviguent sur le fleuve des Amazones ne songent guère à l'audacieux Espagnol et ne savent peut-être rien de ses aventures.

(Prescott, *History of the conquest of Peru.*)

LE GORILLE

Ce formidable singe n'était pas encore connu en Europe au temps de Buffon. Il a été décrit pour la

première fois par M. Geoffroy Saint-Hilaire. Par sa conformation, c'est le singe qui se rapproche le plus de l'homme. Par sa force et son courage, il est bien au-dessus de l'orang-outang et du chimpanzé. Le gorille et le lion de l'Atlas sont, dit M. du Chaillu, les deux plus terribles animaux du continent africain. Il semble que tous deux se redoutent et ne puissent vivre sur le même sol. On ne voit point de lions dans le pays du gorille, c'est-à-dire dans les montagnes du Gabon, habitées par des peuplades sauvages qui se soucient peu de cultiver le sol. Leur principale ressource est l'éléphant. Pour le vaincre, ils emploient la ruse avec les armes. A certains jours, les hommes se réunissent par centaines et s'en vont dans les bois attacher ensemble les grandes lianes qui descendent des arbres. Ils forment ainsi une espèce de réseau que le colossal quadrupède ne peut briser sans un violent effort, et ils sont là qui attendent. Dès qu'ils voient l'éléphant arrêté dans sa marche, ils le dardent d'une telle quantité de flèches que bientôt son corps ressemble à celui d'un porc-épic. Son sang coule de tous les côtés, ses forces s'épuisent, il tombe par terre sans pouvoir ni se défendre, ni se venger.

Alors les chasseurs se précipitent sur lui et l'achèvent à coups de lance. Puis ils extirpent ses dents, dont ils font un fructueux commerce. Ils enlèvent sa peau, avec laquelle ils façonnent des

boucliers et des ceintures. Ils dépècent son corps et se régalent de sa chair, sans saveur et très dure. Quelquefois ils la font fumer, ce qui la rend encore plus mauvaise.

Une de ces sauvages tribus, la tribu des Fans, sans dédaigner un morceau d'éléphant, a un goût particulier pour la chair humaine. Elle ne mange point ses propres morts, mais elle achète ceux de ses voisins. Pour un mort de bonne dimension, le Fan donne volontiers une petite dent d'éléphant, et s'il en trouve l'occasion, il ne se fait nul scrupule de déterrer un cadavre récemment enseveli.

Mme Ida Pfeiffer, la brave Autrichienne, raconte que dans le cours de ses longs voyages elle arriva un jour au milieu d'une peuplade de cannibales qui tout de suite eurent l'idée de la faire rôtir, et lui annoncèrent sans ménagement ce beau projet. Elle ne se laissa point effrayer. Elle leur dit : « Voyez comme je suis vieille et maigre, mon corps est desséché, rapetissé, racorni, vous ne pourriez pas le manger ».

Ils pensèrent qu'elle avait raison, et la laissèrent partir.

Dans sa passion de naturaliste et de chasseur, M. du Chaillu se jette volontairement au milieu des Fans. Près d'eux est le principal repaire du gorille, et il veut absolument capturer un gorille. Le courageux voyageur sait bien qu'il s'expose à exciter parmi ces anthropophages un monstrueux

appétit, et il ne pourrait dire, comme Mme Pfeiffer, qu'il est vieux et décharné. Mais il voyage avec trois robustes garçons d'une tribu voisine. Il est bien armé et résolu à se défendre.

A son arrivée dans le village dont il a entendu raconter les horribles coutumes, rien n'indique pourtant un danger de cannibalisme. Les femmes et les enfants le regardent avec une sorte de crainte, les hommes avec un muet étonnement. C'est le premier Blanc qu'ils voient, et ses mains, sa figure, ses cheveux, tout leur semble étrange. Ce qui les surprend encore plus, c'est qu'il ait des chaussures à ses pieds, un chapeau sur la tête, une épaisse étoffe sur tout le corps. Comment peut-il porter un tel vêtement? Le leur se compose d'une bande d'écorce légère qu'ils attachent à leurs reins et à laquelle ils joignent un lambeau de peau de tigre ou de chat sauvage. A leur cou sont suspendus un large couteau et un cordon de fétiches, c'est-à-dire d'un amas de misérables petites choses, dents et cheveux d'hommes, plumes et becs d'oiseaux, morceaux de fer, de cuivre, de bois, germes de plantes, toutes choses pour lesquelles le Fan professe un superstitieux respect. Ces hommes sont généralement bien faits, agiles et paraissent intelligents. Mais ils ont les dents limées et teintes en un noir luisant.

Les femmes sont petites, laides et aussi peu vêtues que les hommes. Leur corps est couvert

d'une teinture rouge qui leur tient lieu de robe. Leurs dents sont aussi limées et noires. Les pauvres femmes! elles sont par leurs pères vendues comme une marchandise à celui qui veut les épouser, et elles sont ses esclaves; elles font sa cuisine, cultivent son champ et portent ses bagages.

« La terre des Fans est, dit M. du Chaillu, montueuse, dure et couverte de taillis épais. La chasse n'y est pas facile. Mais je me suis bien reposé, et il me tarde de voir un gorille. Le premier jour, je ne tue que quelques oiseaux ; un de mes compagnons tue un singe. Le soir, nous prenons la résolution de camper au bord de la forêt, pour être à l'œuvre le lendemain de bonne heure.

« Le lendemain, en effet, nous pénétrons dans le bois, et longtemps de côté et d'autre je chemine avec mes compagnons sans trouver ce que je désirais. Tout à coup nous distinguons un bruit de branches qui se brisent. Attention! Ce bruit continue et devient plus fort. Il est sans doute produit par un gorille qui casse des rameaux d'arbres en cueillant les fruits dont il se nourrit. C'est l'idée de mes compagnons, car je les vois qui examinent leurs fusils pour s'assurer que la poudre n'est pas tombée du bassinet. Leur contenance indique qu'ils s'attendent à un événement sérieux. Dans les montagnes du Gabon vivent des singes que les chasseurs poursuivent aisément et dont ils

font d'agréables rôtis. Mais ceux que je désire atteindre sont justement redoutés, et il en est, dit-on, qui ne peuvent être pris par un piège ni tués par aucune balle. Ce sont des hommes ensorcelés et transformés en gorilles.

« Le bruit des branches cassées augmente et se rapproche; puis soudain retentit un rugissement terrible, puis nous voyons surgir, à trente pas de distance, un colossal gorille. Il est sorti à quatre pattes des profondeurs du taillis. A notre aspect, il se lève sur ses larges pieds, de toute sa hauteur. Non, jamais je n'oublierai cette apparition, ce corps énorme, cette poitrine rebondie, ces longs bras musculeux, ces yeux gris dans lesquels flamboie un feu diabolique. On dirait une monstrueuse vision de cauchemar. C'est le roi de la forêt africaine.

« Il nous regarde fièrement, et de ses deux poings frappe à grands coups sur sa poitrine qui résonne comme un tambour, et frappe de nouveau comme pour nous appeler au combat, et de nouveau éclate un de ses rugissements pareils à un tonnerre lointain. Tandis que nous restons en face de lui, immobiles, sur la défensive, il darde sur nous ses regards enflammés; la crête de poils qui est sur son front se hérisse. Il s'avance de notre côté et rugit; il s'avance encore. Il n'est plus qu'à quinze pas de distance. Alors nos fusils sont braqués sur lui. Nous tirons et il tombe. Il expire dans une

violente convulsion en poussant un dernier rugissement. Je le mesure : il a 1 m. 95 de taille. »

(Paul du Chaillu, *Explorations and adventures in Equatorial Africa.*)

LES CIGARES

Au premier voyage de Christophe Colomb à l'île de Cuba, les Espagnols remarquèrent que les habitants du pays faisaient avec une espèce d'herbe sèche un rouleau dont ils mettaient un bout entre leurs lèvres, et dont ils allumaient l'autre avec un charbon, et ils en aspiraient une fumée qui parfois les assoupissait et parfois les enivrait. Cette herbe, qu'ils récoltaient dans leurs champs, ils lui donnaient le nom de *tobacco*; ces rouleaux, c'étaient les primitifs cigares.

Cette belle découverte date de l'année 1492. En quatre siècles, combien de richesses anéanties, de gloires effacées! En quatre siècles, l'île de Cuba s'est enrichie avec son tabac et a conservé la gloire de ses cigares.

L'île de Cuba se divise en deux grandes vallées, la vallée d'en haut, *vuelta arriba*, et la vallée d'en bas, *vuelta abajo*. Celle-ci est la plus fertile. On y voit les plus fructueuses sucreries, les plus florissantes caféières et les meilleures *vegas*. C'est ainsi

qu'on appelle les plantations de tabac. La vega est généralement établie dans les terrains humides, le long des rivières. Elle occupe un terrain de 30 à 40 acres, dont la moitié est couverte de divers petits végétaux et de bananiers, qui donnent le pain quotidien aux basses classes; l'autre moitié est couverte de tiges de tabac. Les bâtiments de cette propriété se composent d'une maison rustique, ordinairement occupée par un fermier, d'un séchoir, d'un hangar pour le bétail et de deux ou trois cabanes pour les ouvriers. Le majoral, le régisseur ou le fermier de ce domaine doit joindre à une grande expérience une constante activité. Il doit connaître l'art d'élaguer la plante de tabac et de régler son développement. Il doit travailler sans cesse à la délivrer des diverses sortes d'insectes qui s'attachent à ses feuilles et les rongent. Souvent il doit aller la nuit avec une lanterne examiner les bourgeons qui viennent d'éclore et en enlever le moucheron qui s'y introduit. Il a encore d'autres ennemis à combattre, des fourmis aussi dangereuses pour le tabac que les sauterelles pour le blé.

La chère plante des fumeurs s'élève à 2 m. 60 ou 3 mètres de hauteur. Ses feuilles sont d'abord vert foncé, puis peu à peu elles prennent une teinte jaune. On les divise en quatre catégories. En première ligne sont celles que l'on cueille à la sommité de la plante. On les appelle *desechos*;

ensuite, celles qui croissent un peu plus bas, puis celles qui sont plus bas encore, puis celles qui se trouvent près de la racine. Ces feuilles ainsi classées sont liées en faisceaux de même dimension, emballées dans des feuilles de palmier et transportées à la Havane pour être transformées en cigares.

En un demi-siècle la culture du tabac dans la vuelta de abajo s'est considérablement accrue. En 1827 on ne comptait là que 5524 vegas; il y en a maintenant plus de 12000. On évalue à 130 millions de francs le produit annuel de cette récolte de la vuelta, petite parcelle de l'île de Cuba.

A la Havane, le nombre des manufactures de cigares s'est accru dans les mêmes proportions. Maintenant on les compte par centaines, et il en est plusieurs qui sont connues du monde entier. Telle est entre autres celle de Cabanas, fondée il y a près d'un siècle. Elle fabrique chaque année près de 20 millions de cigares. Il y a là de simples artisans dont le salaire journalier s'élève de 10 à 20 francs. Les ouvriers qu'on appelle les *escogedores*, c'est-à-dire ceux qui sont chargés de trier et de tailler les feuilles de choix pour les cigares de première qualité, gagnent jusqu'à 30 et 35 francs par jour.

De là sortent les *regalia imperial*, qui se vendent à la Havane 1500 francs le mille. Une jolie fumée!

(D. Hazard, *Cuba with pen and pencil.*)

LA MER DES TROPIQUES

C'est dans les chaudes régions que les productions de la mer sont vraiment merveilleuses, et grâce à la transparence de l'eau il est facile de les contempler.

« Dans les mers de l'Inde, dit un naturaliste anglais, M. Collingwood, l'eau est si transparente que je vois l'ancre de notre navire à soixante et soixante-dix pieds de profondeur. »

« Dans le cristal de l'océan Indien, dit M. Schleiden, nous voyons des enchantements de contes de fées, des masses de méandrines et d'astrées qui produisent le corail, des madrépores de forme bizarre, et tous ces polypiers revêtus de couleurs éclatantes, les uns d'un brun jaune; d'autres d'un vert vif; d'autres brillants comme des rubis. Près de la surface des vagues, des gorgones d'une teinte de lilas; au fond de l'eau, des milliers de ces animaux étranges qu'on appelle des astéries et des oursins : les astéries pareilles à des étoiles, les oursins à des melons. Aux branches de corail se joignent comme des feuilles d'arbre, comme des mousses et des lichens, les flustres et les eschares, ces singuliers animalcules de la famille des bryozoaires; sur les troncs du corail s'attachent, comme d'énormes cochenilles, les coquilles lui-

santes des lépas. Les anémones, pareilles à de larges fleurs de cactus, étendent leur luisante couronne de tentacules sur les rocs, ou reposent au fond de l'eau comme des renoncules de différentes nuances. Autour des buissons de corail flottent les oiseaux-mouches de l'océan, les petits poissons d'or, de pourpre et d'azur.

« Doucement, comme des esprits de l'abîme, les blanches et bleues méduses passent dans ce monde enchanté; ici la vermillon coquette poursuit sa proie; là des céphalopodes, ces rapaces mollusques, se glissent comme des serpents dans les endroits sombres.

« Le soir, quand la lumière du soleil disparaît à l'horizon, des essaims innombrables d'animalcules lumineux sont attirés à la surface de l'eau par certaines circonstances météorologiques. Une nouvelle clarté surgit du sein des flots. On dirait que l'océan essaye de rendre pendant la nuit les torrents de lumière qu'il a reçus pendant le jour.

« Des espaces qui du matin au soir étaient dans l'obscurité sont maintenant éclairés par des multitudes de noctiluques et d'autres infusoires. Pour que rien ne manque à ce tableau magique, au milieu de ces petites constellations apparaît dans toute sa largeur le disque de l'excellent poisson que l'on nomme la lune de mer.

« Splendide est la végétation des bois, des champs,

sous le ciel des tropiques. Plus splendide, plus éclatante est la faune maritime dans les mêmes régions. »

(W. Jones, *The broad, broad Ocean.*)

BOMBAY

L'une de mes plus vives impressions dans le cours de mes voyages, dit un Américain, M. H. Field, est celle que j'ai éprouvée à mon arrivée dans l'Inde, à l'aspect de Bombay. Certes Constantinople est étrange, plus étrange encore l'Égypte, mais bien plus étrange cette capitale d'une des trois présidences de l'Inde. Elle est animée comme une ruche d'abeilles, ses bazars ressemblent à des nids de fourmis. Mais les gens que je vois là allant et venant ne ressemblent en rien à ceux que j'ai vus précédemment. Ils ne sont point blancs comme les Européens, ni noirs comme les Africains, ni rouges comme les Indiens de l'Amérique. Leur couleur est un brun foncé d'autant plus frappant qu'ils le montrent à peu près dans toute son étendue. Les classes laborieuses sont à moitié nues. Les domestiques de bonnes maisons portent seuls une espèce de vêtement. Les travailleurs ordinaires, les coolies, ont par décence une bande d'étoffe sur les reins, et ils

s'en passeraient volontiers. Mais à aucun d'eux ne manque le turban, ou tout au moins une couverture qui protège leur tête contre les ardeurs du soleil. La vanité féminine se manifeste par une exhibition de toutes sortes de couleurs. Les femmes apparaissent dans les bazars comme des arcs-en-ciel, et elles ne se contentent pas de mettre des anneaux à leurs oreilles, elles en suspendent un énorme à leur nez. Cela est considéré comme un complément de beauté. Elles ont aussi de lourds bracelets d'argent à leurs bras et au bas de leurs jambes. La plus pauvre femme ne s'en ira point dans les rues sans cet ornement à la cheville de ses pieds.

« Imaginez cette multitude d'Indiens avec cette peau brune ; les hommes à peine vêtus ; les femmes attifées comme des arlequins, tout ce monde cheminant pieds nus, ou se promenant dans de petites charrettes traînées par de petits bœufs qui trottent comme les ânes du Caire, voilà le spectacle de Bombay. Mais il y a ici des usages auxquels on s'habitue aisément ; tels sont entre autres les moyens que l'on emploie pour atténuer l'effet de la température, et les témoignages de respect des Indiens envers les Européens. Jour et nuit des coolies balancent le panka pour rafraîchir l'air dans la salle à manger et dans les chambres à coucher. Le matin, quand j'ouvre ma porte, je vois apparaître une douzaine de coolies qui ont dormi

là comme des mamelouks à la porte de Napoléon. Si je traverse un corridor de l'hôtel, tous les domestiques assis par terre se lèvent devant moi, cherchent à deviner dans mes regards ce que je désire et ne s'assoient que lorsque j'ai passé. Si je manifeste l'intention de faire une emplète, le marchand, vêtu d'une longue robe flottante, portant sur la tête un large turban, s'incline devant moi jusqu'à terre, comme s'il ne lui était pas permis de rester debout devant ma grandeur.

« A côté des Indiens il y a ici une peuplade curieuse à observer, les Parses, les descendants d'un certain nombre de sectateurs de Zoroastre, qui abandonnèrent la Perse quand les mahométans la conquirent.

« Plus intelligents et plus actifs que les Indiens, ces Parses occupent une place importante dans le commerce de Bombay. Il en est qui ont construit de magnifiques maisons sur la route de Parell, près de la résidence du gouverneur. Dans leur nouvelle patrie ils sont restés fidèles au culte de leurs pères. Chaque jour on les voit se découvrir la tête et s'incliner devant le soleil du matin et le soleil couchant. Quelques-uns d'entre eux disent : « Ce n'est point l'astre lumineux que nous adorons, « c'est la divinité invisible dont il est le symbole ». Avec la même pensée religieuse ils ont dans leur demeure une lampe qui doit être nuit et jour constamment allumée. Comme ils vénèrent le feu,

ils vénèrent les autres éléments, l'air, la terre et l'eau. Ce respect idolâtre les a conduits à des pratiques révoltantes envers leurs morts. Ils ne peuvent, comme les Indiens, les brûler : ils croiraient souiller le feu s'ils lui livraient un cadavre. Pour la même raison, ils ne peuvent mettre leurs morts en terre, ni les jeter à l'eau. Ils les portent solennellement sur des grilles, et les abandonnent aux oiseaux de proie.

« Du haut de leur gîte sur les rameaux de palmiers, les vautours assistent à la cérémonie. Dès que le cortège funèbre s'est retiré, ils se précipitent sur leur proie. Ils sont si nombreux et si voraces qu'en un instant le cadavre est complètement rongé. Il n'en reste que les os. On les met dans une fosse.

« La ville de Bombay, l'une des plus anciennes possessions de l'Angleterre dans l'Inde, s'élève à la pointe d'une île de deux lieues et demie de longueur et d'une lieue de largeur. Elle a un vaste et bon port, sans cesse rempli de navires de toutes les nations. En 1816 on y comptait 160 000 habitants. Elle en a maintenant plus de 500 000. »

LE DATTIER

Les palmiers, dit Linné, sont les princes de la végétation. Ils justifient ce titre par leur grâce et

leur majesté. Ceux de la plus belle catégorie s'élancent dans les airs comme des colonnes ioniques. A leur cime s'étale une couronne de gigantesques feuilles vertes, flexibles, ondulantes comme des plumes d'autruche et résonnant harmonieusement au souffle de la brise. Dans l'aride désert ils réjouissent les regards du voyageur. Leur tige droite et ferme s'élève ordinairement au bord d'une source vivifiante. Mais c'est à travers la Polynésie et les régions tropicales qu'ils apparaissent dans toute leur beauté. A l'ombre de leur dôme aérien fleurissent l'oranger, le grenadier, l'amandier et d'autres plantes aimées.

Magnifiques sont les différentes espèces de palmiers qui décorent la vallée des Amazones, magnifique surtout celle à laquelle les botanistes ont donné le nom de *Mauritia flexuosa*. Sa tige, de 1 mètre de diamètre, s'élève jusqu'à 32 mètres de hauteur ; ses faisceaux de feuilles sont attachés comme des branches d'éventail à des queues de 2 m. 25 de longueur.

Le *Mauritia*, dit Humboldt, est l'arbre de vie. Il est l'unique ressource des Guaranis qui demeurent au bord de l'Orénoque. Il leur donne l'aliment journalier. Il leur donne le logis. L'Orénoque a des débordements bien plus larges et plus élevés que ceux du Nil. Les Guaranis attachés à ses rives ne veulent cependant pas s'en éloigner. Comment faire pour y rester lorsqu'elles sont totalement

submergées? Ils choisissent quatre palmiers rangés carrément. Voilà leurs piliers. A ces quatre vigoureuses tiges ils attachent, pour faire leurs planchers, des poutrelles transversales à une hauteur que l'Orénoque n'atteindra pas dans sa plus grande force; sur ces planchers, une couche de terre glaise qui bientôt durcira au soleil, de telle sorte qu'on pourra sans inconvénient y allumer le feu de la cuisine; un toit de feuillage; un hamac suspendu à deux rameaux, puis enfin une échelle primitive; une poutre entaillée de haut en bas, appuyée d'un côté sur le seuil de la maisonnette, implantée de l'autre dans le lit du fleuve, et l'œuvre est achevée. Vienne l'inondation, les Guaranis sont dans leur demeure aérienne comme dans une arche permanente.

Du tronc de cet arbre qui les abrite, ils tirent la fécule nutritive qu'on appelle le sagou ; de sa sève, ils font une liqueur agréable, et ses fruits, recouverts d'écailles comme les pommes de pin, leur donnent un substantiel aliment.

A Ceylan est un autre palmier d'une étonnante dimension. C'est le talipot. Il s'élève à 32 mètres de hauteur, et chacune de ses feuilles a une telle largeur et une telle longueur qu'elle peut abriter une vingtaine d'hommes.

Moins beau, mais bien plus important, est le palmier-dattier. Sans cet arbre providentiel, des milliers et des milliers de familles mourraient de

faim. La datte est pendant neuf mois de l'année l'unique aliment des tribus du Fezzan. C'est la nourriture habituelle des peuples en Égypte, en Arabie, en Perse. Il se fait un grand commerce de dattes sèches. Quand elles sont serrées, comprimées, on en forme des espèces de gâteaux très durs, qui, en un petit volume, renferment, comme le pemmican, une substance très nutritive. C'est la provision des caravanes dans les déserts du Sahara De la sève du dattier on fait une liqueur agréable. Des noyaux du dattier on fait une espèce de café, de ses feuilles des corbeilles et des nattes, de ses fibres des cordages.

L'auteur des *Esquisses de la Perse* raconte qu'une femme arabe fut emmenée en Angleterre par un Anglais dont elle soignait les enfants, et y resta quatre années. A son retour, tous ses amis, tous ses voisins accoururent près d'elle, curieux de savoir ce qu'elle avait vu dans son lointain voyage, et elle se plaisait à leur décrire les belles choses de l'Angleterre, les riches boutiques, les grands jardins, les palais et les navires. « Oui, disait-elle, les gens de ce pays sont riches, ils ont de bien beaux habits, des chevaux superbes, des voitures magnifiques. Ils sont habiles et heureux. » Ses auditeurs l'écoutaient en réfléchissant tristement qu'ils n'avaient rien de pareil. A la fin de son récit elle leur dit : « Oui, ce que les Anglais possèdent est vraiment prodigieux; mais une chose

leur manque. — Quoi donc ? s'écrièrent les Arabes. — Dans tout leur pays il n'y a pas un dattier. — Est-ce possible? En êtes-vous sûre? — Très sûre. J'ai bien regardé de tout côté : je n'en ai pas vu la moindre tige. » Ces paroles suffirent pour changer cette passion d'envie en un sentiment de commisération. « Pas de dattier, dirent les Arabes. Ah! les pauvres gens! De quoi donc vivent-ils? »

LES VILLES DE CHIENS

Entre les contreforts des montagnes Rocheuses et les rivières du Texas, s'étendent, sur une longueur de sept à huit cents milles, les steppes américains qu'on appelle les Prairies de l'Ouest. Sur les bords des rivières qui les sillonnent, s'élèvent quelques arbustes et quelques arbres. Mais, en dehors de ces lignes étroites, on ne voit plus qu'une herbe épaisse. Les vastes plaines sont incultes et désertes. De temps à autre, quelques caravanes y passent, transportant péniblement quelques marchandises des États-Unis au Nouveau-Mexique. De temps à autre, des peuplades d'Indiens vont là faire de grandes chasses. Là est le cheval sauvage, le cheval agile, vigoureux, superbe, qu'on désigne par le nom de *mustang*. L'Indien le prend au lasso, le dompte et l'apprivoise. Là est la charmante antilope, et des loups énormes, et des troupeaux de buffles dont la

chair et la peau excitent d'ardentes convoitises. Chaque année on en tue des milliers. Là enfin est le curieux petit animal qu'on appelle le « chien des prairies ». Il a à peu près la taille du lapin, et par la forme de sa tête et de ses dents il ressemble à l'écureuil. Il est vif, léger, joyeux comme l'écureuil, et il n'aime pas la solitude.

On ne verra pas un de ces gentils animaux vivre à l'écart comme une bête fauve. Là où le sol se revêt d'une certaine herbe qu'ils aiment, herbe tendre et fleurie, ils vont là gaiement s'établir. En creusant leurs terriers, ils soulèvent sur plusieurs lignes régulières des tertres qui donnent à leurs habitations l'apparence d'une masse de tentes, d'un campement en miniature. S'ils sont là trop éloignés d'une rivière, ils creusent des citernes, et plus rien ne leur manque. Ils ont un bon air, une bonne pâture et ils vivent en bon accord.

« En arrivant, dit M. Gregg, près d'une de ces stations, auxquelles, selon leur étendue, nous donnons le nom de villes ou de villages, on voit des chiens s'en allant d'une demeure à l'autre, en visite, quelques-uns broutant l'herbe fraîche, d'autres réunis sur la place publique comme pour tenir conseil, d'autres rêvant comme des philosophes sur le seuil de leur habitation. Mais, dès que l'un d'eux aperçoit une caravane, il l'annonce par un aboiement aigu, et toute la colonie se précipite aussitôt dans ses réduits souterrains. »

« Dans le cours de mes voyages, dit M. Kendall, j'ai réussi à me glisser près de plusieurs de ces campements sans être aperçu. Dans l'un d'eux, un jour, mes regards s'arrêtèrent sur un chien plus gros que les autres, assis gravement à l'entrée de sa demeure. Il y avait en lui un air de dignité et d'autorité qui attirait mon attention, et je passai une heure à l'observer. Pendant ce temps une douzaine de ses concitoyens vinrent successivement le voir. Ils s'approchaient respectueusement de lui, causaient quelques instants, puis s'en retournaient, les uns riant, les autres pensifs. Je n'ose affirmer que ce gros dog fût leur chef et que ses visiteurs vinrent l'entretenir des affaires de la communauté. Mais si quelque animal est en état de faire des lois et des règlements, d'organiser une administration, c'est le chien des prairies. »

Par malheur pour ces jolies petites bêtes, leur chair est excellente, et les voyageurs ne se contentent pas de les observer : ils les tuent sans miséricorde.

LE BAOBAB

C'est l'un des plus gros arbres et l'un des moins solides. Une simple égratignure à l'une de ses racines suffit pour la faire pourrir, et bientôt le tronc

aussi dépérit. Quelquefois, sans que la racine ait été atteinte, l'arbre est saisi par une sorte de moisissure qui le ronge, et il succombe à un coup de vent.

Le baobab appartient à l'Afrique, surtout au Sénégal. Il lui faut un terrain sablonneux et humide. Sa semence germe en huit jours; au bout d'un mois elle produit une tige de 1 m. 60 à 2 mètres de hauteur, et graduellement cette tige arrive à des dimensions prodigieuses. Notre célèbre naturaliste Adanson a mesuré au Sénégal des baobabs de 8 m. 75 de diamètre; un autre naturaliste en a vu un, entre le Niger et la Gambie, que dix-sept hommes, en se joignant par les mains, pouvaient à peine embrasser. M. Golbéry, dans le récit de son voyage en Afrique, en mentionne un autre qui avait plus de 32 mètres de circonférence. Pour acquérir de telles proportions, le baobab doit vivre très longtemps. Selon les observations de M. Golbéry, sa circonférence ne grossit annuellement que d'environ 33 centimètres.

Le baobab est très utile aux nègres. Ses feuilles, disent-ils, atténuent la transpiration. Ils les font sécher, les pilent et en saupoudrent leurs conserves. Ces mêmes feuilles, infusées dans de l'eau, sont pour eux un remède contre la fièvre. De ses fruits ils font un aliment journalier, de son écorce du savon. Mais ils font encore du baobab un autre singulier emploi. Dans les profondes cavités des

troncs ouverts par la décrépitude ils suspendent les cadavres des individus qui, par quelque méfait, par quelque pratique de sorcellerie, ont perdu le droit d'être ensevelis comme les braves gens. Dans cette tombe du baobab, les corps se dessèchent et passent à l'état de momie.

LA DÉCOUVERTE DU PACIFIQUE PAR BALBOA

Né à Xérès d'une famille noble, Balboa s'enrôla tout jeune parmi ceux que le désir de se distinguer par une action d'éclat ou l'espoir de faire fortune entraînaient vers les plages de l'Amérique nouvellement découverte. Après quelques tentatives infructueuses, il se mit à cultiver une ferme dans l'île de Hispaniola (Saint-Domingue). Mais il ne pouvait se contenter des pénibles occupations de la vie rustique. Des Espagnols préparaient une nouvelle expédition pour aller dans les régions de l'ouest à la recherche des mines d'or. Il résolut de s'adjoindre à cette entreprise. Par malheur, il avait des dettes, et, par un ordre formel du capitaine, nul homme endetté ne pouvait quitter l'île. Balboa se fit transporter clandestinement dans une caisse à bord d'un des bâtiments qui allaient partir, et ne parut sur le pont que lorsque le bâtiment était en pleine mer. Par sa bonne grâce, par son intelli-

gence et son activité, il devint le favori du commandant de l'expédition, qui, en voyant comme il s'était soustrait aux ordonnances, le regardait avec fureur et voulait le faire reconduire à terre.

Une petite colonie espagnole était établie sur la côte orientale de l'isthme de Darien. Il la rejoignit. Il en devint bientôt le gouverneur, et il la dirigea habilement, vaillamment dans les périls auxquels sans cesse elle s'exposait par sa cupidité au milieu de plusieurs tribus indiennes belliqueuses et hostiles.

Le chef d'une de ces tribus avec lequel il avait fait alliance lui apporta un jour un énorme amas d'or. Balboa en prit une part pour le roi et livra le reste à ses soldats, qui s'en disputèrent chaque parcelle avec une féroce ardeur.

« Eh quoi! s'écria le jeune Indien en jetant sur eux un regard de pitié, est-ce là ce que vous désirez? Je puis vous indiquer un pays où vous pourrez ramasser ce métal à pleines mains. »

A ces mots tous les Espagnols se serrèrent autour de lui.

« Tenez, dit-il en étendant sa main vers le sud, il y a là un royaume où l'or est si abondant que tout le monde en a et que les meubles les plus grossiers, les ustensiles de ménage sont en or. Vous pouvez en six jours de marche arriver dans ce pays, et là vous verrez une autre mer, et sur cette mer des embarcations. »

Il n'en fallait pas tant pour enflammer l'imagination des Espagnols, qui déjà ne se contentaient plus des mines qu'ils trouvaient dans leur voisinage.

Balboa réunit 190 soldats européens, 1000 indigènes, une troupe de vigoureux limiers, dont les Espagnols se servaient avantageusement dans leurs luttes contre les Indiens, et, le 1er septembre 1513, il partait pour cette expédition à jamais mémorable. Il allait découvrir l'autre côté du continent américain et l'océan d'un autre monde.

A l'isthme de Darien, comme à l'isthme de Panama, d'une mer à l'autre, à vol d'oiseau, la distance n'est pas grande : une vingtaine de lieues. Mais les Espagnols ne pouvaient franchir cette bande de terre en ligne droite avec le poids de leurs armes et de leurs munitions : ils devaient faire de longs détours, traverser des cours d'eau, des marécages, pénétrer dans d'épaisses forêts, gravir les ramifications de la Cordillère, et à diverses reprises combattre contre les Indiens.

Grâce à la discipline que son chef lui avait imposée, au courage, à la fermeté dont il lui donnait l'exemple, à la confiance qu'il lui inspirait, la petite armée parvint à surmonter tous les obstacles.

Un jour, en sortant d'une forêt où il avait fallu se frayer péniblement un passage à travers les lianes, les parasites et les énormes arbres serrés les uns contre les autres, l'Indien qui servait de

guide dit au vaillant chef en lui désignant du doigt une cime isolée au milieu des embranchements de la Cordillère : « De-là haut vous verrez la mer ». A ces mots, Balboa ordonne à ses compagnons de l'attendre, et seul s'élance vers la sommité qui lui est indiquée, l'œil étincelant, l'épée à la main, comme un conquérant qui va s'emparer de la citadelle longtemps assiégée. Il monte, il monte impétueusement. Arrivé au sommet, il pousse un cri de joie, puis tombe à genoux.

Devant lui, dans l'immense espace, dans le silence du désert, sous le ciel lumineux des tropiques, rayonnent les vagues du Grand Océan.

Balboa remerciait Dieu et pleurait.

Ses soldats le suivaient du regard avec une vive émotion, et quand ils le virent, dans son sentiment de joie et de ferveur, tomber à genoux, ils ne purent rester en place; ils montèrent précipitamment jusqu'à lui, virent la mer et la saluèrent par leurs acclamations.

C'était le 26 septembre 1513. Une date ineffaçable dans les annales de l'Espagne et dans les annales du monde.

Les soldats abattirent un arbre, en firent une croix et la plantèrent avec une religieuse pensée sur cette pointe des Andes, puis se remirent en marche pour descendre vers le rivage, dont ils étaient encore séparés par de hauts et larges escarpements.

Un chef indien voulait s'opposer à leur passage. Mais le feu des arquebuses épouvanta son armée. Elle s'enfuit en désordre.

Arrivé au bord d'une grande baie, à laquelle il donna le nom de Saint-Michel, Balboa, revêtu de son armure, tenant d'une main son épée nue, de l'autre une bannière représentant la Vierge et les armes d'Espagne, entra dans l'eau et s'écria : « Longue vie aux puissants souverains Ferdinand et Isabelle. En leur nom je prends possession de ces mers, de ces terres, des côtes, des ports, des îles du sud, de tous les royaumes, de toutes les provinces de cette région et de tout ce qui leur appartient ou leur appartiendra, par un titre ancien ou récent. Si quelque autre prince ou quelque autre capitaine chrétien ou infidèle prétendait avoir son droit sur ces mers et ces terres, je suis prêt à les défendre au nom des souverains de Castille, présents et futurs, auxquels appartient la domination des Indes, de la terre ferme au nord et au sud, des îles et des mers, des pôles arctique et antarctique, des deux côtés de la ligne équinoxiale, en dedans et en dehors des tropiques du Cancer et du Capricorne, maintenant et toujours, tant que le monde subsistera, jusqu'au jugement dernier. »

Personne ne connaissait encore l'étendue, les richesses de ces terres données ainsi à l'Espagne. Là était le Mexique. Là était le Pérou. Fernand Cortez allait venir, puis Pizarre.

Quatre mois après son départ, Balboa rentra à Santa Maria, la capitale du Darien, au milieu des cris enthousiastes de la population. A son courage, à son intelligence, il joignait le don de se faire aimer. Européens et Indiens, tout le monde l'aimait, et l'on se plaisait à chanter ses louanges. On le proclamait le conquérant des montagnes, le pacificateur de l'isthme, le découvreur de l'océan Austral.

Hélas! il ne devait pas jouir longtemps de sa gloire.

Colomb, l'immortel Colomb, avait été calomnié, outragé, enchaîné comme un scélérat : Balboa, son noble émule, devait être proscrit sans rémission.

A son arrivée à Santa Maria, Balboa mit sur une caravelle un amas d'or, une collection de perles superbes, et chargea un de ses amis de porter au roi d'Espagne ces trésors et de lui raconter la découverte de l'océan. Par malheur, ce navire parvint trop tard à destination. Tandis qu'il faisait lentement ses préparatifs, tandis que lentement il se dirigeait vers la côte d'Espagne, Ferdinand, abusé par de faux rapports, enlevait à Balboa les fonctions de gouverneur, et les confiait à un méchant homme, le protégé d'un haut personnage. Après avoir vu l'envoyé de l'innocent Balboa, Ferdinand reconnut son erreur. Mais le mal était fait. Le nouveau gouverneur, Davilo Pedrarias, était parti avec un sentiment de haine pour celui qu'il allait remplacer,

avec la ferme résolution de le rejeter au loin par la ruse ou par la force.

A son arrivée dans le Darien, il vit que la ruse était le meilleur moyen à employer pour accomplir ses desseins. Il se montra alors très courtois envers Balboa, très empressé de le voir et de lui demander des conseils, très désireux d'obtenir son estime et son affection. Il en vint même à annoncer le projet de le marier avec sa fille. Sa haine s'accrut par les efforts qu'il faisait pour la dissimuler. Enfin, après de longues et perfides manœuvres, toutes ses mesures étant bien prises, avec des complices bien résolus, il en vint à une terrible accusation. Il accusa Balboa de trahir son roi et sa patrie, de conspirer pour enlever à l'Espagne une partie des terres nouvellement découvertes, et d'y constituer pour lui-même une principauté indépendante.

Balboa avait alors quarante-quatre ans. Quelle glorieuse tâche il avait accomplie ! quelles actions mémorables il pouvait faire encore ! Mais sa perte était résolue. Il fut arrêté, traduit devant un tribunal, condamné à mort et exécuté dans cette même ville où naguère il rentrait triomphalement.

LE CAFÉ

Le supérieur d'un couvent de derviches aux environs de Mokka remarqua un jour, disent les

Arabes, que les chèvres avaient une prédilection particulière pour un arbuste dont il ignorait les propriétés, et qu'après l'avoir brouté elles avaient une animation extraordinaire. Il cueillit quelques fruits de cet arbuste, en fit une infusion, et, après l'avoir prise, se sentit plus apte au travail et plus disposé à veiller. Le même essai fait par ses compagnons eut le même résultat. Ainsi fut révélée l'action de cette modeste plante qu'on appelle le café.

Du couvent solitaire, l'usage du café se répandit bientôt en Orient. En Europe il date du milieu du XVIIe siècle.

En 1660 des négociants du Levant apportèrent à Marseille, comme une curiosité, des grains de café et les divers ustensiles dont on se servait pour les préparer. Vers la même époque, un marchand de Smyrne revenait en Angleterre avec une provision de café et une jeune fille qui chaque jour lui préparait et lui servait la liqueur à laquelle il avait pris goût. Cette jeune Levantine se maria et établit à Londres un café.

A Paris, le premier café fut ouvert en 1672. En Allemagne, dans les États septentrionaux, on n'a point vu de cafés publics avant le commencement du XVIIIe siècle.

A cette époque on ne connaissait en Europe que le caféier d'Arabie. A une consommation toujours croissante il ne pouvait suffire. Pour en multiplier

les récoltes on devait essayer de le propager en différents pays. M. de Hoorn, le gouverneur des possessions hollandaises dans l'Inde, l'implanta à Java. Il en avait en 1713 déposé quelques tiges vivantes à Amsterdam. Un de nos savants naturalistes en obtint une et résolut de la porter à la Martinique. La traversée fut longue. On craignait de manquer d'eau. Tout le monde fut rationné. Declieux partageait sa ration avec la délicate plante, qui devait être arrosée chaque jour. Il parvint ainsi à la déposer saine et sauve sur le sol où elle devait merveilleusement prospérer.

De cette frêle plante qui avait fait le voyage d'Égypte en Hollande, d'Amsterdam à Paris, de Paris à Saint-Pierre, proviennent, dit-on, tous les caféiers de la Havane, de Saint-Domingue, des autres îles des Antilles et du Brésil.

Maintenant on évalue la consommation du café en Europe à 250 millions de livres par an.

En Arabie, le caféier s'élève à 6 m. 50 et 8 mètres de hauteur. Aux Antilles il est beaucoup plus petit. Ses fleurs ressemblent à des flocons de neige. Ses fruits, pareils à des cerises, renferment deux grains oblongs noirâtres. Ce sont ces grains, séchés, grillés, moulus, qui produisent la liqueur universellement recherchée et savourée.

ASPECT DE LA PERSE[1]

Enfin nous voilà en Perse, le royaume de Cyrus, de Darius et d'Alexandre. Nous pensons aux millions d'hommes de Xerxès; et nous contemplons avec étonnement la terre aride qui se déroule devant nous, oui, aride et triste, et il en est ainsi de toute la Perse, à l'exception des rives de la mer Caspienne. Une plaine désolée dans une enceinte de montagnes calcaires encore plus désolées, point d'arbres, si ce n'est quelques saules, quelques peupliers et, près des villages clairsemés dans le vaste espace, quelques arbres fruitiers. De loin en loin apparaît un de ces villages, plus attrayant que les autres, dans d'immenses jardins où l'on récolte des fruits délicieux.

Un Écossais a dit : « On peut diviser la Perse en deux parts : un désert avec du sel et un désert sans sel ». C'est assez vrai. Dans le voisinage des villes on trouve beaucoup de fruits et à bon marché. Autour des villages on voit de vastes champs d'orge et de blé. Mais ce qui manque à cette terre désolée, c'est l'eau, c'est la population. Là souvent on traversera un espace de dix milles, de vingt milles et, en certaines provinces, de cent milles,

1. Lady Sheil, *Glimpses of life and manners in Persia.* Lady Sheil accompagnait son mari chargé par le gouvernement anglais d'une mission diplomatique en Perse.

sans apercevoir un brin de verdure ni une habitation humaine. D'où venaient donc les innombrables armées de Xerxès? Sans doute, les Perses et les Grecs en ont considérablement exagéré l'importance; mais il est certain que ce royaume a été bien plus peuplé qu'il ne l'est aujourd'hui. Les invasions des Tartares l'ont réduit à l'état où nous le voyons. Devant les généraux mongols, devant cette race d'exterminateurs, la résistance et la soumission étaient également fatales. Rien ne les arrêtait dans leurs cruautés et leurs déprédations. Ils égorgèrent tous les habitants de Reï et tous ceux de Khorassan. Les gouvernements de la Perse n'ont point réparé ces désastres.

En quittant le rude bateau avec lequel nous avons traversé l'Araz, qui sépare la Russie de la Perse, j'engageai les deux Anglaises qui m'accompagnaient à mettre comme moi sur leur visage un voile épais. Cette obligation leur paraissait très rigoureuse; mais je ne voulais pas choquer les préjugés des musulmans.

Une troupe nombreuse nous attendait à notre débarquement. Le gouverneur de la province envoyait à la rencontre du ministre d'Angleterre une escorte commandée par un brigadier et des domestiques mâles et femelles. En même temps, les habitants des villages voisins astreints à un service militaire nous fournissaient un détachement de cavalerie, puis on nous présentait une litière cou-

verte en drap rouge, portée par deux mules également revêtues de drap rouge, et une autre mule portant sur ses flancs deux paniers, les véhicules des femmes et des malades. Mais je préférais rester dans ma voiture, d'où je pouvais voir à mon aise et le paysage et l'escorte gouvernementale.

Un cavalier perse a un aspect formidable. Il est armé des pieds à la tête : sur son dos un long fusil ; à sa ceinture un pistolet ; sur ses flancs, à gauche une épée, à droite un énorme poignard ; sur sa poitrine une quantité de cornes, renfermant de la poudre, des balles, des amorces. Son visage est à moitié caché dans une longue barbe noire. Sa tête est couverte d'un bonnet pointu en astracan. Il porte de larges pantalons et des bottes rouges qui lui montent jusqu'au genou, un manteau sur les épaules, un chibouk dans la poche de sa selle. Tous nos cavaliers caracolent autour de nous et se livrent à divers exercices.

A quelques milles de distance est notre premier campement. Le gouverneur a envoyé là plusieurs tentes, des fruits et des sucreries. Il veut que nous retrouvions en Perse les coutumes de notre pays. Dans une de ces tentes, la table est mise comme dans les maisons européennes. Assiettes, verres, argenterie, rien n'y manque ; en dépit d'une des prescriptions de la loi musulmane, nous avons à notre disposition six bouteilles de vin de Champagne avec leurs bouchons argentés et des vins

d'Espagne. Par une extrême délicatesse le galant gouverneur a fait préparer pour moi une petite tente brodée en soie très élégante, d'autres tentes pour mes femmes, le tout séparé des autres tentes par une clôture en toile qui me constituait une véritable retraite.

Le premier jour nous avons fait à peu près seize milles; le second jour autant, et nous arrivons à la porte de la petite ville de Marand. Là, au milieu d'une assemblée nombreuse, le gouverneur nous attend selon les prescriptions établies pour la réception d'un ministre étranger. La Russie a elle-même réglé ce cérémonial et stipulé la quantité de sucreries qui devaient être offertes à ses envoyés diplomatiques. Nous qui n'avons rien stipulé, nous trouvons à chaque station une provision de thé, du sucre et des confiseries qui réjouissent nos domestiques persans. Mais, à l'entrée de la ville, nous devons subir une affreuse coutume. Au bord de la route, de distance en distance, est une pauvre vache dont les jambes sont liées. Près d'elle se tient un homme avec un grand sabre. Dès qu'il nous voit venir, il lui coupe la tête; puis, prenant cette tête par les cornes, court après nous pour en verser le sang sur notre route, afin d'écarter de nous, dit-on, tout accident, tout maléfice.

En trois jours nous arrivons à Tauris, la capitale de la province. Là de grands préparatifs sont faits pour notre entrée solennelle. A quatre milles

de la cité une nombreuse cavalcade vient à la rencontre du ministre de la reine Victoria. Le temps est très chaud, la foule énorme, et l'obligation de répondre à des milliers de saluts et de compliments n'est pas une petite affaire. Heureusement le prince gouverneur a fait dresser des tentes, où l'on fait une halte en fumant des chibouks, en prenant du thé et du café, puis on se remet en marche, lentement, péniblement, au milieu d'un amas de gens de toute sorte : fonctionnaires et marchands, nobles et bourgeois, derviches, mollahs, saltimbanques et mendiants, point de femmes. La femme ne doit point apparaître dans ces cérémonies. Si l'une d'elles, même avec un épais voile, osait se montrer en un trou de muraille, elle serait vivement chassée par des espèces de licteurs armés de grandes verges qui accompagnent à pied la procession.

A mesure qu'on avance, la masse officielle s'accroît et celle des jongleurs et des mendiants, qui, pour obtenir une aumône, font retentir l'air de leurs acclamations : « Honneur au padichah anglais ! longue vie à Son Excellence l'envoyé de la reine d'Angleterre ! » J'entends même résonner au milieu de ces cris les noms de Jésus et de Marie. Les mahométans professent pour ces saints noms un vrai respect. Ils n'admettent pas la divinité du Christ. Mais ils le regardent comme un grand prophète, le plus digne précurseur de Mahomet, et

les Persans appellent le lis blanc « fleur de Marie ».

Dans l'étroite chaussée qui traverse les fossés de la ville, la foule est tellement compacte, tellement serrée, qu'à chaque minute on tremble de voir éclater une catastrophe.

Enfin, nous voilà dans la fameuse cité de Tauris. Je regarde de tout côté. Quel désenchantement : de tout côté, des cadavres de chiens et de chevaux à demi rongés, de grandes excavations sinistres et des maisons bâties avec des briques brunes qui ressemblent à du limon, toutes sombres, sans ornement, sans une seule fenêtre sur la rue. Tel est l'aspect de Tauris, l'une des meilleures, l'une des plus grandes villes du royaume.

L'AGE DES ANIMAUX

On dit que les animaux vivent sept fois autant de temps qu'il leur en faut pour arriver de leur naissance à leur complète croissance.

A cette remarque, souvent exacte, il y a de nombreuses exceptions.

Le chien ne grandit plus au delà de deux ans, et il peut vivre jusqu'à vingt ans.

Le renard est complètement formé à un an et demi, et il vit treize à quatorze ans.

On a tué des lions qui n'avaient plus de dents, ce qui dénote une longue existence. Un lion du

Sénégal est resté soixante-treize ans enfermé dans une ménagerie de Londres.

Dans un récit de Philostrate, au IIe siècle de l'ère chrétienne, on attribuait à l'éléphant une longévité de quatre siècles. Selon Pline et selon Aristote, l'éléphant peut vivre deux à trois cents ans; selon Tavernier, cent cinquante ans. Le docteur Franzius raconte dans son histoire des animaux que lorsque Alexandre le Grand eut vaincu Porus, il prit un éléphant qui avait vaillamment combattu, lui donna le nom d'Ajax, le décora de cette inscription : « Alexandre, fils de Jupiter, consacre Ajax au soleil », et le mit en liberté. Trois cent cinquante ans plus tard, cet éléphant fut retrouvé avec son inscription.

Le chameau peut vivre cent ans.

L'élan arrive aussi à un si grand âge que les Indiens de l'Amérique du Nord croient que, s'ils rêvent souvent de cet animal, c'est pour eux un présage de longue vie.

On a peu de notions précises sur la longévité des cétacés, ce qui autorise diverses suppositions. Plusieurs naturalistes prétendent que la baleine vit jusqu'à quatre cents ans.

Un grand nombre d'oiseaux acquièrent toutes leurs forces en quelques mois et, proportionnellement à la rapidité de leur croissance, vivent plus longtemps que l'homme et que la plupart des quadrupèdes.

Berkstein, dans un livre sur les oiseaux en cage, dit que le merle vit une dizaine d'années, la grive et le rouge-gorge à peu près autant, la bergeronnette cinq à six ans, le roitelet et l'ortolan deux ou trois ans, le canari et le rossignol vingt-cinq à trente ans.

Le perroquet vit très longtemps. On en a vu un à Nuremberg qui n'avait pas moins de soixante-treize ans. Les plumes rouges de sa queue étaient devenues jaunes. Il avait perdu la vue et la mémoire. Il ne se souvenait plus des phrases qu'il se plaisait à répéter autrefois, et il était constamment dans un état de somnolence. M. le professeur Schulze, de Gœttingue, dit qu'un perroquet apporté d'Italie en 1633 vivait encore en 1743. Selon Hésiode, le corbeau vivrait 108 fois autant que l'homme, ce qui ferait cinq mille cinq cent soixante années, en fixant la vie de l'homme à soixante-dix ans. Ce qui est certain, c'est que le corbeau peut vivre cent ans et plus.

Odin, le dieu suprême de la mythologie scandinave, a deux corbeaux qui volent à travers le monde, puis viennent se percher sur ses épaules et lui racontent ce qu'ils ont vu.

Le cygne vit aussi très longtemps, non pas trois siècles, comme le dit un naturaliste anglais, mais certainement un siècle et au delà. Dans la ville d'Alkman, en Hollande, en 1670 est mort un cygne qui portait un collier avec la date de 1573.

La vie de l'ardent faucon et de la pacifique oie peut se prolonger jusqu'à quarante et cinquante ans.

Dans l'antiquité, la longévité de l'aigle était proverbiale. On a tout lieu de croire que de là est venue la fable du phénix. Des écrivains romains ont assigné à l'aigle une existence de quinze siècles; d'autres l'ont réduite à cinq cents ans.

On pense qu'il est possible de reconnaître l'âge des poissons en examinant au microscope les écailles qui recouvrent leur corps, comme on constate l'âge des arbres en comptant les cercles qui constituent leur corps. L'opinion du savant Ducellier est que les poissons doivent vivre plus longtemps que les animaux terrestres, par la raison qu'ils vivent dans un élément moins variable, moins exposé à de brusques changements que notre atmosphère. Leurs os sont aussi plus cartilagineux que ceux des animaux terrestres et plus flexibles. Leurs corps, au lieu de subir la rigidité de l'âge, peuvent graduellement s'allonger.

Le fait est que les poissons vivent longtemps, et parmi ceux qui arrivent à un grand âge, on cite la carpe et le brochet.

Une légende germanique raconte qu'en l'année 1230 l'empereur Frédéric II mit dans un lac un brochet avec un collier et que ce brochet fut pris vivant deux cent soixante-douze ans plus tard.

LES INDIENS DANS L'AMÉRIQUE CENTRALE

Dans l'Amérique du Nord, le nombre des Peaux-Rouges s'amoindrit constamment. En 1836, dans la tribu de Winnebay, ils étaient encore 8000. Au recensement de 1860 ils n'étaient plus que 800. On peut constater une diminution à peu près semblable dans les autres tribus. A présent, dans l'immense étendue des États-Unis, on ne compte guère que 200000 Indiens et l'on peut prévoir le jour où il ne restera plus un seul descendant de ces primitifs habitants du pays. La chasse était leur principal, si ce n'est leur unique moyen d'existence. Leurs meilleurs terrains de chasse leur ont été enlevés par la violence ou par la ruse, et l'argent que le gouvernement de Washington leur donne pour les domaines qu'ils lui ont cédés leur fait grand mal. Avec le payeur de l'État arrivent les débitants de boissons falsifiées. Avec les dollars qui leur sont distribués, les Indiens achètent de l'eau-de-vie! Quelle eau-de-vie! Une horrible mixture, un poison qui les tue.

Tout autre est la situation des Indiens dans l'Amérique centrale. Ils sont là plus d'un million, plus nombreux que les blancs et les métis ou *ladinos* des cinq petites républiques de ce long

isthme, et personne ne songe à les déposséder de leur propriété. Ils ne campent pas, comme les Indiens du nord, dans le wigwam. Ils ont de solides cabanes couvertes en adobes.

Tous ne résident pas dans les chaudes vallées de cette région tropicale. Il y en a beaucoup sur les plateaux des montagnes, à des hauteurs où ils ont le climat des contrées septentrionales.

La plupart de ces montagnards descendent de l'ancienne tribu des Quiché, qui, au XIe siècle, en vertu d'un oracle, vinrent des parages du Mexique s'établir dans le Guatemala. L'Espagne les a convertis au catholicisme, mais ils ont conservé sans altération aucune leur type primitif, leur langue nationale, leurs traditions.

Un naturaliste allemand, M. R. Scherzer, a vu de ces peuplades d'Indiens dans une enceinte de montagnes escarpées à 2 600 mètres de hauteur au-dessus du niveau de la mer.

A cette froide altitude ils ne voient plus la riche végétation de la plaine, la canne à sucre, les bananiers, les palmiers. Mais, par leur patient labeur, ils récoltent des milliers de quintaux de maïs, de blé, de haricots, de pommes de terre, et ils possèdent une quantité de moutons.

Ils sont dirigés par un vénérable prêtre, un ancien franciscain, qui connaît leur langue. C'est dans cette langue qu'il leur donne ses enseignements, qu'il les encourage, les console, et il exerce

sur eux une heureuse influence. Il les détourne du jeu et de la boisson, il leur donne l'habitude de l'ordre et du travail.

« J'ai été, dit M. Scherzer, très affectueusement reçu par ce vénéré prêtre, qu'on appelle le père Hernandez.

« Le lendemain de mon arrivée, le chef civil de la communauté demanda à me voir avec les principaux habitants du village, une vingtaine d'hommes robustes, de même origine. Avec leurs pommettes saillantes, leur front étroit, leurs yeux noirs, leur nez aplati, leur menton sans barbe, leur noire et épaisse chevelure et leur teint brun, ils me représentaient, tel que je l'avais vu dans d'autres districts de l'Amérique centrale, le type inaltéré de l'ancienne race indienne.

« Le chef m'adressa dans sa langue quiché un discours, que le père Hernandez me traduisit. Il dit que les gens du village ont été heureux d'apprendre l'arrivée d'un voyageur distingué. On espère que, par le bon accueil qui lui sera fait et par tout ce qu'il observera, il pourra s'assurer que les Indiens de la montagne ne sont point, comme on les représente en pays étrangers, des sauvages et des animaux.

« Par l'entremise de l'obligeant franciscain, je les remercie de leurs bonnes dispositions à mon égard. Je leur dis que je me réjouis de les voir, qu'ils ne sont point méconnus comme ils le pensent, que

pas un peuple civilisé ne les regarde comme des animaux et des sauvages.

« A ces mots ils tombent par terre et me remercient. Puis ils se relèvent et passent l'un après l'autre devant le père Hernandez, en inclinant vers lui leur front pour qu'il y mette le bout de son doigt. Ils attachent un grand prix à cet attouchement. Ils y voient une sorte de magnétisme qui doit leur donner une nouvelle force.

« Les leçons du clergé catholique n'ont point détruit parmi ces Indiens les traditions de l'ancien temps. Un grand nombre d'entre eux associent en secret dans leurs pratiques religieuses les dieux de leurs pères aux saints du christianisme. Les femmes s'en vont à l'église pieds nus, un grand cierge à la main. Elles ont caché derrière l'autel de petites idoles, et c'est en pensant à ces petites idoles qu'elles s'agenouillent. Quand elles se prosternent devant une image de saint Michel terrassant le diable, on peut être sûr que c'est au diable qu'elles rendent hommage. « Le bon Dieu est si bon, disent-elles, qu'il ne peut se plaire à nous faire du mal : mais il faut ménager le méchant esprit. »

L'ACAJOU

L'emploi de l'acajou n'était guère connu en Europe il y a deux siècles. En 1790, sur la côte de

l'Amérique centrale, un navire marchand en prit comme lest, à défaut d'autre chose, plusieurs billes qu'il importa en Angleterre. Elles y restèrent longtemps très dédaignées. Puis un jour, par hasard, on s'avisa de prendre une de ces billes pour en faire un coffre. Le travail de l'ouvrier révéla alors les vives couleurs de ce bois exotique, la finesse et la dureté de son grain, l'éclat de sa surface polie. On voulut bien vite en faire toutes sortes de meubles de luxe, et des bâtiments de commerce partirent pour aller chercher l'acajou, dont personne jusque-là n'avait compris la valeur.

Cet arbre magnifique grandit si lentement que, pendant près d'un demi-siècle, on remarque à peine sa croissance. Il s'élève à une grande hauteur. C'est la plus belle production des forêts vierges de Honduras. Mais on ne pénètre point dans ces forêts comme dans nos bois de chênes ou de sapins. Pour ne pas faire au hasard d'inutiles et pénibles détours dans des amas et des entrelacements de plantes à travers lesquelles on ne pénètre que la hache à la main, on étudie le terrain, on tâche de s'orienter comme le chasseur.

A la tête d'une compagnie de bûcherons composée ordinairement de cinquante hommes est le chercheur. Il grimpe à la cime d'un arbre et de là regarde de tous côtés, cherchant de-ci de-là dans cet océan quelques groupes d'acajous, que l'on reconnaît à leurs larges dimensions, à leur feuillage

jaune et rouge. Dès qu'il les a découverts, il y conduit ses compagnons en toute hâte, craignant que des rivaux ne viennent lui enlever cette proie. Aussitôt les bûcherons s'installent sur le sol où ils doivent accomplir leur rude tâche. Une cabane faite avec des branchages et recouverte avec des feuilles de palmier, voilà leur demeure. Un hamac et un chaudron, c'est leur mobilier; et ils se mettent à l'œuvre. Tandis que les uns emploient toutes leurs forces à abattre les énormes troncs d'acajou et en détachent avec soin les rameaux, qui, par leurs nuances plus variées, ont une valeur spéciale, d'autres travaillent à ouvrir un chemin pour aller de la forêt à la rivière voisine. Ces deux opérations, entreprises au mois d'août, finissent ordinairement au mois de décembre.

On équarrit ensuite les gros troncs, pour en rendre le transport plus facile.

A ces divers travaux, chaque ouvrier gagne de dix à douze dollars (100 à 110 francs) par mois, dont moitié en argent et moitié en denrées alimentaires.

Au mois d'avril ou de mai vient le charriage avec des camions auxquels sont attelées sept paires de bœufs. Douze hommes sont employés à charger ce camion, seize à couper de l'herbe pour la nourriture des bœufs. Les jours étant très chauds, ces transports ne peuvent se faire que dans la nuit. C'est un curieux spectacle que celui de ces lourds

chariots, ce long attelage, les conducteurs qui crient et font claquer leur fouet, deux rangées d'hommes qui les escortent avec des torches flamboyantes dans les ténèbres de la forêt.

A cette époque de l'année, les rivières sont enflées par les pluies, et les pièces de bois qu'on leur livre sont rapidement emportées de côté et d'autre. Il faut que les bateliers, armés de longues perches, les ramènent à tout instant dans le courant qu'elles doivent suivre, qui les conduit au quai où les attend le spéculateur qui les expédiera en Europe.

C'est ainsi que des plages de l'Amérique centrale l'acajou arrive aux ébénistes du faubourg Saint-Antoine.

LE BAMBOU

De toutes les plantes appartenant à la famille des graminées, le bambou seul se développe et grandit comme un arbre. Dans les terrains sablonneux du Malabar il s'élève à 22 mètres; dans l'Inde à 25 mètres de hauteur, et sa tige a 50 centimètres de diamètre. Il y a plusieurs espèces de bambous : le bambou dont le tronc est ferme et compact comme celui de nos chênes, et le bambou creux dont on fait un si grand usage en Cochinchine, le bambou *agreste*, dont les rameaux touffus, armés

de fortes épines, forment les palissades, les haies impénétrables; aux Moluques et à Java, un bambou si dur qu'il résiste aux plus forts coups de hache. Les indigènes en font des armes redoutables, des flèches qu'ils empoisonnent, des piques dont ils aiguisent le bout, dont ils font durcir la pointe en la mettant au feu, et elles tuent comme des lames de fer.

Pour les habitants des montagnes, pour les peuplades des régions septentrionales, le bouleau et le sapin sont vraiment des arbres providentiels. Mais leur emploi n'est pas comparable à celui du bambou.

Des jeunes pousses du bambou on fait dans la Malaisie un remède excellent pour le scorbut.

De ses petites branches on fait des plumes qui remplacent nos plumes d'oie et nos plumes d'acier.

De son écorce les Chinois font du papier. « On broie, dit le Père du Halde dans sa description de la Chine, cette écorce avec de l'eau claire. Les formes dont on se sert pour élever cette matière sont longues et larges, en sorte qu'on voit des feuilles longues de 3 à 4 mètres, et davantage. On trempe chaque feuille de papier dans de l'eau d'alun, qui tient lieu de colle : c'est ce qu'on appelle « papier fané », parce que *fan* en chinois signifie alun. Cet alun empêche le papier de boire et lui donne un tel éclat qu'on croirait qu'il est argenté ou vernissé. Ce papier est blanc, doux et

uni, sans qu'il y ait rien de raboteux qui puisse arrêter le pinceau et en séparer les filets. Comme il est d'écorce d'arbres, il se coupe plus aisément que celui d'Europe; il est susceptible d'humidité. La poussière s'y attache, et insensiblement les vers s'y mettent si l'on manque d'attention à l'en préserver. »

Avec le bambou, dit M. Jagor, le Javanais construit sa maison jusqu'aux poutrelles du toit, qu'il recouvre de feuilles de palmier. Avec le bambou il façonne son lit, sa table, ses chaises, ses ustensiles de ménage et divers objets de fantaisie. Avec le bambou il érige des ponts, il taille ses palissades, ses instruments agricoles et ses tuyaux d'irrigation. Sur un feu de bambou, en voyage, il fait cuire son riz dans un vase de bambou.

La plupart des habitants de Siam vivent, le long du fleuve, dans des maisons flottantes construites en bambous.

LES ÉCOSSAIS A L'ISTHME DE DARIEN

Cette malheureuse entreprise date de l'an 1695.

Depuis plus d'un siècle, le fils de Marie Stuart, Jacques Ier, en succédant à Élisabeth, avait réuni le royaume d'Écosse au royaume d'Angleterre. Mais c'était une union purement nominale. L'un et

l'autre pays conservaient dans cette alliance leurs lois, leurs institutions, leur administration distinctes. L'un et l'autre, si longtemps en guerre, conservaient encore leurs anciens préjugés et leurs vieilles inimitiés. Mais, sous le règne d'Élisabeth, l'Angleterre avait fait de grands progrès, et l'Écosse, tourmentée, affaiblie par ses dissensions, était, selon l'expression de Macaulay, le plus pauvre royaume de la chrétienté.

Dans cette pauvreté surgit un homme actif, intelligent, hardi, un marchand nommé Paterson. Diverses circonstances l'avaient dans sa jeunesse entraîné en différentes régions. Dans le cours de ses voyages il avait connu Dampier, l'ardent navigateur. Il avait eu aussi des relations avec ces bandes d'aventuriers, ces « frères de la côte », ces boucaniers, ces pirates, qui faisaient une rude guerre aux possessions américaines de l'Espagne. Paterson avait ainsi appris à connaître la géographie, l'état des Antilles, de l'Amérique centrale, de l'Amérique du Sud, et il avait conçu le projet de fonder une colonie près de l'isthme de Panama, dans le Darien, glorifié par Balboa. A son retour en Écosse, il se mit à l'œuvre. Il fit une séduisante description de cette terre tropicale arrosée par deux océans. Il dit comment par là on atteignait promptement le Pacifique, et comment par le Pacifique on conquerrait le commerce de l'Inde et de la Chine. Ainsi que l'infortuné Raleigh

dans son expédition en Virginie, il déclarait que, dans l'expédition qu'il voulait faire, il ne porterait aucun préjudice aux Espagnols, que le Darien était occupé par de pacifiques Indiens, avec lesquels on aurait aisément de bons rapports.

Par ces belles perspectives il enthousiasma les Écossais. Riches et pauvres applaudirent à son entreprise. Les uns lui apportaient leur argent, les autres s'engageaient à servir sous ses ordres. Il obtint aussi des souscriptions considérables en Angleterre, en Hollande et à Hambourg. Enfin, il réussit à se faire octroyer une charte royale qui autorisait la formation d'une compagnie écossaise pour le commerce des Indes.

Mais ce succès de Paterson révolta les Anglais. Ils se souvenaient, dit Walter Scott, que cette fière nation écossaise avait osé, malgré l'exiguïté de ses ressources, leur faire la guerre. Maintenant que la guerre était finie, ils ne pouvaient admettre que ce même pauvre petit peuple osât entrer en concurrence avec eux dans les affaires commerciales.

La Chambre des communes et la Chambre des lords condamnèrent l'audace des Écossais. Elles adressèrent au roi un acte officiel où elles disaient que la colonisation du Darien par l'Écosse aurait un effet désastreux pour la marine marchande de l'Angleterre et pour la Compagnie des Indes Orientales. Elles firent comparaître les capitalistes qui

s'étaient adjoints à Paterson, et les déterminèrent à rompre leur engagement.

Le roi déclara qu'on l'avait trompé. Pour réparer son erreur, pour rassurer ces bons Anglais qui voyaient déjà avec effroi l'immanquable prospérité des rives de la Forth et de la Clyde, la prochaine grandeur de Glasgow, l'éclatante suprématie d'Édimbourg, Guillaume, le complaisant Guillaume d'Orange, le successeur de Jacques II, proscrivit l'œuvre de Paterson là où il avait eu le plus de succès. Il ordonna à ses agents diplomatiques en Hollande et à Hambourg de la combattre par tous les moyens possibles et de faire rayer toutes les souscriptions qui lui étaient promises.

L'Écosse restait ainsi livrée à elle-même avec ses faibles ressources. Dans cet isolement, la prudence lui ordonnait de renoncer à une difficile et dangereuse expédition. Mais sa fierté nationale ne lui permettait pas de céder à l'hostilité des Anglais : l'expédition fut résolue, et, dans l'été de 1698, au milieu d'une foule enthousiaste, trois navires partirent du port de Leith avec douze cents hommes.

Au commencement de novembre les émigrants arrivèrent près d'une large baie, dans une île où ils devaient s'installer, et leurs premières impressions les réjouirent. L'air était doux et tiède, le sol couvert d'une multitude de plantes

vertes, au-dessus desquelles s'élevaient les dômes aériens des palmiers, et, en regardant d'un côté les collines couvertes de grands bois, de l'autre les flots de la mer, les agiles Écossais pouvaient se promettre de belles chasses et de belles pêches.

L'île où ils allaient dresser leurs tentes, construire leurs cabanes, s'appelait l'île d'Or. Le Darien était renommé pour ses mines d'or. Ils espéraient découvrir encore de précieux filons.

Près de là, dans l'isthme, vivait le roi d'une peuplade d'Indiens. Paterson lui demanda une audience et alla le voir avec quelques-uns de ses compagnons. Son arrivée fut saluée par une troupe de musiciens qui avaient, comme Pan, des flûtes de roseau. A cette musique une foule d'Indiens joignait ses acclamations. Le roi apparut avec une robe de coton, un diadème en or sur la tête et un anneau dans le nez. Il reçoit très courtoisement ses hôtes, tandis qu'une assemblée de prêtres les examine attentivement. Elle doit scruter leur caractère et deviner leurs desseins. Au moment où elle commence cette tâche, des claquements se font entendre, les branches des arbres sont agitées et l'on voit tout à coup apparaître une troupe de singes. Les prêtres aussitôt s'écrient que cette apparition est d'un bon augure, et le roi signe avec les Écossais un traité de paix qui doit durer, selon son expression, aussi longtemps

que les rivières couleront, aussi longtemps que l'on trouvera de l'or dans le Darien, c'est-à-dire éternellement.

Tranquillisés de ce côté, les Écossais avaient à redouter l'agression des Espagnols. Pour résister à ce danger, ils construisirent un fort, des remparts, une ville. En mémoire de leur cher pays, ils donnèrent à ce fort le nom de Saint-André, à la ville le nom de Nouvelle-Édimbourg, et à leur territoire le nom de Calédonie.

Mais les braves Calédoniens n'étaient pas en état de surmonter d'autres périls. En quittant la terre natale, ils n'avaient point prévu tout ce qui leur serait nécessaire dans leur migration. Leurs approvisionnements étaient incomplets ou mal choisis. Une partie de ceux dont ils avaient le plus besoin fut bientôt avariée. C'était une grande perte, et l'Angleterre, la jalouse, l'implacable Angleterre, les poursuivait encore. Par un édit du gouverneur des Barbades, du gouverneur de la Jamaïque, du gouverneur de New-York, au nom du roi il était formellement défendu de correspondre avec la colonie du Darien et de lui donner le moindre secours.

Dans cet état de disette vint la saison des pluies, qui rendaient la chasse et la pêche à peu près impossibles, et avec ces pluies torrentielles les autres rigueurs de la région tropicale, si redoutables pour les étrangers : l'air lourd, chaud,

suffocant, les myriades d'insectes venimeux et les exhalaisons des marécages.

Un grand nombre d'Écossais, affaiblis par les privations, moururent en peu de temps. Les plus robustes montaient sur la colline, et là, les regards fixés sur l'horizon, cherchaient à découvrir dans le vague espace le navire qu'ils attendaient, le navire de la patrie.

A ce fléau succomba la femme de Paterson, la seule femme qu'il y eût dans la colonie. Elle n'avait pu se résoudre à quitter son mari, elle avait voulu le suivre dans son lointain voyage, et elle mourait victime de sa fidélité conjugale. Pour lui, cette mort était le plus cruel désastre, et il s'efforçait de réprimer sa douleur pour assister ses compagnons, pour raffermir leur courage en soutenant leur espoir.

Enfin, après de longs jours d'attente, les pauvres colons s'embarquèrent sur les trois navires qui les avaient amenés dans cette fatale région, et partirent. Un de ces bâtiments s'arrêta à la Jamaïque, deux autres arrivèrent à New-York, et malgré les proclamations hostiles des gouverneurs, dans l'une et l'autre de ces stations, les pauvres voyageurs furent efficacement secourus.

La nouvelle de ce retour produisit en Écosse une douloureuse surprise. Cependant on ne voulait pas croire à l'abandon de la colonie à laquelle s'attachaient tant de grandes espérances, et l'on

résolut d'y envoyer des renforts pour la soutenir et la raviver.

Quatre navires furent à la hâte équipés ; deux compagnies de soldats sous la conduite d'un vaillant capitaine, et des légions de travailleurs se réunirent gaiement pour s'en aller vers l'île d'Or du Darien. Mais à leur arrivée quel triste spectacle! Tout le sol désert, les cabanes renversées, et, par la puissance de la végétation dans cette contrée, les remparts du fort Saint-André et les maisons de la Nouvelle-Édimbourg envahies déjà par des amas d'arbustes et de plantes grimpantes. L'aspect de cette colonie abandonnée et de ces ruines bouleversa les idées des nouveaux émigrants. Ils voulurent relever les murs délabrés ; mais ils se mirent à cette œuvre tristement, sans ardeur, comme s'ils entreprenaient une tâche dont ils n'avaient rien à espérer. Ils n'essayèrent point d'élargir leur domaine, ils passaient la plus grande partie de leur temps sur leurs navires.

Un jour ils furent bloqués par une flotte espagnole. Le sentiment de l'honneur national alors ranima leur courage. Ils luttèrent avec une héroïque fermeté. De leurs ustensiles d'étain ils firent leurs dernières balles, et quand ils n'eurent plus aucune munition, ils capitulèrent.

Ainsi finit la colonisation du Darien.

Paterson y avait mis toute l'ardeur de sa jeunesse et toute sa fortune. Il retourna en Écosse,

affligé de son deuil, vieilli et ruiné. Ses compatriotes ne lui firent point un reproche de la malheureuse entreprise où il les avait entraînés. Il avait lui-même sacrifié sa fortune à cette aventure. Il y avait perdu sa femme aimée, la joie, le charme de sa maison. Il vécut longtemps encore et resta pauvre, mais honoré.

UN REQUIN

Un voyageur anglais a raconté dans l'*Annuaire oriental* cette scène dramatique.

Un matin j'étais sur le quai de Madras avec plusieurs personnes qui se plaisaient à regarder comme moi le mouvement du port, les rapides évolutions des légères barques que l'on appelle des *catamarans*.

Sur une de ces barques était un petit garçon de sept à huit ans, à qui son père donnait les premières leçons de son métier. Tout à coup, par un faux mouvement, l'enfant tomba dans la mer. Aussitôt un requin le saisit dans ses terribles mâchoires et l'emporte.

Nous poussons un cri d'horreur. Le père se lève sans prononcer un mot, tire de sa ceinture un large couteau, le met entre ses dents et se jette à l'eau. Tous les regards sont fixés sur lui. Il disparaît un

instant, revient à la surface des vagues, et plonge de nouveau. Tous les spectateurs suivent avec angoisse ses mouvements. Bientôt on distingue une blanche écume rougie par le sang. C'est sans doute l'indice d'un combat qui se poursuit dans l'abîme. De nouveau le batelier reparaît, et de nouveau plonge, sa tâche sans doute n'étant pas achevée. Enfin, le voilà qui revient, nage péniblement, et tombe sur le sol épuisé de fatigue. Au même instant on voit flotter sur l'eau un énorme requin couvert de sang et inanimé. Des pêcheurs le harponnent et le traînent sur la plage. Par ses blessures on peut voir avec quelle rage il a été poursuivi et quel terrible assaut il a soutenu. A diverses reprises, une lame aiguë a pénétré dans ses ouïes, coupé ses nageoires, et lui a ouvert le ventre.

Le batelier reste immobile et, en silence, écoute d'un air indifférent ce que l'on dit de son courage. Mais voilà que des entrailles du requin on retire la tête et le corps du malheureux enfant que le monstre a engloutis. Le père regarde, et sa douleur jusque-là contenue éclate en sanglots. Il s'approche. Il s'incline sur ces débris informes, les saisit d'une main tremblante, puis déroule pour leur faire un linceul la toile de son turban et en pleurant l'emporte dans sa cabane.

LE TALIPOT

C'est l'un des plus beaux arbres de la famille des palmiers. Sa tige, semblable à une colonne de marbre, s'élève à 65 mètres de hauteur. Il ne fleurit qu'une fois par an, puis meurt, et renaît de lui-même. Sa fleur, longue de 10 mètres, éclate comme une bombe et répand ses semences sur le sol. Ses feuilles ont plus de 5 m. 65 de diamètre. Lorsqu'elles sont sèches, elles peuvent se replier et s'ouvrir comme les branches d'un éventail. Une seule de ces feuilles peut abriter par un temps de pluie quinze ou vingt hommes. Les indigènes en détachent la partie la plus épaisse, celle qui est près du pétiole, et en font des boucliers quand ils vont au combat, ou des capuchons quand ils traversent les jungles.

De ces mêmes feuilles coupées par bandes on fait aussi un très bon et très solide papier. Les caractères de l'idiome cingalais ou pali sont gravés sur un papier avec un poinçon en fer ou en cuivre. Ainsi sont écrits les traités les plus importants sur le bouddhisme. La bibliothèque de la Société asiatique d'Angleterre possède deux livres du plus grand prix : l'un est le code moral et religieux du bouddhisme, écrit sur 1172 feuilles de talipot. L'autre est un exposé de la doctrine boud-

dhiste, écrit également sur des feuilles de talipot laquées et dorées.

L'ADJUDANT

On le trouve dans l'Inde à tout instant, ce grand oiseau de la famille des grues. Il a 1 m. 60 de hauteur. Ses ailes déployées ont d'une extrémité à l'autre 5 mètres de largeur, et son bec est d'une telle dimension qu'il peut contenir une oie tout entière. Il a 1 m. 60 de longueur. Sa tête et son col sont complètement nus. Du bas de son col descend sur sa poitrine une poche revêtue de légères plumes et terminée par une touffe de longs poils.

De loin cet oiseau apparaît comme un être humain se promenant au bord de la mer, car il est toujours à chercher ce que la houle ou la marée jette sur la grève. Sa voracité est telle qu'il avale de gros os, voire même des tortues. Il dévore les plus gros rats, les grenouilles, les lézards, les serpents et toute espèce de vermine. Il rend ainsi les plus grands services. C'est le balayeur de l'Inde, surtout au bord de la mer. Il enlève une quantité d'immondices et une foule de cadavres qui, en se corrompant, répandraient dans l'air des germes pestilentiels.

C'est une idée généralement répandue dans l'Inde que les âmes des brahmes passent dans le corps de ces oiseaux. On les regarde avec respect, et l'on n'ose pas les tuer.

BÉNARÈS

Pour différents fidèles il y a dans le monde quatre saintes villes : Rome, Jérusalem, la Mecque et Bénarès. Pour l'Hindou, Bénarès est le lieu par excellence, le lieu sacré. Il se réjouit d'en contempler les dômes. Il désire mourir sur les bords du fleuve qui l'arrose. Cette ville vénérée a un aspect imposant. Elle s'étend sur un espace de deux milles le long du Gange, et, de la plupart de ses édifices, des escaliers descendent dans les profondeurs de l'eau. Elle est remarquable aussi par son caractère essentiellement asiatique. Ses bazars renferment toutes les richesses de l'Asie, les plus fins cachemires, les plus belles soieries, des métaux finement ciselés, et des amas de pierres précieuses. Mais sa grande gloire lui vient de ses traditions.

Elle est l'une des plus anciennes, si ce n'est la plus ancienne ville de l'Asie. Elle est le berceau de l'histoire et de la religion indiennes. C'est là que, bien des siècles avant l'ère chrétienne, Bouddha enseignait sa doctrine, qui a fait tant de millions de prosélytes.

Bénarès est rempli de temples. Nous ne pouvions manquer d'en visiter au moins quelques-uns. Le premier que nous allons voir ressemble à une ménagerie. Il est rempli de singes qui jouent, qui sautent, qui crient comme dans une forêt des tropiques. Ils ne sont point là pour amuser les passants, mais pour être contemplés avec une religieuse pensée. Selon le panthéisme des Hindous, le monde est une portion de Dieu. Non seulement il est l'auteur de l'existence, mais il vit dans ses créatures et elles participent à sa divinité. Ainsi tout ce qui se meut sur la terre, quadrupèdes, oiseaux, reptiles, est un objet d'adoration.

Dans la cour de ce temple des singes est un sanctuaire où l'on voit une image hideuse, une statue noire avec des lèvres épaisses, teintes de sang, et des yeux féroces. C'est la déesse Doorgha, gardée par des brahmes qui ne permettent pas qu'on en approche, et qui tendent la main pour qu'on y mette quelque argent. Dans une autre partie de la ville est le temple d'or consacré à Siva. Nous avons vu là un faquir en extase, avec un bras levé en l'air, immobile et raide comme une barre de fer. Les pieux Hindous le regardaient avec respect et lui faisaient d'abondantes aumônes.

Mais là où éclate surtout l'idée religieuse des Indiens, c'est le long du Gange. Chaque matin des milliers et des milliers d'Indiens, hommes, femmes, enfants descendent dans ce fleuve. Ils ne

s'y plongent point tout à fait et ne se livrent à aucun exercice de natation. Ils se tiennent debout, s'arrosent la tête en murmurant leurs prières, prennent l'eau dans leurs mains, et la jettent vers les quatre points cardinaux pour rendre hommage à la puissance céleste.

En contemplant ce spectacle, je me demandais pourquoi les Hindous attachent tant d'importance à cette immersion dans le Gange. Est-ce pour eux une purification ou une expiation? Croient-ils, en lavant les souillures de leurs corps, laver aussi celles de leur âme? L'attachement des Romains pour le Tibre, des Allemands pour le Rhin, des Magyares et des Slaves du Sud pour le Danube ne peut nous faire comprendre la vénération des Indiens pour le Gange. Le Nil est le seul fleuve au monde qui produise à peu près un sentiment pareil. Le Nil, en descendant des plateaux de l'Afrique centrale, s'épanche dans une vallée dont il fertilise le sol, et donne ainsi la vie à l'Égypte. Le Gange, en descendant des cimes glacées de l'Himalaya, rafraîchit les plaines brûlantes de l'Inde et féconde les champs de riz du Bengale. Par là il apparaît aux yeux des Indiens comme le visible emblème de la bonté du Tout-Puissant.

Les anciens Égyptiens adoraient le Nil comme un Dieu. Maintenant les Indiens adorent de même le Gange. Pour eux, ce n'est pas seulement un fleuve sacré en raison de ses bienfaits, c'est une

eau céleste descendant de la poitrine du Dieu suprême et portant au loin la vie qu'il lui a lui-même donnée.

(H. Field, *From Egypt to Japan.*)

LES PREMIERS COLONS DE L'AFRIQUE MÉRIDIONALE

En Afrique, comme en plusieurs autres régions, les Portugais ont été les pionniers des nouvelles découvertes. Dès l'année 1415, le roi Jean de Portugal, justement surnommé le Grand, guerroyait sur les confins d'un monde inconnu. Cinq ans plus tard, les îles de Madère et des Canaries étaient jointes à son royaume, et dès cette époque les Portugais ont pris une grande part aux diverses tentatives de colonisation en Afrique.

Ils se sont surtout implantés au nord et à l'ouest, et ont rapidement traversé le sud. Ils étaient si impatients d'arriver aux Indes qu'ils ne pouvaient s'arrêter en chemin. De chaque côté de la baie de la Table, plus d'une crique plus d'un golfe porte encore le nom d'un prince, ou d'un amiral portugais. Mais le petit établissement de Lourenço Marques est, à l'extrémité méridionale de l'Afrique, le seul où flotte encore le drapeau de la vaillante nation qui découvrit le Cap. L'histoire raconte que Bartholomeo Diaz naviguait sur la

côte ouest jusqu'à l'embouchure de la rivière d'Orange quand il fut surpris par un formidable ouragan qui le ramena vers le sud. Il s'arrêta dans la baie Delagoa, descendit à terre, planta une croix sur le rivage, puis s'avança jusqu'à l'embouchure d'une rivière qu'il appella le rio del Infanto. Là les hommes de sa flottille, fatigués, découragés, l'obligèrent à virer de bord. C'est en retournant vers le Portugal qu'il découvrit le promontoire auquel il donna le nom des Tempêtes. « Non, s'écria son souverain, Jean II, je n'accepte pas cette triste dénomination. Je vois s'ouvrir le chemin des Indes : votre cap des Tempêtes s'appellera le cap de Bonne-Espérance. »

Les successeurs de Diaz ne considérèrent cette pointe d'Afrique que comme un lieu de relâche dans leur long voyage aux Indes. Là ils renouvelaient leur provision d'eau et ils faisaient un commerce d'échanges avec les Hottentots. Ils leur donnaient des verroteries et des bimbeloteries de Lisbonne pour des bœufs et des moutons. L'idée ne leur venait pas d'établir là une colonie pour assurer leurs approvisionnements. Vasco de Gama, qui en 1497 naviguait dans ces parages, ne s'y arrêta pas plus que Diaz. A l'une des baies où il arrivait le jour de Noël, il donna le nom de Natal (Nativité). C'est le principal mémorandum de sa traversée.

Les Hollandais en allant aux Indes relâchaient

aussi sur cette côte d'Afrique. Mais bientôt, pour rendre leur relâche plus facile et plus sûre, ils fondèrent une colonie là où s'élève aujourd'hui la Ville du Cap. En 1602 la Compagnie hollandaise des Indes Orientales, fut constituée ; deux ans après Antoine de Ribert s'installa au Cap, en qualité de gouverneur. Il n'avait avec lui que quelques soldats, et le nombre des colons s'accrut très lentement. C'étaient pour la plupart des paysans, des *boers*, qui ne se décidaient pas sans peine à s'en aller sur une terre inconnue, si loin du Zuyderzée. Sur les rives du Cap ils ne retrouvaient point les beaux herbages de la Frise, et le gouvernement de Riebek et de ses successeurs était si dur que les pauvres boers abandonnèrent le lieu où régnaient leurs despotes, et s'en allèrent à l'aventure à travers le pays. Ils allaient cherchant de côté et d'autre un refuge, un sol propice, et vivaient d'une vie nomade. D'abord ils entrèrent en négociations avec les indigènes, qu'ils appelaient les Hottentots. Ils achetèrent les terrains qu'ils désiraient occuper. Lorsqu'ils se sentirent plus forts, ils les prirent sans rien payer. Puis, en s'avançant plus loin, ils rencontrèrent les Cafres.

En 1795 les Anglais, qui depuis longtemps convoitaient cette importante station maritime, y envoyèrent une flotte commandée par lord Elphinstone, avec une petite armée conduite par le général Craig. Les Hollandais, qui ne s'attendaient

point à cette invasion, n'étaient point en état d'y résister, et la Grande-Bretagne prit tranquillement possession de leurs domaines.

En 1802 le traité de paix d'Amiens l'obligeait à les rendre; mais, quatre ans après, de nouveau elle s'en empara, et cette fois elle les a gardés. Bien audacieux seraient ceux qui voudraient les lui enlever.

Maintenant on compte dans cette colonie anglaise plus d'un million d'habitants. Elle est traversée dans toute son étendue par des chemins de fer. D'année en année sa richesse s'accroît par son agriculture et son commerce, par ses exportations de plumes d'autruche, de cuivre et de diamants.

L'une de ses principales productions est due à des Français. Oui, ce sont des Français qui, après la révocation de l'édit de Nantes, abandonnant leur pays, s'adjoignirent à des Hollandais partant pour cette terre d'Afrique, et là ils plantèrent les vignes qui produisent le fameux vin de Constance.

LE BROCHET

Le docteur Warwick, dont on ne peut mettre en doute la véracité, a raconté cette histoire.

Étant à Durham dans le château du comte de Shamford, un jour il se promenait au bord d'un

vivier qui renfermait une certaine quantité de poissons. Il avait remarqué un gros brochet qui au moindre bruit s'enfuyait et disparaissait. Dans un de ces moments de frayeur il alla se heurter à un croc qui lui fractura la tête et déchira un de ses nerfs optiques. Le malheureux brochet, dans sa souffrance, se précipita au fond du vivier, se roula dans la vase, puis remonta sur l'eau, et tournoya avec une rapidité extrême, puis plongea de nouveau et, en essayant de se relever, tomba au bord du vivier. Le docteur le prit entre ses mains, le pansa délicatement, et le remit à l'eau. Le brochet parut d'abord raffermi, mais une seconde fois il se plongea encore dans la vase et revint tomber au bord du vivier. Le compatissant docteur lui fit encore une opération et l'abandonna à son sort. Le lendemain il retourna vers le vivier. Dès que le brochet l'aperçut, il nagea vers lui et s'inclina à ses pieds. Le docteur l'examina, se plut à reconnaître l'efficacité de son remède et le remit à l'eau, puis, en faisant le tour du vivier, il remarqua que le reconnaissant blessé le suivait dans sa promenade, s'arrêtant lorsqu'il le voyait s'arrêter, et, comme il avait un œil endommagé, levant la tête pour ne pas le perdre de vue.

Le jour suivant, M. Warwick revient au même endroit, non plus seul, mais avec quelques amis auxquels il a dit son aventure. Le brochet, naguère

si craintif, ne se laisse point intimider par une telle visite. Il semble attendre son bienfaiteur, et dès qu'il l'aperçoit, il s'avance prestement à sa rencontre.

Peu à peu le docteur en vint à l'apprivoiser. Il l'appelait par un sifflement, et le docile brochet se rendait aussitôt à cet appel.

LES ANDAMAN

Vers le milieu d'une des plus grandes voies de communication traversées par les navires des nations les plus intelligentes et les plus actives, il est un groupe d'îles près desquelles la civilisation de l'Est et de l'Ouest va et vient sans rien changer à la condition de leurs habitants. Ces insulaires en sont encore à un état primitif, sauvage sans pareil. Ils n'ont aucune notion d'un Être suprême, pas même quelque grossière pratique de religion comme on en trouve parmi les peuplades les plus arriérées. Leur langue est dure, désagréable et pauvre. Ils n'ont point de traditions à raconter dans cette langue. Ils ne savent rien de leur origine. Sur une terre fertile, pas un d'eux n'a eu l'idée d'un travail agricole. Avec leurs filets de pêche, leurs arcs et leurs flèches, ils se procurent aisément la nourriture quotidienne. Le

vêtement ne les inquiète point, ils sont presque constamment nus. Si parfois ils ont sur les flancs une bande d'écorce, ce n'est point par un sentiment de pudeur; c'est pour suspendre à cette espèce de ceinture quelque arme ou quelque autre objet. Pour pêcher ou chasser ils changent souvent de place. Leur déménagement n'est pas difficile, et leur maison ne les inquiète guère. Elle se compose tout simplement de quatre pieux recouverts d'un toit de feuillage. Le jeune homme amène là, sans aucune cérémonie de mariage, la femme qu'il épouse et qui sera sa servante. S'il vient à mourir avant elle, la pauvre créature sera obligée de porter encore un signe de son servage. Le mort est mis dans une fosse et y reste jusqu'à ce qu'il soit entièrement décomposé. Alors ses parents se partagent ses ossements; la veuve prend le crâne dénudé et le suspend à son cou comme un médaillon. Ils sont généralement très petits, mais bien conformés et agiles. Leur peau est d'un noir luisant comme celle des nègres, mais ils n'ont pas la chevelure laineuse, ni la bouche démesurée des nègres. En résumé, ils forment une caste étrange qui ne ressemble à aucune autre, et par leur ignorance et leurs coutumes ils sont au dernier degré de l'échelle humaine.

Leur domaine est l'archipel Andaman, situé dans le golfe du Bengale, au 18e degré de latitude. Il

se compose de deux îles d'inégale grandeur, et de plusieurs îlots qui de côté et d'autre avec leur splendide végétation apparaissent dans le vaste océan comme des oasis. Autour de cet archipel s'étend un solide rempart, un cercle de récifs où il est difficile de trouver un passage en plein jour par un temps calme, où l'on ne peut se hasarder la nuit, par un temps d'orage, sans s'exposer au plus grand péril.

CURIOSITÉS D'HISTOIRE NATURELLE

L'arbre du paradis

Un vrai prodige de végétation. Il y a sept de ces arbres à Veraynos, dans l'Amérique centrale. Chaque arbre porte une seule fleur, d'une éclatante blancheur. Lorsqu'elle s'épanouit, elle a la forme parfaite d'une colombe dont les ailes sont déployées, dont la tête se lève vers le ciel, et elle exhale un arome que l'on sent à plus d'un quart de lieue de distance. Chaque année, à une époque régulière, ces arbres se flétrissent du haut en bas, et versent sur le sol quelques grains, d'où ils renaissent comme le phénix de sa cendre. Ils croissent sur le domaine d'un Espagnol, sur un espace d'environ un demi-mille. On ne peut les transplanter,

ni par semences, par boutures, par greffes, ni les reproduire ailleurs.

Migration des plantes

Les plantes ne restent guère immobiles. Leurs germes sont enlevés et dispersés par les vents, par la laine des moutons, par les vêtements de l'homme, par les plumes des oiseaux. On a apporté de l'Asie, dans les régions de l'Occident, la pomme, la poire, l'abricot, la pêche. Les céréales se sont répandues dans le monde entier, de telle sorte qu'on ne sait d'où elles sont parties. Les courants d'air emportent avec des semences de fleurs des œufs d'insectes et des infusoires. Un savant naturaliste a mis des plaques de verre bien nettoyées entre les vitres d'une double fenêtre. Par d'imperceptibles crevasses le vent les a en quelques mois recouvertes d'une fine poussière. Dans cette poussière, en apparence inerte, on a découvert avec le microscope le pollen de huit plantes distinctes, les œufs de quatre infusoires et plusieurs insectes vivants.

En Australie

En Australie il y a, pour le tourneur et l'ébéniste, des bois d'une force et d'une beauté singulières, des bois teintés et aromatiques, entre

autres une espèce d'acacia (*Acacia homalophylla*) qui est très dur et qui a une délicieuse odeur de violettes. Il n'a pas plus d'un pied de diamètre. Mais on en fait, comme de l'acajou et du palissandre, des plaques avec lesquelles on façonne des meubles de luxe charmants.

En Australie, M. Muller, le botaniste de Victoria, a découvert des arbres plus grands que le fameux *Wellingtonia gigantea* de la Californie. Ils sont plus grands et plus minces et par là plus gracieux. On a abattu un de ces arbres qui n'avait que 97 centimètres de diamètre, 97 mètres de hauteur jusqu'à ses premières branches et 22 au dessus. On en a abattu un autre qui de sa base à sa cime n'avait pas moins de 130 mètres.

Le guarana

C'est un fruit du Brésil nouvellement importé en Europe. On le sèche, on en détache la peau, on le pile, on en forme des rouleaux comme des bâtons de chocolat et l'on en fait un aliment très savoureux que ni la chaleur, ni l'humidité ne détériorent. En y jetant de l'eau fraîche, on le transforme en une agréable boisson. Mais on dit que l'usage de ce fruit si attrayant peut avoir de fâcheuses conséquences. Il produit l'insomnie et altère les facultés digestives.

D'où vient le bois

Un naturaliste curieux de savoir ce qui nourrit le bois a pris une masse de terre, l'a fait sécher au four, puis l'a remise dans un large vase, l'a arrosée avec de l'eau de pluie, et y a planté un saule qui pesait 5 livres. La terre en pesait 200. Pour que rien n'y fût ajouté, on la recouvrit d'une plaque de métal percée de petits trous par lesquels l'air seul pouvait pénétrer. Régulièrement le saule fut arrosé avec de l'eau pure. Au bout de cinq ans on l'enleva, on le mit sur une balance : sa pesanteur s'était accrue de 164 livres. La masse de terre qui le contenait fut de nouveau séchée au four et pesée : elle n'avait perdu que deux onces de son poids primitif. Comment le petit arbuste avait-il acquis ses 164 livres? Il est aisé de démontrer que ce n'est point par l'eau. C'est donc par l'air.

Ainsi ces immenses forêts de l'Amérique du Sud, c'est de l'air. Ces énormes pièces de bois que nous employons à la construction de nos navires, ces poutres qui soutiennent nos lourdes toitures, ce parquet sur lequel je pose le pied, cette table sur laquelle j'écris, c'est de l'air. Étrange vérité !

Le microscope

Avec le microscope on peut voir des cavités dans

un grain de sable, et divers insectes vivant dans ces cavités. Les infiniment petits ! quelles incroyables merveilles! Dans une moisissure il y a une forêt de beaux arbres avec leurs feuilles, leurs fleurs, leurs fruits. Chacun de nos cheveux est un tube parfaitement formé. Notre corps est couvert d'écailles comme celui des poissons, et chacune de ces imperceptibles écailles couvre cinq cents pores. Chaque goutte d'eau stagnante renferme un monde d'animalcules qui nagent là comme des baleines dans la mer. Sur chaque feuille d'arbre sont des troupeaux d'insectes qui paissent là comme des bœufs dans une prairie.

LES SINGES DANS L'INDE

Une tradition indienne rapporte qu'un grand nombre d'hommes malfaisants ont été jadis transformés en singes et condamnés à vivre perpétuellement dans les bois. De là, pour cet animal, une sorte de crainte superstitieuse mêlée de pitié. On croit que le singe agit, non point par instinct, mais par raison. On dit qu'il faut le ménager et qu'on peut avoir de bons rapports avec lui. Mais, si on l'offense, c'est un ennemi redoutable. Les cultivateurs indiens qui demeurent près des forêts réservent dans leurs terres un champ pour la

peuplade de singes qui vit près d'eux, et y sèment la graine qui lui plaît. Grâce à cette précaution, ils peuvent continuer en paix leur travail : la féroce peuplade ne touchera point à leurs récoltes. Le singe leur rend aussi parfois d'importants services. Il fait une guerre acharnée aux serpents. Dès qu'il aperçoit un de ces reptiles, il se met en embuscade, le surveille attentivement, puis tout à coup se précipite sur lui, le saisit par le cou avec sa main osseuse et lui brise la tête en la frappant à coups redoublés sur un arbre ou sur un roc. Quand la venimeuse bête est morte, il pousse un cri de joie et se met à gambader comme un enfant.

Les Indiens racontent plusieurs histoires de singes qui prouveraient que cet animal a vraiment la faculté de la réflexion et du raisonnement. En voici une entre autres.

Un Hindou du district de Muttra revenait d'une ville où il avait pendant de longues années exercé la profession de marchand. Il voyageait à pied, seul, portant sur lui toute sa petite fortune, divers ornements en or et en argent, à son cou, sur ses bras, quelques roupies et une cinquantaine de pièces d'or enveloppées dans son turban. Il retournait vers son pays natal et se réjouissait d'aller là jouir en paix du fruit de son travail. Un jour il arrive près d'un lac entouré de grands arbres qui étendent sur ses eaux leurs longues branches. Il était fatigué, il s'arrête, se dépouille de ses vêtements, se

baigne, puis revient s'essuyer au bord du lac, tire de sa corbeille ses provisions de voyage, et les croque gaiement. Quelques singes qui demeuraient dans le voisinage s'approchent de lui, et le regardent comme s'ils désiraient prendre part à son festin. Mais il ne daigne pas s'occuper d'eux, et, son repas fini, il s'en va de nouveau vers le lac pour nettoyer ses ustensiles de cuisine. Les singes, alors irrités de son indifférence, s'emparent de sa ceinture, de son turban et les emportent sur les arbres. L'Hindou, se voyant ainsi dévalisé, pousse un cri lamentable et élève vers les voleurs ses mains suppliantes. Mais ils se raillent de sa douleur. Ils ont déroulé le turban et ils s'amusent à jeter l'une après l'autre les pièces d'or dans le lac. Le pauvre homme, ruiné, désespéré, s'en va au village voisin raconter son désastre et demander conseil. On lui dit qu'il a eu tort de se montrer si inhospitalier envers les singes, et qu'il ne peut songer à repêcher son trésor. Le lac est profond et rempli de crocodiles. « Ah! s'écrie-t-il alors avec un accent de rage, s'il en est ainsi, je me vengerai. »

Avec un des ornements qu'il porte à son cou, il achète tout ce qui lui est nécessaire pour confectionner un certain nombre de galettes, très appétissantes par leur teinte de beurre frais, et pleines d'arsenic. Il étale sous un arbre cette belle pâtisserie, puis se retire à quelques pas de distance. Les singes, qui observent tous ses mouvements, ne

tardent pas à prendre le butin qui leur est livré : « Allez, allez, leur dit-il, scélérats que vous êtes, vous m'avez volé, vous serez punis », et dans son infortune il savoure la joie de la vengeance. Mais, un instant après, que voit-il? Ces abominables singes, ses bourreaux, sautillant et mangeant gaiement leur galette avec des feuilles vertes qu'ils ont été cueillir. Ces feuilles vertes anéantissent l'effet du poison.

LÉGENDE BIBLIQUE DES MUSULMANS

Près de Moïse, le grand prophète, demeurait un pauvre brave homme qui gagnait sa vie à couper et à fendre du bois pour les riches. En travaillant constamment, il ne gagnait qu'un sol par jour, et il n'avait que cela pour subvenir à ses besoins et à ceux de sa femme. Un matin, comme il allait à sa besogne, il rencontra Moïse et lui dit : « Dès ma naissance j'ai vécu misérablement, et je vivrai peut-être encore longtemps dans la même misère. Je voudrais que Dieu me donnât à la fois en un instant tout ce que je puis gagner par mon labeur jusqu'à la fin de mon existence. Je pourrais ainsi jouir d'un jour de fortune, et le lendemain je mourrais. Voulez-vous, ô grand prophète, demander pour moi cette grâce à Dieu?

— Je le veux bien », répliqua Moïse, et il adressa à Dieu la supplique du bûcheron, et Dieu lui répondit : « Cet homme a encore de nombreuses années à vivre; mais, s'il veut y renoncer pour un jour de richesse, dis-lui que son vœu est accompli. Demain matin il trouvera dans le petit tapis sur lequel il s'agenouille pour faire sa prière tout l'argent qu'il aurait gagné par son labeur en un long espace de temps. »

Le lendemain, en effet, le pauvre bûcheron contemplait émerveillé la somme d'argent déposée dans son tapis par une main invisible. Il dit à sa femme ce qu'il avait fait. Elle approuva sa résolution. Après ses longues misères, elle abandonnait volontiers comme lui le reste de sa vie pour un jour de richesse. Mais l'un et l'autre voulaient avec cette richesse accomplir une religieuse obligation : ils voulaient employer la meilleure part de leur trésor au soulagement des pauvres. Ils achetèrent d'amples provisions, les apprêtèrent de leur mieux et les distribuèrent avec un bon regard et une bonne parole à une quantité d'indigents.

Après cet acte de bienfaisance ils se disposaient à savourer une des jouissances du riche, à faire à eux deux un bon repas, et voilà qu'au moment où ils s'asseyaient à table, un vieillard infirme s'avance vers eux et d'une voix plaintive s'écrie : « J'ai entendu proclamer votre généreux festin, et

j'arrive trop tard; mais j'ai faim, ne pouvez-vous me donner encore quelque chose? Dieu protège ceux qui sont charitables. »

Le bûcheron et sa femme pensèrent qu'ils pouvaient bien, pour apaiser une souffrance, se priver de la moitié de ce qu'ils avaient réservé pour eux-mêmes. Ils donnèrent amicalement cette moitié au vieillard, qui s'éloigna en les bénissant, et ils se remirent à table, heureux d'avoir fait encore cette bonne œuvre ; et voilà qu'un autre malheureux s'approche et leur dit qu'il n'a pas mangé depuis deux jours, et sollicite en gémissant leur pitié. Le bûcheron, attendri jusqu'aux larmes, regarde sa femme. Elle est émue comme lui. Tous deux pensent qu'à leur dernière heure ils n'auraient pas la conscience tranquille s'ils aimaient mieux s'accorder une satisfaction matérielle que de soulager une vraie misère, et gaiement ils donnèrent au mendiant tout ce qui leur restait pour leur dernier dîner. « Nous jeûnerons, se disaient-ils, mais notre jeûne ne sera pas long, puisque nous devons mourir demain. »

Le lendemain, le bûcheron s'éveille à l'heure habituelle, et fait sa prière matinale. Ce jour-là doit être son dernier jour. Il invoque avec ferveur la miséricorde divine et il dit tranquillement adieu à la vie. Mais tout à coup quelle surprise! En relevant le tapis sur lequel il s'agenouille, il y trouve encore une grosse somme d'argent.

Il croyait que tout était fini, et à ses yeux reluit un trésor comme celui de la veille, et au lieu de sentir le souffle de la mort, il est vigoureux comme la veille, et sa femme est, ainsi que lui, alerte et vaillante. Il court près de Moïse pour lui annoncer cet événement, et le prophète s'en va sur la montagne, où il écoute la parole de Dieu, et Dieu lui dit : « Parce que ces braves gens ont été si charitables, parce qu'ils ont oublié leurs propres besoins pour soulager la pauvreté, ils vivront longtemps et ne tomberont point dans la misère ».

(*Observations on the Musulmans of India*, by M. Hassam.)

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Avertissement I

Les Cordillères 1
Une ville indienne. 17
Quelques oiseaux d'Afrique. 19
Jaggernat.. 22
Les Cafres 27
Le Tadj-Mahal. 34
En Arabie 37
Delhi. 45
Les perles 49
L'éléphant d'Afrique. 57
La fécondité des tortues. 60
Le boa. 62
L'arbre à pain 64
En Australie 68
Les serpents dans l'Inde. 74
Une fable populaire d'Afrique 78
La migration des pigeons sauvages en Amérique. 83
Le charmeur de serpents. 86
La sutti 91
Le trappeur. 95
Les vieux arbres 100
L'upas. 103
Le papier de riz.. 107

L'opium 109
Un oiseau calomnié : l'engoulevent. 111
Les mangeurs de terre. 114
Les plantes lumineuses 116
Le pic d'Adam 117
Le thé 123
Les pampas 125
Les fourmis blanches 130
Les chiens sauvages d'Afrique. 132
Une riche terre peu habitée. 134
Le Cap. 135
L'école en Égypte. 138
L'oiseau-mouche.. 141
La vallée de Cachemir. 144
Une peuplade sauvage dans l'Annam. 147
L'archipel des Fidji 155
Un jour à Calcutta. 160
Dans l'Amérique centrale : Indiens et Nègres. 163
Une forêt. 166
Le caoutchouc. 167
Abdoul Kadir (histoire orientale) 169
Le pigeon du Cap. 171
Au pied de l'Himalaya. 174
Les serpents dans l'île de Sumatra. 179
Une chasse au tigre dans l'Inde. 180
Les ruines de Thèbes. 184
La *Victoria regia* 186
Le fleuve des Amazones. 188
Quetzacoatl 190
Cinq au whist 193
Java. 195
La découverte de l'Amazone 200
Le gorille 208
Les cigares 214
La mer des Tropiques. 217
Bombay 219
Le dattier.. 222
Les villes de chiens. 226
Le baobab. 228
La découverte du Pacifique par Balboa 230

Le café 236
Aspect de la Perse 239
L'âge des animaux 244
Les Indiens dans l'Amérique centrale 248
L'acajou 251
Le bambou 254
Les Écossais à l'isthme de Darien 256
Un requin 264
Le talipot 266
L'adjudant 267
Bénarès 268
Les premiers colons de l'Afrique méridionale 271
Le brochet 274
Les Andaman 276
Curiosités d'histoire naturelle :
L'arbre du paradis 278
Migration des plantes 279
En Australie 279
Le guarana 280
D'où vient le bois 281
Le microscope 281
Les singes dans l'Inde 282
Légende biblique des musulmans 285

18869. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

LIBRAIRIE HACHETTE & Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, PARIS

EXTRAIT DU CATALOGUE

BIBLIOTHÈQUE DES MERVEILLES

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE M. ÉDOUARD CHARTON

FORMAT IN-16, A 2 FR. 25 C. LE VOLUME

La reliure en percaline bleue avec tranches rouges se paye en sus 1 fr. 25 c.

André (E.) : *Les fourmis.* 1 vol. avec 74 grav. d'après A. Clément.

Augé (L.) : *Voyage aux sept merveilles du monde.* 1 vol. avec 21 grav. d'après Sidney Barclay.

— *Les tombeaux.* 1 vol. avec 31 gravures d'après Barclay.

— *Les spectacles antiques.* 1 vol. avec 26 gravures.

Badin (A.) : *Grottes et cavernes;* 4e édition. 1 vol. avec 55 grav. d'après C. Saglio.

Ouvrage couronné par la Société pour l'Instruction élémentaire.

Baille (J.) : *Les merveilles de l'électricité;* 5e édition. 1 vol. avec 71 grav. d'après Jahandier.

Bernard (F.) : *Les évasions célèbres;* 4e édition. 1 vol. avec 25 gravures d'après Bayard.

— *Les fêtes célèbres de l'antiquité, du moyen âge et des temps modernes;* 2e édition. 1 vol. avec 25 gravures d'après Goutzwiller.

Bocquillon (H.) : *La vie des plantes;* 4e édition. 1 vol. avec 172 gravures d'après Faguet.

Bouant (E.) : *Les grands froids.* 1 vol. avec 31 grav. d'après Weber.

— *Le feu.* 1 vol. avec 97 gravures d'après Dosso, etc.

Bouchot : *Callot.* 1 vol. avec 40 gravures.

Brévans (A. de) : *La migration des oiseaux.* 1 volume avec 89 gravures d'après Mesnel.

Capus (E.) : *L'œuf chez les plantes et chez les animaux.* 1 vol. avec 145 gravures et 1 carte.

Castel (A.) : *Les tapisseries;* 2e édition. 1 volume avec 22 gravures d'après P. Sellier.

Cazin (A.) : *La chaleur;* 4e édition. 1 vol. avec 92 gravures d'après Jahandier.

— *Les forces physiques;* 5e édition. 1 vol. avec 58 gravures d'après A. Jahandier.

— *L'étincelle électrique;* 2e édition. 1 volume avec 90 gravures d'après B. Bonnafoux, etc.

Collignon (E.) : *Les machines.* 1 vol. avec 87 gravures d'après B. Bonnafoux, Jahandier et Marie.

Colomb (C.) : *La musique;* 3e édition. 1 vol. avec 119 gravures d'après Gilbert et Bonnafoux.

Deharme : *Les merveilles de la locomotion.* 1 vol. avec 77 gravures d'après A. Jahandier et L. Bayard.

Deherrypon : *Les merveilles de la chimie;* 3e édition. 1 vol. avec 54 gravures d'après Férat, Marie, Jahandier, etc.

Deleveau (P.) : *La matière et ses transformations.* 1 vol. avec 89 gravures d'après Chauvet.

Demoulin (M.) : *Les paquebots à grande vitesse et les navires à vapeur.* 1 vol. avec 45 gravures.

Depping (G.) : *Les merveilles de la force et de l'adresse;* 2e édition. 1 vol. avec 69 gravures d'après E. Ronjat et Rapine.

Dieulafait : *Diamants et pierres précieuses;* 3e édition. 1 vol. avec 130 gravures d'après Bonnafoux, P. Sellier, etc.

Ouvrage couronné par la Société pour l'Instruction élémentaire.

Du Moncel : *Le téléphone;* 5e édition. 1 vol. avec 167 gravures par Bonnafoux.

— *Le microphone, le radiophone et le phonographe.* 1 vol. avec 119 gravures d'après Bonnafoux et Chauvet.

— *L'éclairage électrique,* 1re partie : *Générateurs de lumière;* 3e éd. 1 vol. avec 70 gravures d'après Bonnafoux, Chauvet, etc.

— *L'éclairage électrique,* 2e partie : *Appareils de lumière :* 3e éd. 1 vol. avec 121 gravures d'après Chauvet.

Du Moncel et Geraldy : *L'électricité comme force motrice;* 2e édit. 1 vol. avec 113 gravures d'après Alix, Léger et Poyet.

Duplessis (G.) : *Les merveilles de la gravure;* 4e édition. 1 vol. avec 34 gravures d'après P. Sellier.

Flammarion (C.) : *Les merveilles célestes,* lecture du soir; 8e édition. 1 vol. avec 89 gravures et 2 planches.

Fonvielle (W. de) : *Les merveilles du monde invisible;* 5e édit. 1 vol. avec 120 gravures.

— *Éclairs et tonnerre;* 3e édition. 1 vol. avec 59 gravures d'après E. Bayard et H. Clerget.

— *Le monde des atomes.* 1 vol. avec 9 grav. hors texte d'après Gilbert et 40 figures dans le texte.

— *Le pétrole.* 1 vol. avec 28 gravures d'après J. Ferat.

— *Le pôle sud.* 1 vol. avec 33 gravures d'après Thuillier, Th. Weber, etc.

Garnier (E.) : *Les nains et les géants.* 1 vol. avec 80 gravures d'après A. Jahandier.

Garnier (J.) : *Le fer;* 2e édit. 1 vol. avec 70 gravures d'après A. Jahandier.

Gazeau (A.) : *Les bouffons.* 1 vol. avec 63 gravures d'après P. Sellier.

Girard (J.) : *Les plantes étudiées au microscope;* 2e édit. 1 vol. avec 208 gravures.

Girard (M.) : *Les métamorphoses des insectes;* 6e édition. 1 vol. avec 378 gravures d'après Mesnel, Delahaye, Clément, etc.

Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences.

Graffigny (De) : *Les moteurs anciens et modernes.* 1 vol. avec 106 gravures d'après l'auteur.

Guillemin (A.) : *Les chemins de fer,* 1re partie : La voie et les ouvrages d'art; 7e édit. 1 vol. avec 96 grav.

— *Les chemins de fer,* 2e partie : La locomotive, le matériel roulant, l'exploitation; 7e édition. 1 vol. avec 75 gravures.

— *La vapeur;* 3e édit. 1 vol. avec 117 grav. d'après B. Bonnafoux, etc.

Hanotaux : *Les villes retrouvées;* 2e édition. 1 vol. avec 75 gravures d'après P. Sellier, etc.

Hélène (M.) : *Les galeries souterraines;* 2e édition. 1 vol. avec 66 gravures d'après J. Férat, etc.

— *La poudre à canon et les nouveaux corps explosifs;* 2e éd. 1 vol. avec 44 gravures d'après Férat.

Hennebert (Le lieut.-colonel) : *Les torpilles.* 2e édit. 1 vol. avec 82 gravures.

— *Les merveilles de l'artillerie.* 1 vol. avec 79 gravures.

Jacottet (H.) : *Les grands fleuves.* 1 vol. avec 34 gravures.

Jacquemart (A.) : *Les merveilles de la céramique.* Ire partie (Orient). 4e édition. 1 vol. avec 53 gravures d'après H. Catenacci.

— *Les merveilles de céramique.* IIe partie (Occident); 5e édition. 1 vol. avec 221 gravures d'après J. Jacquemart.

Jacquemart (A.) (Suite) : *Les merveilles de la céramique.* IIIe partie (Occident); 5e édition. 1 vol. avec 833 monogrammes et 49 gravures d'après J. Jacquemart.

Joly (H.) : *L'imagination;* 2e édition. 1 vol. avec 4 eaux-fortes par L. Delaunay et L. Massard.

Lacombe (P.) : *Les armes et les armures.* 4e édition. 1 vol. avec 60 gravures d'après H. Catenacci.

— *Le patriotisme;* 2e édition. 1 vol. avec 4 héliogravures.

Laffitte (P.) : *La parole.* 1 vol. avec 24 gravures.

Landrin (A.) : *Les plages de la France,* 5e édit. 1 vol. avec 107 gravures d'après Mesnel.

— *Les monstres marins;* 3e édit. 1 vol. avec 66 grav. d'après Mesnel.

— *Les inondations.* 1 vol. avec 24 gravures d'après Vuillier.

Lanoye (F. de) : *L'homme sauvage;* 2e édit. 1 vol. avec 33 gravures d'après E. Bayard.

Lasteyrie (F. de) : *L'orfèvrerie,* depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours; 2e édition. 1 vol. avec 62 gravures.

Lefebvre (E.) : *Le sel.* 1 vol. avec 49 gravures.

Lefèvre (A.) : *Les merveilles de l'architecture;* 6e édition. 1 vol. avec 60 gravures d'après Thérond, Lancelot, etc.

— *Les parcs et les jardins;* 3e édition. 1 volume avec 29 gravures d'après A. de Bar.

Le Pileur (D^r) : *Les merveilles du corps humain;* 5e édit. 1 vol. avec 43 gravures d'après Léveillé et 1 planche en couleurs.

Lesbazeilles (E.) : *Les colosses anciens et modernes;* 2e édit. 1 vol. avec 33 gravures d'après Lancelot, Goutzwiller, etc.

— *Les merveilles du monde polaire.* 1 vol. avec 38 gravures d'après Riou, Grandsire, etc.

— *Les forêts.* 1 vol. avec 43 gravures d'après Slom, etc.

Lévêque : *Les harmonies providentielles;* 4e édit. 1 vol. avec 4 eaux-fortes.

Maindron (M.) : *Les papillons.* 1 vol. avec 94 gravures d'après Clément.

Marion (F.) : *L'optique;* 3e édit. 1 vol. avec 68 gravures d'après A. de Neuville et Jahandier.

— *Les ballons et les voyages aériens;* 4e édit. 1 vol. avec 34 gravures d'après P. Sellier.

— *Les merveilles de la végétation,* 4e édit. 1 vol. avec 45 gravures d'après Lancelot.

Marzy (F.) : *L'hydraulique;* 3e édit. 1 vol. avec 39 grav. d'après Jahandier.

Masson (M.) : *Le dévouement.* 3e édit. 1 vol. avec 14 gravures d'après P. Philippoteaux.

Ménant : *Ninive et Babylone.* 1 vol. avec 107 gravures.

Menault (E.) : *L'intelligence des animaux;* 5e édit. 1 vol. avec 58 gravures d'après E. Bayard.

— *L'amour maternel chez les animaux;* 2e édit. 1 vol. avec 78 gravures d'après A. Mesnel.

Meunier (Mme S.) : *L'écorce terrestre.* 1 vol. avec 75 gravures.

— *Les sources.* 1 vol. avec 50 gravures.

Meunier (V.) : *Les grandes chasses;* 5e édit. 1 vol. avec 38 gravures d'après Lançon.

— *Les grandes pêches;* 3e édition. 1 vol. avec 85 gravures d'après Riou.

Millet : *Les merveilles des fleuves et des ruisseaux;* 2e édition. 1 vol. avec 66 gravures d'après Mesnel et 1 carte.

Moitessier : *L'air;* 2e édition. 1 vol. avec 93 gravures, d'après B. Bonnafoux, etc.

— *La lumière;* 2e édition. 1 vol. avec 121 gravures d'après Taylor, Jahandier, etc.

Moynet (G.) : *L'envers du théâtre* ou *les machines et les décors;* 2e édit. 1 vol. avec 60 gravures ou coupes d'après l'auteur.

UCSB LIBRARY
X-62348

Narjoux (F.) : *Histoire d'un pont.* 1 vol. avec 80 gravures d'après l'auteur.

Perez : *Les abeilles.* 1 vol. avec 119 figures.

Petit (Maxime) : *Les sièges célèbres de l'antiquité, du moyen âge et des temps modernes;* 2e édit. 1 vol. avec 52 gravures d'après C. Gilbert.

— *Les grands incendies.* 1 vol. avec 34 gravures d'après Deroy.

— *Le courage civique.* 1 vol. avec 29 gravures.

Portal et de **Graffigny** : *Les merveilles de l'horlogerie.* 1 vol. avec 120 gravures d'après les auteurs.

Radau (R.) : *L'acoustique ;* 3e édit. 1 vol. avec 116 grav. d'après Lœschin, Jahandier, etc.

— *Le magnétisme;* 2e édition. 1 volume avec 104 gravures d'après Bonnafoux, Jahandier, etc.

Renard (L.) : *Les phares;* 3e édit. 1 vol. avec 49 gravures d'après Jules Noël, Rapine, etc.

— *L'art naval;* 4e édition. 1 vol. avec 52 grav. d'après Morel Fatio.

Renaud (A.) : *L'héroïsme;* 3e édition. 1 vol. avec 15 gravures d'après Paquier.

Reynaud (J.). *Histoire élémentaire des minéraux usuels;* 6e édition. 1 volume avec 2 planches en couleurs et 1 planche en noir.

Roy (J.) : *L'an mille.* Formation de la légende de l'an mille. Etat de la France de l'an 950 à 1050. 1 vol. avec 30 gravures.

Sauzay (A.) : *La verrerie*, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours; 4e édition. 1 vol. avec 66 gravures d'après B. Bonnafoux.

Simonin (L.) : *Les merveilles du monde souterrain;* 5e édition. 1 vol. avec 18 gravures d'après A. de Neuville et 9 cartes.

— *L'or et l'argent.* 1 vol. avec 67 gravures d'après A. de Neuville, P. Sellier, etc.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Sonrel (L.) : *Le fond de la mer;* 5e édition. 1 vol. avec 93 gravures d'après Mesnel, etc.

Ternant (A.) : *Les télégraphes.* 2 vol. qui se vendent séparément :

Tome I : Télégraphie optique. — Télégraphie acoustique. — Télégraphie pneumatique. — Poste aux pigeons; 2e édition. 1 vol. avec 63 gravures.

Tome II : Télégraphie électrique. 1 vol. avec 250 gravures,

Tissandier (G.) : *L'eau;* 5e édition. 1 vol. avec 77 gravures d'après A. de Bar, Clerget, Riou, Jahandier, etc., et 6 cartes.

— *La houille;* 4e édit. 1 vol. avec 66 grav. d'après A. Jahandier, A. Marie et A. Tissandier.

— *La photographie;* 3e édition. 1 vol. avec 79 gravures d'après Bonnafoux et Jahandier.

— *Les fossiles;* 2e édit. 1 vol. avec 188 grav. d'après Delahaye.

— *La navigation aérienne.* 1 vol. ill. de 99 gravures d'après Barclay, Langlois, etc.

Viardot (L.) : *Les merveilles de la peinture.* Ire série; 4e édition. 1 vol. avec 24 reproductions de tableaux par Paquier.

— *Les merveilles de la peinture.* IIe série; 2e édition. 1 vol. avec 14 reproductions de tableaux par Paquier.

— *Les merveilles de la sculpture;* 4e édition. 1 vol. avec 62 reproductions de statues, par Petot, P. Sellier, Chapuis, etc.

Zurcher et Margollé : *Les ascensions célèbres aux plus hautes montagnes du globe;* 4e édition. 1 vol. avec 39 gravures d'après de Bar.

— *Les glaciers*; 4e édition. 1 vol. avec 45 gravures d'après E. Sabatier.

—*Les météores*; 4e édition. 1 vol. avec 23 gravures d'après Lebreton.

— *Volcans et tremblements de terre;* 5e édition. 1 vol. avec 62 gravures d'après E. Riou.

— *Les naufrages célèbres;* 4e édition. 1 vol. avec 30 gravures d'après Jules Noël.

— *Trombes et cyclones;* 2e édit. 1 vol. avec 42 gravures d'après A. de Bérard et Riou.

— *L'énergie morale;* Beaux exemples. 1 vol. avec 15 gravures d'après P. Fritel et A. Brouillet.

17230. — Imprimerie A. Lahure, 9, rue de Fleurus, à Paris. 11-88. 15000

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 607 177 3

Librairie HACHETTE ET Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris

BIBLIOTHÈQUE VARIÉE, FORMAT IN-16, A 3 FR. 50 LE VOLUME

EXTRAIT DU CATALOGUE

ALBERT (Paul) : *La poésie.* 1 vol.
— *La prose.* 1 vol.
— *La littérature française, des origines à la fin du* XVIe *siècle.* 1 vol.
— *La littérature française au* XVIIe *siècle.* 1 v.
— *La littérature française au* XVIIIe *siècle.* 1 v.
— *La littérature française au* XIXe *siècle :* les origines du romantisme. 2 vol.
— *Variétés morales et littéraires.* 1 vol.
— *Poètes et poésies.* 1 vol.

BARINE (Arvède) : *Portraits de femmes.* 1 vol.

BERGER (A.) : *Histoire de l'éloquence latine.* 2 vol.

BERTHAULT : *La guerre de Troie,* ou la fin de l'*Iliade,* d'après Quintus de Smyrne, traduction nouvelle. 1 vol.

BIGOT (Ch.) : *Questions d'enseignement secondaire.* 1 vol.
— *Peintres français contemporains.* 1 vol.

BOISSIER, de l Académie française : *Cicéron et ses amis.* 1 vol.
— *La religion romaine d'Auguste aux Antonins.* 2 vol.
— *Promenades archéologiques : Rome et Pompéi.* 1 vol.
— *Nouvelles promenades archéologiques : Horace et Virgile.* 1 vol.
— *L'opposition sous les Césars.* 1 vol.

BOSSERT (A.) : inspecteur général de l'instruction publique : *La littérature allemande au moyen âge et les origines de l'épopée germanique.* 1 vol
— *Gœthe et Schiller.* 1 vol.
— *Gœthe, ses précurseurs et ses contemporains.* 1 vol.

BRÉDIF (L.) : *L'éloquence politique en Grèce : Démosthène.* 1 vol.

BRUNETIÈRE : *Études critiques sur l'histoire de la littérature française.* 3 séries formant 3 vol. qui se vendent séparément.

CHERBULIEZ (V.), de l'Académie française ; *Etudes de littérature et d'art.* 1 vol.

DELTOUR, inspecteur général de l'instruction publique : *Les ennemis de Racine au* XVIIe *siècle.* 1 vol.

DEMOGEOT : *Notes sur diverses questions de métaphysique et de littérature.* 1 vol.

DESCHANEL (E.), professeur au Collège de France : *Etudes sur Aristophane.* 1 vol.

DESPOIS (E.) : *Le théâtre français sous Louis XIV.* 1 vol.

DU CAMP (M), de l'Académie française : *Histoire et critique.* 1 vol.

GEBHART (E.), professeur à la Faculté des lettres de Paris : *De l'Italie.* 1 vol.
— *Les origines de la Renaissance en Italie.* 1 volume.

GEFFROY, de l'Institut : *Madame de Maintenon, d'après sa correspondance authentique,* choix de ses lettres et entretiens. 2 vol.

GIRARD (J.), de l'Institut : *Etudes sur l'éloquence attique.* 1 vol.
— *Le sentiment religieux en Grèce, d'Homère à Eschyle.* 1 vol.
— *Etudes sur la poésie grecque.* 1 vol.
— *Essai sur Thucydide.* 1 vol.

GRÉARD (O.), de l'Académie française : *L'éducation des femmes par les femmes.* 1 vol.
— *Éducation et instruction.* 4 vol.

LA BRIÈRE (L. de) : *Madame de Sévigné en Bretagne.* 1 vol.

LARROUMET (G.), maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris : *La comédie de Molière.* 1 vol.

LENIENT, professeur à la Faculté des lettres de Paris : *La satire en France au moyen âge.* 1 vol.
— *La satire en France, ou la littérature militante au* XVIe *siècle.* 2 vol.

LICHTENBERGER, professeur à la Faculté des lettres de Paris : *Etude sur les poésies lyriques de Gœthe.* 1 vol.

MARTHA (C.), de l'Institut : *Les moralistes sous l'empire romain.* 1 vol.
— *Le poème de Lucrèce.* 1 vol.
— *La délicatesse dans l'art.* 1 vol.

MEUGY : *La poésie de la musique.* 1 vol.

MEZIÈRES (A.), de l'Académie française : *Shakespeare, ses œuvres et ses critiques.* 1 vol.
— *Prédécesseurs et contemporains de Shakespeare.* 1 vol.
— *Contemporains et successeurs de Shakespeare.* 1 vol.
— *Hors de France :* Italie, Espagne, Angleterre, Grèce moderne. 1 vol.
— *En France :* XVIIIe et XIXe siècles. 1 vol.

MONTÉGUT (E.) : *Poètes et artistes de l'Italie.* 1 vol.
— *Types littéraires et fantaisies esthétiques.* 1 vol.
— *Essais sur la littérature anglaise.* 1 vol.
— *Nos morts contemporains.* 2 vol.
— *Les écrivains modernes de l'Angleterre.* 1 vol.
— *Livres et âmes des pays d'Orient.* 1 vol.
— *Choses du Nord et du Midi.* 1 vol.
— *Mélanges critiques.* 1 vol.

NISARD, de l'Académie française : *Etudes de mœurs et de critique sur les poètes latins de la décadence.* 2 vol.

NOURRISSON (J.), de l'Institut : *Les Pères de l'Eglise latine.* 2 vol.

PARIS (G.), de l'Institut : *La poésie du moyen âge,* leçons et lectures. 1 vol.

PATIN : *Etudes sur les tragiques grecs :*
Etudes sur Eschyle. 1 vol.
Etudes sur Sophocle. 1 vol.
Etudes sur Euripide. 2 vol.
— *Etudes sur la poésie latine.* 2 vol.
— *Discours et mélanges littéraires.* 1 vol.

PRÉVOST-PARADOL : *Etudes sur les moralistes français.* 1 vol.

RELAVE (l'abbé) : *La vie et les œuvres de Töpffer.* 1 vol.

SAINT-ALBIN (A. de) : *La poésie des livres saints* (Ancien Testament). 1 vol.

SAINTE-BEUVE : *Port-Royal.* 7 vol.

STAPFER (P.), professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux : *Molière et Shakespeare.* 1 vol.

TAINE (H.), de l'Académie française : *Essai sur Tite-Live.* 1 vol.
— *Essais de critique et d'histoire.* 1 vol.
— *Nouveaux Essais de critique et d'histoire.* 1 vol.
— *Histoire de la littérature anglaise.* 5 vol.
— *La Fontaine et ses fables.* 1 vol.
— *Les philosophes classiques du* XIXe *siècle.* 1 vol.

TRÉVERRET (de), professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux : *L'Italie au* XVIe *siècle.* 2 vol.

18869. — Paris. — Imprimerie Lahure, 9, rue de Fleurus.